

BIBLIOTHEQUE VERTE

CAROLINE
QUINE

ALICE
et le tiroir secret



ALICE ET LE TIROIR SECRET

Tome 33

Carole Quine





CHAPITRE PREMIER

LA BIBLIOTHÈQUE

« Voilà une horrible maison que pour rien au monde je n'habiterais seule », décréta, avec une amusante conviction, la passagère d'Alice Roy.

Alice, charmante jeune fille de dix-huit ans, sourit sans quitter des yeux l'avenue sinueuse qui menait au manoir Lorient. Conductrice experte, elle ne voulait pas risquer de faire sortir de l'étroite chaussée son cabriolet bleu, compagnon de maintes aventures, toutes fertiles en émotion. Car, en dépit de son extrême jeunesse, Alice avait déjà résolu plusieurs énigmes policières.

Deux facteurs avaient joué un rôle déterminant dans sa vocation précoce : son désir de venir en aide à ceux que des individus sans scrupules dépouillaient de leurs biens, et l'admiration que lui inspirait son père, James Roy, avoué de grand renom, spécialisé dans les affaires criminelles. Depuis la mort de Mme Roy, survenue peu après la naissance d'Alice, une profonde affection, une confiance mutuelle unissaient le père et la fille. De bonne heure, M. Roy avait initié Alice aux questions de procédure ; à l'occasion, il lui confiait de petites enquêtes. Depuis sa sortie du collège, la jeune fille volait de ses propres ailes.

Alice amorça un dernier virage et se tourna à demi vers sa passagère, Mme Gallow, dont le léger embonpoint n'excluait pas une tendance à la nervosité ; elle s'agitait sur son siège, croisait et décroisait les mains, en proie à une inexplicable inquiétude.

« Pourquoi auriez-vous peur d'habiter cette maison ? s'étonna Alice. Votre grand-tante y a pourtant vécu seule de nombreuses années, sans qu'il lui soit rien arrivé de fâcheux.

— Disons qu'elle a eu une chance incroyable de ne pas recevoir la visite de malfaiteurs, répondit Mme Gallow. Tante Sabine était à ce point dans les nuages qu'elle ignorait à peu près ce qui se passait autour d'elle. En outre, les biens matériels ne l'intéressaient pas ; à une exception près : le mobilier de la bibliothèque, un mobilier ancien de toute beauté. »

Alice arrêta la voiture devant le perron de la grande demeure de style victorien.

« Tout semble parfaitement tranquille », remarqua-t-elle.

Mme Gallow jeta un regard inquiet sur la façade aux fenêtres voilées de rideaux et convint à regret :

« Oui..., et puisqu'il le faut, entrons ! N'est-ce pas pour cela que je vous ai priée de venir ? » Sur ces mots, elle parut oublier ses craintes et reprit avec animation :

« Alice, attendez de voir ce mobilier ! En particulier les deux tables en merisier qui ont appartenu à George Washington. Elles n'ont pas de prix ! Comme ma tante a été bonne de me léguer la moitié de tous ses biens ! »

Alice et sa compagne descendirent de voiture. Mme Gallow sortit une clef de son sac à main et ouvrit la porte d'entrée. Après avoir appuyé sur le commutateur, elle avança dans un vaste vestibule, à gauche et à droite duquel des passages voûtés conduisaient à plusieurs pièces. Alice franchit à sa suite la seconde voûte à droite. Sur le seuil de la bibliothèque, Mme Gallow marqua un arrêt brusque et porta la main à sa bouche.

« Qu'y a-t-il ? s'enquit vivement Alice.

— Tous les meubles anciens ont été enlevés ! » s'écria Mme Gallow, atterrée.

Elle se précipita dans la pièce et, avec des gestes saccadés, désigna divers emplacements :

« Ici, il y avait un magnifique sofa ; là une table ; là-bas, l'autre, murmura-t-elle. Ah ! c'est trop affreux ! »

Et elle éclata en sanglots. Puis, saisie d'une pensée subite, elle hoqueta :

« Non..., non et non ! Il ne s'en tirera pas comme cela ! »

Alice attendit une explication. Elle avait fait la connaissance de Mme Gallow tout récemment et estimait qu'il serait impoli de sa part de la presser de questions. Installée depuis peu à River City, Mme Gallow avait entendu vanter le courage et l'intelligence de la jeune détective. Comme elle désirait inventorier le contenu de la maison et redoutait de le faire seule, elle avait aussitôt pensé à Alice.

« C'est mon cousin ! clama-t-elle avec véhémence. Mon cousin Alpha Zimmel ! Il est venu ici et a fait main basse sur tout ce qui lui plaisait. » Alice se hasarda à poser une question.



« M. Zimmel est-il le second héritier de votre tante ?

— Oui. C'est un antiquaire. Nous ne nous sommes jamais entendus tous les deux. Il ne m'inspire aucune confiance. Il montre une grande âpreté dans ses transactions. »

En son for intérieur, Alice estimait que ce n'était pas là raison suffisante pour porter une pareille accusation, surtout étant donné que la moitié du mobilier appartenait de toute manière à M. Zimmel. Néanmoins, elle se garda de formuler à haute voix son opinion et dit :

« Il se peut que ce soit quelqu'un d'autre. Cherchons ensemble un indice qui nous mette sur la piste du voleur. Car je croirais plutôt qu'il y a eu vol. »

Elle se mit à inspecter avec soin la pièce. Dans un recoin sombre, elle ramassa une feuille de papier jaune roulée en boule. Elle la lissa du revers de la main. Au centre, on voyait une étoile noire entourée d'un cercle rouge bordé de blanc. Le tout était dessiné au crayon de couleur. Au-dessous du cercle, on lisait : Symbole de l'arbre aux sorcières.

« Voilà qui est singulier ! » se dit Alice en traversant la pièce pour montrer sa trouvaille à Mme Gallow.

« Avez-vous déjà vu cela ? » lui demanda-t-elle.

Après avoir jeté au dessin un rapide coup d'œil, Mme Gallow répondit :

« Oui. C'est un signe que l'on rencontre en Pennsylvanie, dans la région occupée par les Amish, d'origine germanique. Il est censé porter malheur ou éloigner les sorcières. La preuve que vous cherchiez, vous la tenez. Alpha Zimmel demeure dans cette partie de la Pennsylvanie. Vous voyez bien que c'est lui qui est venu ; il s'est taillé la part du lion, l'immonde personnage. Cupide comme il l'est, il ne s'est pas embarrassé de scrupules ! »

Alice fut contrainte de reconnaître qu'à la lumière de ce document étrange M. Zimmel pouvait à bon droit être soupçonné ; toutefois, rien ne prouvait encore sa culpabilité.

« Que signifie exactement ce symbole ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, répliqua Mme Gallow, et je ne m'en soucie guère. En tout cas, il accuse Alpha. » Ce signe de sorcellerie était sans aucun doute un indice qui permettrait de résoudre rapidement le mystère. C'est du moins ce que pensait Alice, mais elle n'en dit rien. Le cousin de Mme Gallow habitait la région où l'on voyait encore ce genre de symboles datant de l'époque où l'on croyait aux sorcières, c'était un point à retenir. Alice voulut savoir si Mme Gallow pouvait lui en apprendre davantage sur ces signes mystérieux. Mais l'héritière frustrée de ses espérances ne manifestait aucun intérêt pour ce sujet.

« Quand êtes-vous venue ici pour la dernière fois ? demanda Alice, changeant de conversation.

— Il y a une semaine environ. J'étais accompagnée par un des exécuteurs testamentaires. Il m'a remis une clef en m'autorisant à revenir aussi souvent que je le désirerais. »

Mme Gallow précisa ensuite que l'exécuteur testamentaire s'en était allé, la laissant inspecter la maison à loisir. Toutefois, elle ne s'était pas attardée parce qu'elle éprouvait un malaise bizarre à se trouver seule dans un endroit aussi désert.

« Êtes-vous certaine d'avoir refermé la porte à clef ? » s'enquit Alice.

Mme Gallow réfléchit un bon moment avant de répondre.

« Je suis sûre que l'homme a donné un tour de clef derrière nous.

— Quel homme ? demanda Alice, qui n'y comprenait rien. Vous venez de me dire que l'exécuteur testamentaire était parti avant vous.

— Ce n'est pas de lui que je parle, répondit vivement Mme Gallow, mais de l'antiquaire. »

Alice soupira. Décidément, il n'était pas facile d'obtenir un récit cohérent de sa compagne. Quel esprit confus. Faisant appel à toute sa patience, Alice pressa Mme Gallow de lui raconter l'histoire à partir du commencement.

« Eh bien, ce jour-là, répondit Mme Gallow, comme je m'apprêtais à fermer la porte d'entrée, un charmant jeune homme, tout ce qu'il y a de plus aimable, est arrivé en voiture. Il m'a dit avoir entendu parler de la collection Lorient ; il s'était permis de venir, car il désirait acheter tous les meubles et bibelots dont les héritiers ne voudraient pas. Je lui ai donc fait faire un tour rapide de la maison et lui ai montré en particulier la bibliothèque, qui lui a arraché des cris d'admiration. Nous sommes sortis ensemble, et je lui ai tendu la clef en le priant de fermer la porte.

— Ensuite, qu'avez-vous fait ? insista Alice qui songeait combien il eût été aisé pour l'homme de simuler un geste qu'il n'aurait pas accompli.

— Nous avons bavardé un moment sur le perron. Ce jeune homme m'a dit avoir lu dans un journal de River City un entrefilet sur le mobilier de tante Sabine, alors qu'il était de passage dans notre ville.

— D'où venait-il ?



— Je n'en sais ma foi rien, répondit Mme Gallow. Au cours de notre conversation, il a fait une remarque à propos de l'hôtel où il est descendu.

— A-t-il nommé cet hôtel ? » s'empressa de demander Alice, qui depuis le début du récit soupçonnait cet homme d'être le voleur des meubles.

Mme Gallow déclara ne pas s'en souvenir.

« Peu importe, dit Alice. Il n'y aura qu'à interroger un à un tous les hôteliers de River City sur leurs clients antiquaires ou brocanteurs. »

Comme Alice achevait sa phrase, Mme Gallow et elle perçurent un léger bruit de pas venant du premier. Mme Gallow se figea sur place, livide, tandis que, sans une seconde d'hésitation, Alice se précipitait vers l'escalier, qu'elle montait quatre à quatre.

« Vous êtes folle ! Revenez ! » lui cria Mme Gallow.

Alice s'arrêta, non sous l'emprise de la peur, mais parce qu'elle venait d'entendre des marches grincer. L'intrus cherchait à s'enfuir.

« Y a-t-il un escalier de service ? » demanda-t-elle à Mme Gallow.

Ne recevant pas de réponse, elle pivota sur elle-même.

A son grand effroi, elle vit sa compagne s'affaisser sur les dalles du vestibule, évanouie. Tout en comprenant que l'intrus allait avoir ainsi la possibilité de lui échapper, Alice courut au secours de Mme Gallow. Quelques minutes plus tard, la pauvre femme ouvrait les yeux. Alice la fit aussitôt asseoir sur une banquette et s'élança à la poursuite de l'inconnu.

Hélas ! l'intermède avait été fatal. Quand, après avoir enfilé un long corridor, Alice entra dans une vaste cuisine, ce fut pour en trouver la porte grande ouverte. Sans ralentir sa course, elle sortit, se trouva dans le parc et vit un homme grand et mince traverser une futaie limitant la propriété.

Comprenant qu'il serait inutile de s'entêter plus longtemps, Alice rentra dans la cuisine, en referma la porte et rejoignit Mme Gallow.

« Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Affreusement mal, affreusement mal ! gémit Mme Gallow. Je vous en supplie, ramenez-moi à la maison.

— Tout de suite », répondit Alice.

Elle aida sa compagne à gagner la voiture où elle l'installa commodément, puis elle revint donner deux tours de clef à la porte d'entrée.

Sur le chemin du retour, Alice pria Mme Gallow de lui fournir une description détaillée du jeune antiquaire. Ce ne fut pas sans peine qu'elle l'obtint, tant la pauvre femme était bouleversée par sa récente mésaventure. Cependant, Alice parvint à savoir que l'homme était grand, mince, très brun de cheveux, qu'il avait des yeux noirs, une voix douce et qu'il était affligé d'un léger zézaïement.

« Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? protesta Mme Gallow comme Alice la déposait devant chez elle. Ce n'est pas ce charmant jeune homme qui a volé les meubles. J'en mettrais ma main au feu. Le coupable n'est autre que mon cousin. Tante Sabine ne cessait de

répéter qu'il guettait ses meubles. Bien entendu, je ne veux pas qu'il se doute que je le soupçonne. »

Puis, comme frappée d'une pensée soudaine, Mme Gallow ajouta :

« Alice, votre réputation de détective est parvenue jusqu'à moi. Occupez-vous de cette affaire, je vous en supplie ! »

Alice lui promit de réfléchir et de lui donner une réponse rapide. En fait, elle avait l'intention d'aller sur-le-champ enquêter dans les hôtels au sujet du mystérieux jeune antiquaire.

« A quoi ressemble votre cousin ? demanda-t-elle à Mme Gallow.

— Il est petit et gros, répondit Mme Gallow. C'est un amateur de bonne chère. »

Après avoir aidé Mme Gallow à gravir les marches de son perron, car elle se ressentait encore de son évanouissement, Alice remonta en voiture et commença ses recherches. Elle alla d'hôtel en hôtel, sans perdre patience.

Enfin, elle entra dans le Miramar et répéta sa requête : y avait-il parmi les clients de l'hôtel un homme grand, mince, aux cheveux bruns, à la voix douce, affligé d'un léger zézaïement ? Alice ajouta qu'elle ignorait son nom mais désirait le voir au sujet d'un mobilier ancien qui semblait l'intéresser.

Avec un aimable sourire, l'employé lui répondit :

« Je pense que vous voulez parler de M. Roger Holt. Hélas ! mademoiselle, vous arrivez trop tard. Revenu en coup de vent il y a une demi-heure environ, il a pris sa valise, réglé sa note et il est reparti. »



CHAPITRE II

DÉBUT D'ENQUÊTE

Le suspect avait quitté l'hôtel en hâte. Voilà une précipitation qui l'accusait !

« M. Holt a-t-il laissé une adresse où faire suivre son courrier ? demanda Alice.

— Non. Toutefois, vous le trouverez peut-être à la Centrale téléphonique de New York. C'est là qu'il nous a dit travailler. »

Cette information ne cadrerait pas avec le cercle symbolique tracé sur le papier et qui semblait indiquer que le visiteur inconnu venait de Pennsylvanie. « Ferais-je fausse route ? se demanda Alice.

Toutefois, elle ne voulut pas renoncer à l'hypothèse qu'elle avait échafaudée. Après avoir réfléchi, elle décida de mettre le réceptionniste dans la confidence. Elle se présenta et lui dit que M. Holt était soupçonné d'avoir pris part à une transaction douteuse.

« Pourriez-vous me donner une indication qui me permettrait de le retrouver ? demanda-t-elle. N'aurait-il pas fait des appels inter-urbains ?

— Attendez-moi un instant, je vais consulter le registre », répondit l'employé.

Il disparut quelques minutes dans un bureau voisin.

« M. Holt, dit-il en revenant, a téléphoné en Pennsylvanie, il y a de cela trois jours. A Lancaster, plus précisément. Je me rappelle même qu'il a insisté pour avoir la communication à quatorze heures. Il a parlé longuement, à en juger d'après le prix porté sur sa note. Ce renseignement vous est-il d'une aide quelconque ? »

Alice exultait. La piste n'était, somme toute, pas si mauvaise que cela. Lancaster était situé dans la région habitée par des descendants d'émigrés germaniques.

« Merci beaucoup, répondit-elle avec un sourire radieux. Auriez-vous par hasard noté le numéro que M. Holt a appelé ? »

L'employé retourna de bonne grâce consulter le registre et revint, la mine basse.

« Hélas ! Le numéro demandé est celui d'un bureau de poste de Lancaster et non celui d'un particulier. »

En quittant le Miramar, Alice se sentait portée par des ailes. Jamais elle n'était aussi heureuse que lorsqu'elle débrouillait une affaire difficile.

Plus elle pensait à Roger Holt, plus elle était convaincue que c'était lui qui s'était emparé des meubles anciens. Le vol remontant à un ou deux jours, il se pouvait que Holt eût téléphoné à un complice pour lui communiquer ses dernières instructions.

« Si j'allais consulter le fichier de la police ? se dit-elle. Notre homme n'en est sans doute pas à son premier méfait. »

M. Stevenson, commissaire de police de River City, était un vieil ami d'Alice.

« Je parierais que cette visite n'est pas purement amicale, dit-il sur un ton taquin, en la voyant entrer dans son bureau. Allons, racontez-moi vite ce qui vous amène. Un autre mystère ?

- Bravo ! vous avez deviné juste. Il est vrai que vous ne seriez pas policier si vous ne saviez lire dans les pensées, riposta-t-elle en riant. Je voudrais savoir si un certain Roger Holt a un casier judiciaire ? »

Elle fournit au commissaire quelques explications. Après l'avoir écoutée sans mot dire, il se leva et passa dans la pièce voisine.

« Voici notre homme, Alice, dit-il en revenant, une fiche à la main. Roger Holt, 1,86 m, mince, teint olivâtre, cheveux bruns, yeux noirs, nez pointu, cicatrice fine au menton. S'exprime d'une voix douce avec un léger zézaïement. A passé son enfance à Lancaster, Pennsylvanie. Alors, mademoiselle la détective, qu'en dites-vous ? C'est le portrait de l'individu que je recherche.

— Aurait-il volé des bijoux ?

— Serait-ce sa spécialité ? »

M. Stevenson fit un signe de tête affirmatif, puis l'air grave précisa :

« Il a purgé une longue peine de prison pour attaque à main armée d'une bijouterie. Voulez-vous voir sa photo anthropométrique ?

— Volontiers. Mieux vaut que je grave ses traits dans ma mémoire. »

Après avoir longuement étudié le visage de l'homme, Alice dit au commissaire qu'elle soupçonnait Roger Holt d'avoir volé des meubles au manoir Lorient.

« A-t-on déjà déposé une plainte à ce sujet ? demanda-t-elle.

— Non, pas encore.

— Cette pauvre Mme Gallow était si bouleversée que cela ne m'étonne pas outre mesure. Si vous le permettez, j'aimerais lui téléphoner, vous pourriez ainsi lui parler. »

M. Stevenson acquiesça et, quand Alice se fut entretenue quelque peu avec Mme Gallow, il prit à son tour le combiné. Il promit d'envoyer deux inspecteurs au manoir et conseilla à Mme Gallow de se mettre sans tarder en rapport avec les exécuteurs testamentaires de sa tante.

« Priez-les de m'apporter une liste complète des objets manquants », dit-il en conclusion.

Après avoir raccroché, il se tourna vers Alice avec un large sourire.

« J'ai l'impression que mes hommes ne vont pas être les seuls à rechercher Roger Holt. Je parierais même volontiers que c'est vous qui le trouverez la première. »

Alice rougit de confusion.

« Vous me flattez, protesta-t-elle. Si je le trouve la première comme vous dites, ce sera parce qu'il aura quitté River City. Je projette en effet, si mon père m'y autorise, de me rendre à Lancaster, d'où je rayonnerai dans toute la Pennsylvanie germanique, si besoin en est. Je voudrais repérer la trace des divers meubles volés.

— Excellente idée ! » approuva vigoureusement le commissaire.

Comme il achevait ces mots, le téléphone sonna ; adressant un petit geste d'adieu à la jeune fille, M. Stevenson murmura :

« Bonne chance, Alice ! »

De retour chez elle, Alice fut chaleureusement accueillie par sa fidèle amie de toujours, celle qui depuis son enfance veillait sur elle, Sarah, cuisinière, confidente, infirmière...

« Alice, protesta Sarah, n'as-tu donc jamais faim ? Tu es en retard d'une bonne heure. »

La jeune fille lui sourit et la pria de l'excuser.

« A présent que tu m'en parles, je m'aperçois que j'ai une faim d'ogre. Vite, allons dîner ! » Tandis qu'elles prenaient toutes les deux place autour de la table, Sarah se plaignit de ne

jamais savoir à quel moment Alice et son père apparaîtraient pour les repas. Comme en réponse à ce reproche, un grincement de freins se fit entendre.

« Quand on parle du loup... », commença Alice qui, un instant plus tard, se jetait au cou de M. Roy, un bel homme, grand, au visage agréable.

« Oh ! fit-il, après avoir humé l'air. Quelle bonne odeur de bouillon de poulet ! Sarah, vous m'avez gâté ! C'est un de mes potages préférés !

— Et moi, je t'ai mijoté un autre de tes plats favoris, dit Alice en riant : une nouvelle énigme !

— Grâce ! Grâce ! implora comiquement M. Roy. Laisse-moi déguster en paix ce délicieux bouillon. »

Vingt minutes plus tard, tout en savourant à petites bouchées une tarte aux abricots, Alice fit un récit animé de son après-midi.

« Mme Gallow voudrait que j'aille dans la région de Pennsylvanie où se sont installés les descendants d'émigrés germaniques et où son cousin aurait, selon elle, emporté les meubles provenant de la succession Lorient, dit-elle en guise de conclusion. Personnellement, je ne partage pas son opinion : je suis persuadé que le coupable est Roger Holt. »

La jeune fille tira de sa poche le papier sur lequel était dessiné le signe porte-malheur et elle le montra à son père et à Sarah.

« C'est, à mon avis, un indice d'une telle importance que Roger Holt n'a pas hésité à revenir sur les lieux du vol pour le reprendre, dit-elle. Il n'a pas eu de chance ; je l'avais devancé. Sais-tu la signification exacte de ce symbole ? »

M. Roy haussa les sourcils, perplexe, et ne put fournir aucune réponse à cette question ; toutefois, il approuva le raisonnement d'Alice.

« Il ne serait, en effet, pas mauvais que tu fasses un petit voyage en Pennsylvanie germanique, région qui présente un très grand intérêt. Pourquoi n'emmènerais-tu pas tes deux inséparables amies, Bess et Marion ?

— Quelle excellente idée, papa ! » s'exclama la jeune fille, ravie de cette perspective.

Après avoir desservi la table, Alice téléphona à Marion Webb, puis à la cousine de celle-ci, Bess Taylor. Toutes deux se déclarèrent disposées à partir sur-le-champ et obtinrent de leurs parents la permission nécessaire.

« Quand nous mettons-nous en route ? demanda Marion, une jeune fille sportive, énergique, toujours prête à rire.

— Demain matin. Je vais rappeler Bess et la prévenir que je passerai la prendre à dix heures. Cela te convient-il ?

— Oui, ma valise sera vite faite, tu sais. »

Après avoir téléphoné de nouveau à Bess, Alice alla aider Sarah à terminer la vaisselle.

« Où est passé Togo ? s'inquiéta-t-elle en ne voyant pas son fox-terrier bondir vers elle.

— Je l'ai laissé sortir, peu avant que tu ne rentres, répondit Sarah. Tu le connais ! Il lui arrive de vagabonder, le soir, une heure ou deux. »

Alice n'aimait pas beaucoup cette habitude, prise depuis peu par son chien ; toutefois, elle s'abstint de tout commentaire, craignant que Sarah ne prît une simple remarque pour un reproche.

« Une chose m'ennuie dans la nouvelle affaire dont tu nous as parlé, dit Sarah en soupirant : ce signe qui, dis-tu, porte malheur.

— Ce n'est qu'une vieille superstition sans fondement aucun, répondit Alice en souriant. De nos jours, on n'ajoute plus foi à ces balivernes. »

La mise au point d'Alice ne rassura pas Sarah. « J'ai entendu parler de gens qui avaient été frappés par le malheur après qu'on eut tracé des signes cabalistiques sur leur porte. Or, je ne veux pas qu'il t'arrive un accident, j'en mourrais de chagrin. »

Alice passa un bras autour des épaules de Sarah et l'embrassa tendrement.

« Et moi, je ne veux pas que tu te fasses du souci ! Tu sais combien je t'aime ! Rassure-toi, je serai prudente ! »

La cuisine étant en ordre, Alice décida de partir à la recherche de Togo. Alors qu'elle marchait sur le trottoir, sifflant son chien, une voiture arriva en roulant très lentement. Il n'y

avait à bord que le conducteur, dont Alice ne put distinguer les traits dans la pénombre. Il passa, et elle appela Togo. Voyant que le terrier n'accourait toujours pas, Alice commença à s'inquiéter.

La voiture qu'elle venait de remarquer fit un rapide demi-tour au bout de la rue et revint. Le conducteur attendait-il quelqu'un ?

A ce moment, Togo déboucha sur le trottoir d'en face. Alice lui intima l'ordre d'attendre, mais, impatient de rejoindre sa maîtresse, le petit terrier bondit à travers la chaussée.

Au lieu de ralentir, l'automobiliste accéléra. Terrifié, le chien tenta d'éviter la voiture, qui fonçait droit sur lui.

Un hurlement de douleur retentit. Le pare-choc avait heurté Togo !



CHAPITRE III

LES AMISH

« Togo ! » s'écria Alice en voyant son chien rouler dans le caniveau.

L'automobile s'éloignait à toute vitesse. Alice courut vers le fox-terrier qui gémissait. Elle craignait qu'il ne fût grièvement blessé.

« Mon Togo, mon petit Togo ! » murmura-t-elle en se penchant pour l'examiner.

Il avait une longue entaille au flanc mais, à première vue, rien de cassé. Soudain, il se releva et se secoua. Quelle joie pour Alice !

Elle prit le petit chien dans ses bras et l'emporta à la cuisine où, avec l'aide de Sarah, elle lava la coupure et la désinfecta. Après avoir copieusement léché la main de sa maîtresse en signe de reconnaissance, Togo se mit à en faire autant sur sa blessure, tandis qu'Alice expliquait à Sarah ce qui s'était passé.

« Cet automobiliste a délibérément cherché à tuer Togo ! dit-elle en colère. Dans ma frayeur j'ai oublié de relever le numéro de sa voiture.

— Quel dommage ! s'écria Sarah, qui se lança dans une violente tirade contre les chauffards de toutes espèces. Tu vois ce que je t'avais dit, acheva-t-elle, à bout de souffle. Ce signe te porte déjà malheur.

— Simple coïncidence ! Ne sois donc pas aussi crédule !

— Non et non ! Tu ne me feras pas changer d'avis. Je suis convaincue que le conducteur n'est autre que l'homme que tu as surpris chez Mme Lorient Il devait te suivre et t'aura jeté un sort.

— Si ton hypothèse est juste, ce n'est pas un sort qu'il m'a jeté ; il a tout simplement cherché à se venger.

— Peu importe ! Tu ferais mieux de prévenir la police. Si tu continues à t'occuper de cette affaire, le suspect fera tout ce qui sera en son pouvoir pour t'en empêcher. Renonce à ce voyage, je t'en supplie !

— Oh non, Sarah, c'est impossible ! Et puis, tu manques de logique, dit Alice avec un sourire taquin. Réfléchis ! Si l'homme qui m'en veut est à River City, je serai plus en sécurité au fond de la Pennsylvanie. D'ailleurs, j'ai une envie folle de connaître cette région. »

Sarah n'était pas d'humeur à se laisser convaincre.

« Laisse à la police le soin de retrouver le voleur des meubles. A chacun sa tâche, après tout. Je te répète que ce signe diabolique ne me dit rien qui vaille. »

Sur ces entrefaites, M. Roy, qui avait été retenu longuement au téléphone, descendit rejoindre Sarah et Alice. Il fut soulagé d'apprendre que les blessures de Togo n'étaient pas graves. Sarah lui fit part de ses inquiétudes concernant Alice. L'avoué s'employa à la rassurer.

« L'époque des sorciers et de la magie est révolue depuis longtemps ! De nos jours, on ne croit plus à toutes ces fariboles inventées par des gens qui exploitaient l'ignorance des autres. Que de misérables en ont abusé pour imposer leur volonté par la peur ! »

Après avoir bavardé de choses et d'autres avec son père, avoir obtenu de lui des renseignements précieux sur les Amish, Alice l'embrassa tendrement car il partait à l'aube, et elle ne le reverrait qu'à son retour de Pennsylvanie. Elle lui promit de le tenir au courant de ses faits et gestes, de lui faire savoir, chaque jour, où elle se trouverait.

Le lendemain matin, Alice fit vérifier sa voiture au garage le plus proche. Quand elle revint, Sarah l'attendait sur le perron, une lettre expresse à la main.

« Je suis sûre que c'est un ennui », marmonna Sarah, morose.

La lettre avait été mise à la poste à Berny, bourg situé à une trentaine de kilomètres de River City. Alice déchira l'enveloppe et déplia une feuille de papier sur laquelle était dessiné le mystérieux signe porte-malheur. A la place des mots Symbole de l'arbre aux sorcières, on lisait en gros caractères : Restez chez vous !

« Es-tu convaincue, cette fois ! s'exclama Sarah. Si tu te rends à Lancaster, tu risques ta vie ! »

La curiosité l'emportant sur l'inquiétude, Alice désirait plus que jamais faire ce voyage. Berny n'était-il pas sur le chemin de Lancaster ? Le voleur des meubles roulait déjà vers la Pennsylvanie.



A haute voix, elle répondit à Sarah :

« Je reconnais que l'expéditeur de cette missive n'est pas animé de bonnes intentions à mon égard. Il cherche à m'effrayer. S'il croit y parvenir, il commet une erreur grossière. »

Embrassant avec fougue sa chère Sarah, Alice ajouta :

« Je te promets d'être la prudence même. Ne te tourmente pas.

— Voilà une chose à laquelle je ne peux m'engager, répliqua la cuisinière en s'efforçant de dissimuler son émotion. Hélas ! je te connais : rien ne t'empêchera de faire ce que tu as décidé ! Amuse-toi bien et évite les excès de vitesse ! »

Alice prit sa valise, son manteau, un repas froid préparé avec amour par Sarah, monta dans son cabriolet bleu et partit chercher Bess.

Sur le perron des Taylor, une jolie jeune fille aux yeux bleus rieurs, aux cheveux d'or, l'attendait, une valise à la main. A la vue du cabriolet, elle descendit en courant les marches, jeta sa valise dans le coffre et monta à côté d'Alice.

« Bonjour ! lui dit-elle. Je bouillonne d'impatience à la pensée de parcourir la région où s'installèrent les émigrants germaniques, au temps de nos arrière-grand-mères. Il paraît que

c'est l'endroit des États-Unis où l'on fait la meilleure cuisine ! »

Alice accueillit ce discours par un éclat de rire. La gourmandise de la charmante Bess était proverbiale. D'une nature plus timorée que ses deux amies, elle bravait cependant les dangers lorsqu'elle entrevoyait au bout de ses peines un repas fin. C'est du moins ce que prétendait la taquine Marion. En fait, Bess savait se montrer très courageuse lorsqu'il s'agissait de voler au secours d'une personne en détresse.

Quelques minutes plus tard, Alice s'arrêtait de nouveau pour laisser monter Marion Webb qui arborait une jupe de gabardine brune et un chemisier blanc à col ouvert. Sur le bras, elle portait une veste, brune également. Marion, d'allure plus garçonnière que sa cousine, s'habillait avec une grande sobriété et gardait les cheveux très courts. Après avoir rangé sa valise dans le coffre, elle s'assit à l'avant et claqua la portière.

« Quelle belle journée, vous ne trouvez pas ? dit-elle à ses deux compagnes. J'adore le mois d'août. Surtout quand le temps n'est, comme aujourd'hui, ni trop chaud ni trop froid.

— Que te faut-il en fait de chaleur ! protesta Bess. Depuis trois ou quatre jours, je ruisselle littéralement. »

Alice coupa court à la discussion en priant les deux cousines de ne pas commencer une de leurs querelles coutumières.

« Alors, raconte-nous ton histoire, dit Bess. Tu n'as pas été très loquace au téléphone. J'espère que tu ne nous emmènes pas dans quelque sinistre repaire de bandits ? Avec toi, on ne sait jamais ce qui peut arriver ! »

Alice leur raconta en détail l'affaire. Bess et Marion l'écoutèrent en silence, puis Bess décréta que ce signe cabalistique ne lui plaisait guère. Elle inclinait à partager l'opinion de Sarah sur ce point.

Alice lui fit honte de sa crédulité.

« Comment peux-tu être aussi sotte ! T'imaginerais-tu que les fantômes, les sorcières, les zombies et autres inventions du même genre existent ? » railla-t-elle.

Puis, reprenant son sérieux, elle ajouta :

« Dans des hameaux reculés de la campagne pennsylvanienne, il y a encore des gens qui ajoutent foi à ces histoires. Mais la plupart des paysans en rient. »

Quelques heures plus tard, les jeunes filles virent apparaître les premiers de ces symboles sur les portes de granges ou d'étables. Elles s'arrêtèrent pour en admirer plusieurs, et Bess, elle-même, reconnut que les motifs tracés à l'intérieur des cercles étaient très décoratifs : la plupart représentaient des oiseaux, des étoiles, ou des croix. Voyant un fermier sortir d'une vaste grange à toit rouge, Alice lui demanda ce que signifiaient ces dessins. Avec un bon sourire, l'homme répondit :

« Cela ne veut rien dire du tout, c'est pour faire joli !

— Je croyais que c'était un symbole de sorcellerie ? insista Bess.

— Mais non ! C'est pour orner la porte, répliqua le paysan avec un bon rire. Il y a de pauvres innocents qui s'imaginent encore que ces signes mettent les sorcières en fuite ou portent malheur à leurs ennemis... Quelle drôle d'idée, vous ne trouvez pas ? »

Les jeunes filles approuvèrent en souriant et remontèrent en voiture.

« Cet homme avait un accent si bizarre que j'ai eu beaucoup de peine à comprendre ce qu'il disait, remarqua Bess. Plus nous avancerons dans l'intérieur du pays, plus nous éprouverons de difficulté à comprendre le langage des habitants.

— Oui, répondit Alice. Et si nous ne les comprenons pas, il vaudra mieux leur faire répéter ce qu'ils nous auront dit. »

Le paysage était très joli. A perte de vue, ce n'étaient que champs cultivés, bordés de haies verdoyantes. Tout respirait l'ordre et le travail ; les sillons des champs de maïs, de pommes de terre, de tabac, semblaient tracés au cordeau. Dans les jardins potagers, de longues rangées de fleurs séparaient les plates-bandes où croissaient carottes, betteraves, haricots. Les maisons elles-mêmes étaient coquettement fleuries, pas une fenêtre qui ne fût garnie de bégonias, de géraniums, ou de sauges.



« Quelles jolies fermes ! s'exclama Bess et comme il doit faire bon y vivre ! »

Alice raconta à ses amies que la partie germanique de la Pennsylvanie offrait deux aspects très divers.

« La région de Lancaster est habitée par des gens en général assez frustes. Ils tirent une grande fierté de la culture de leurs terres. S'ils obtiennent d'abondantes récoltes, disent-ils, c'est grâce à un labour profond, à l'alternance des cultures, à un emploi judicieux des engrais et à un travail acharné.

Dans quelle partie M. Alpha Zimmel réside-t-il ?

— Au-delà de Lancaster, en plein pays amish.

— A propos d'Amish, dit Bess, si tu nous parlais un peu d'eux.

Alice ne se fit pas prier ; le sujet la passionnait. Les Amish, dit-elle, étaient les descendants des Allemands venus, jadis, du Palatinat, à la suite de persécutions religieuses. Ils se divisaient en deux sectes principales : les Amish dits « du Foyer » - ainsi appelés parce qu'ils célébraient le culte dans leur maison, considérant qu'aucun lieu n'est plus sacré qu'un autre -, et les Amish dits « d'Église » qui, comme leur nom l'indique, construisaient des églises.

« Oui. Les Amish du Foyer sont très austères, ils réprouvent tout ce qu'ils considèrent comme du superflu : les automobiles, l'équipement électrique ménager, l'électricité même. La soif de vitesse, de confort n'apporte pas le bonheur, disent-ils. Ils estiment que travailler à la sueur de son front est sain pour l'âme et le corps. Il est de fait que ce sont des gens heureux et bons.

— Et les Amish d'Église ? demanda Bess.

— Ils sont plus libéraux, admettent les automobiles - au moins pour les autres -, possèdent des maisons plus riantes. En tout cas, les uns et les autres forcent l'admiration de tous ceux qui les approchent. Attachés à leur passé, à leur langue, à leur costume traditionnel, ils donnent l'exemple des plus belles vertus. Mais j'arrête là mon discours, voulant vous laisser la surprise de découvrir vous-mêmes les Amish. Et ils valent la peine d'être connus, m'a affirmé papa.

— De crainte que leur vue ne te déconcerte, ma chère cousine, intervint Marion, j'ajouterai à ce qu'Alice vient de nous dire une brève description des Amish tels que tu les verras. Les hommes se rasent la moustache mais pas la barbe, ils portent un chapeau noir à calotte ronde et petits bords plats - en paille l'été, en feutre l'hiver -, un pantalon noir, une sorte de tunique noire également, un manteau fermé non pas par des boutons - interdits par leur rite - mais par des crochets et des œillets. Ils sont chaussés de grosses bottines à lacets. Quant aux femmes, à quelques détails près, leur costume s'apparente à celui que portaient nos grand-mères, jadis : longue jupe noire, corselet noir sur lequel croise un fichu, noir aussi, tablier et bonnet.

— Merci de m'avoir prévenue, dit en riant Bess. Sinon j'aurais reculé à la vue de ces tristes barbues.

— Barbues oui, tristes non. D'après ce que l'on m'a dit, les Amish donnent l'impression d'être des gens très heureux. »

Tandis qu'elles bavardaient toutes trois ainsi, la route défilait devant elles. Enfin, Alice

s'arrêta et consulta une carte.

« Nous sommes, je crois, sur la nationale qui mène à la ferme de M. Zimmer. Mme Gallow l'a marquée d'un trait au crayon. »

Alice roula quelque temps encore, en surveillant les panneaux indicateurs. Passé un croisement, elle accéléra. Un kilomètre plus loin environ, le moteur se mit à tousser, la voiture ralentit.

« Que se passe-t-il ? » dit Alice en fronçant les sourcils.

Un rapide coup d'œil au tableau de bord lui apprit que tout était apparemment en ordre.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda Marion, inquiète.

— L'essence n'arrive plus. »

Le moteur s'arrêta : la voiture franchit encore une dizaine de mètres puis s'immobilisa.

Très ennuyées, les trois jeunes filles inspectèrent du regard les alentours. Pas la moindre maison en vue, et la ville la plus proche était à plusieurs kilomètres.

Alice descendit, souleva le capot. Hélas ! ses connaissances en mécanique étaient faibles !

« Rien à faire ! » annonça-t-elle à ses amies.



CHAPITRE IV

EN FUITE

Bess et Marion, qui avaient bondi hors de la voiture pour aider Alice de leurs conseils, examinèrent à leur tour le moteur. Sans plus de résultat que leur amie.

« Tu vois ce que je te disais ! gémit Bess. On a jeté un sort à ton cabriolet.

— Oh ! je t'en prie, Bess. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Demandons du secours à la ferme la plus proche, suggéra Marion.

— Si nous tombons sur une famille amish du Foyer, ce sera une démarche inutile, puisque les personnes appartenant à cette secte ne veulent rien savoir des engins modernes, répliqua Alice.

— Alors, il ne nous reste qu'à attendre le passage d'une voiture. Nous prierons le conducteur d'emmener l'une de nous au garage le plus proche. »

Dix minutes s'écoulèrent. Toujours rien à l'horizon. Bess étudiait la carte. Marion, qui ne quittait pas du regard la route, s'écria tout à coup :

« Voilà quelqu'un ! »

Alice et Bess levèrent aussitôt la tête et virent une jeune Amish, vêtue d'une robe noire lui couvrant les chevilles, chaussée de bottines du même ton et coiffée d'un bonnet blanc. Un châle noir et un tablier blanc complétaient cet habillement. Elle avançait d'un pas rapide dans leur direction.

« Elle ne doit pas habiter bien loin d'ici, dit Bess. Elle pourra nous indiquer un mécanicien, à défaut d'un garage. »

Quand la jeune fille ne fut plus qu'à deux ou trois mètres de leur petit groupe, Alice fit un pas en avant. Elle s'attendait à ce que l'inconnue la saluât, comme le font les paysans, mais il n'en fut rien. La jeune fille inclina la tête et poursuivit son chemin.

Marion se rapprocha d'Alice et lui chuchota à l'oreille :

« Bizarre ! d'ordinaire les gens de la campagne sont très accueillants.

— La coutume dans cette région est peut-être que ce soient les étrangers qui adressent la parole en premier », répondit Alice.

Et elle rattrapa la jeune fille.

« Bonjour, mademoiselle, dit-elle. Nous sommes en panne. Connaissez-vous un mécanicien qui pourrait réparer notre voiture ? »

La jeune paysanne s'arrêta et sourit gentiment à l' Alice. Elle était ravissante avec ses grands yeux de velours, ses longs cils, son teint clair.

« Je suis navrée pour vous, dit-elle. Vous visitez la région ? »

Alice se nomma et présenta ses deux amies.

« Je m'appelle Manda Kreutz, dit la jeune fille à son tour, et je viens de Lancaster.

— Lancaster ? répéta Marion. C'est à plus de 20 kilomètres d'ici ! »

Manda fit de la tête un signe affirmatif.

« Il fait bon marcher », dit-elle.

Son visage s'assombrit et elle murmura :

« Je retourne chez moi. Hélas ! je crains que mon père ne veuille pas me recevoir. »

Les trois amies écarquillèrent les yeux de surprise. Toutefois, la discrétion l'emportant sur une curiosité naturelle, elles se gardèrent de presser Manda de questions.

Sans doute la jeune Amish estima-t-elle qu'elle pouvait se fier à ses interlocutrices et que celles-ci seraient de bon conseil, parce qu'elle reprit après un bref silence :

« Nous sommes des Amish du Foyer, et mon père est très sévère. Quand j'ai eu quinze ans sonnés, il a voulu que je me mette au travail de la ferme. Moi, je désirais poursuivre mes études et connaître un peu le monde. »

Elle s'était rebellée et le regrettait amèrement. « Dans une ferme amish, on mène une existence heureuse et on ne manque de rien, soupira-t-elle. Je ne savais pas l'apprécier. Il y a trois mois, je me suis enfuie de la maison. Je suis allée à Lancaster ; le jour, je servais dans une boulangerie, le soir, je fréquentais l'école. Je n'ai pas tardé à souffrir d'être loin des miens. Si je n'avais pas eu peur de mon père, je serais revenue tout de suite. »

Les trois jeunes filles s'employèrent à lui redonner courage. Puis Alice demanda de nouveau si elle ne connaîtrait pas un mécanicien capable de lui réparer sa voiture.

« Oui, répondit Manda, Rudolph - un Amish d'Église - qui demeure à quinze cents mètres d'ici. Sans être du métier, il se débrouille très bien en mécanique. »

Manda s'offrit à prévenir Rudolph, dont la ferme se trouvait sur son chemin. Alice la remercia, mais tint à l'accompagner afin, dit-elle, d'expliquer à Rudolph ce qui s'était passé. A vrai dire, elle avait envie d'en apprendre davantage sur les mœurs des Amish, et espérait qu'en tête-à-tête avec elle, Manda se montrerait plus loquace.

Laissant Bess et Marion de garde auprès du cabriolet, Alice et Manda s'éloignèrent. Manda se mit à parler librement de sa vie.

« Papa craignait qu'en poursuivant mes études je ne veuille plus mener l'existence d'une vraie Amish. Il se trompait. Je ne veux pas rejeter les miens. Certes, je serai peut-être moins austère, moins rigoriste que lui. Nous n'avons aucune commodité moderne chez nous. Selon moi, cela n'a pas de sens. Papa et maman travaillent très dur. Nous ne possédons aucun livre, hormis la Bible et le Gebrauch Buch.

— Qu'est-ce que c'est que le Gebrauch Buch ? demanda Alice.

— C'est un livre qui indique comment traiter les malades par imposition des mains, sans avoir recours aux médicaments. Tous ne peuvent apprendre à le faire, il faut posséder un don. Ma mère l'a reçu en grâce. »

Comme Alice paraissait sceptique, Manda ajouta qu'en appliquant cette méthode de soin, on obtenait des résultats surprenants.

« Voyez-vous, j'approuve notre manière de vivre dans son ensemble ; toutefois, je n'estime pas que ce soit mal de lire et de vouloir apprendre. »

Sur ces entrefaites, elles étaient arrivées en vue d'une ferme. C'était là que demeurait Rudolph.

« Je vais vous quitter, à présent, dit la jeune Amish. J'espère que Rudolph vous sera de quelque secours.

— Vous avez encore un long chemin à faire, répondit Alice. Pourquoi n'attendriez-vous pas que ma voiture soit réparée ? Je vous reconduirai chez vous. »

Une expression de peur apparut sur le visage de la jeune Amish, qui se récria :

« Non, non ! Mon père observe avec rigueur la loi amish. Jamais il ne me pardonnerait d'être rentrée en automobile chez moi. Il me chasserait sans retour. »

Alice lui dit au revoir et la suivit un moment du regard. Puis, elle monta l'allée menant à la ferme. Elle fut accueillie par un jeune homme roux, au teint clair, coiffé d'un chapeau noir à calotte ronde et bords plats, vêtu d'une chemise rouge et d'un pantalon de velours côtelé, retenu par des bretelles tissées à la main. Il s'inclina cérémonieusement devant Alice.

« J'ai appris par Manda Kreutz que vous vous y connaissiez en mécanique, dit Alice. Ma voiture est en panne sur la route. Pourriez-vous venir voir ce qu'a le moteur ?

— Le temps de prendre mes outils et je suis à vous », répondit-il sans hésiter.

Il disparut derrière la maison et, quelques minutes plus tard, il revenait au volant d'une petite automobile.

Alice s'installa à côté de lui, et ils s'arrêtèrent bientôt auprès du cabriolet bleu.

Le jeune homme se mit aussitôt à l'ouvrage. Il travaillait à une vitesse surprenante. Au bout d'un moment, il sortit la tête du capot :

« Alors, qu'y a-t-il ? demanda Alice.

— Pas étonnant que vous soyez en panne. L'essence n'arrive plus, le tuyau d'alimentation est bouché. »

Quand le mal fut réparé, Alice paya Rudolph et lui demanda s'il n'aurait pas entendu parler d'un certain Alpha Zimmel.

« Ya. Il vend des vieux meubles, qui ne valent pas grand-chose, et dont il demande des prix exorbitants. Nous autres, Amish, nous sommes plus honnêtes. »

Rudolph n'en dit pas davantage. Ce n'était pas un homme bavard. Il remonta dans sa voiture et s'éloigna. Les trois amies s'installèrent dans le cabriolet, et Alice mit le moteur en marche.

« Je crains qu'il ne soit trop tard pour rendre visite à M. Zimmel, dit-elle après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

— Moi aussi, approuva Bess. D'ailleurs, je meurs de faim... et d'impatience de goûter à cette fameuse cuisine germanique.

— Gourmande ! fit Alice. Je voudrais, avant de satisfaire ton légitime désir, passer chez les Kreutz afin de m'assurer que Manda n'est pas dans l'ennui. Si son père est aussi sévère qu'elle le prétend, je crains qu'il ne lui claque la porte au nez. Auquel cas, nous remmènerons ailleurs. Elle doit être épuisée de fatigue et d'émotion.

— C'est une excellente idée que tu as là ! dit Marion. Bess imposera silence à son estomac. »

Les jeunes filles ignoraient l'emplacement exact de la ferme ; il serait toujours temps de s'en enquérir un peu plus loin. Elles pensaient d'ailleurs rejoindre Manda avant que celle-ci ne fût arrivée chez elle. Elles parcoururent cinq kilomètres environ sans l'apercevoir.

« Elle aura coupé à travers champs », dit Marion.

Alice s'arrêta à la première ferme qu'elles rencontrèrent ; Marion descendit et alla frapper à la porte. Une femme au visage serein lui ouvrit. Elle portait un petit bonnet blanc sur ses cheveux noirs tirés en arrière et roulés sur la nuque. En réponse à la question de Marion, elle tendit la main vers la gauche en disant :

« Au prochain croisement, tournez à gauche, vous tomberez presque tout de suite sur la ferme Kreutz. »

Peu après, Alice arrêtait sa voiture devant une grande et austère demeure à deux étages. Aucun rideau, ni volets de couleur n'égayaient les fenêtres.

Un peu plus loin, se dressait une vaste grange en pierre, entourée d'autres constructions plus petites.

Ne voyant personne alentour, Alice descendit de voiture et frappa à la porte d'entrée. Au bout d'un temps assez long, une femme, vêtue de noir, apparut sur le seuil. Ses yeux bordés de rouge indiquaient qu'elle venait de pleurer. Alice comprit que les choses s'étaient gâtées pour Manda.

« Vous êtes Mme Kreutz ? » demanda Alice, avec un aimable sourire.

La femme inclina la tête sans mot dire. Était-ce par timidité ou parce qu'elle craignait de ne pouvoir dominer le tremblement de sa voix ?

« Manda est-elle ici ? s'enquit Alice.

— Vous connaissez Manda ? » fit la femme, interloquée.

Alice lui raconta qu'elle avait croisé la jeune fille en route. Mme Kreutz promena un regard soupçonneux sur Alice et sur les deux cousines qui étaient restées dans la voiture.

« Manda ne m'a pas annoncé votre visite », dit-elle.

Alice fit le récit détaillé de sa rencontre avec Manda. Ne pouvant plus se contenir, la malheureuse femme éclata en sanglots.

« Ma fille est repartie ! ma pauvre petite fille ! gémit-elle. Le père est tellement sévère ! Il lui a dit qu'elle pouvait revenir à la maison, mais qu'il interdisait à quiconque d'entre nous de lui adresser la parole.

— Oh ! quelle cruauté ! s'écria involontairement Alice. Et vous êtes nombreux ?

— J'ai six fils. Ils sont mariés et ils possèdent chacun une ferme, mais ils viennent souvent nous voir. Le père et moi, nous sommes en désaccord à propos de Manda. Hélas ! il est le Mayschter. »

Devant l'expression étonnée d'Alice, Mme Kreutz lui apprit que ce terme, déformation du mot allemand Meister, signifiait le « seigneur et maître », à qui tous devaient obéissance.

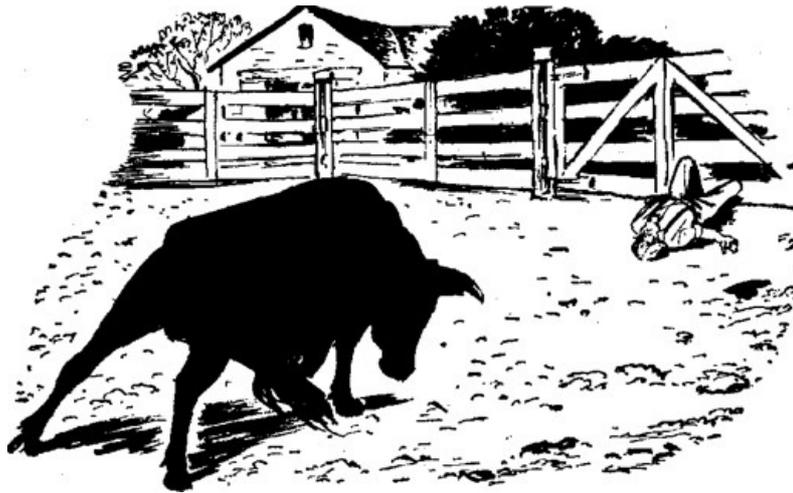
Levant un regard implorant sur Alice, la pauvre femme ajouta :

« Peut-être le père consentira-t-il à vous écouter, puisque vous n'êtes pas de la famille. Il a été profondément blessé que sa fille unique ait déserté notre foyer - devant nous il ne l'admettra jamais. Je vous en prie, plaidez la cause de Manda auprès de lui. Il travaille derrière la grange. »

Alice accepta de bon cœur la mission, sans grand espoir toutefois. Bess et Marion décidèrent de joindre leurs efforts aux siens et, ensemble, les trois jeunes filles contournèrent la grange. Elles arrivèrent devant trois enclos fermés par des palissades de bois. Dans chacun, il y avait un splendide taureau noir.

M. Kreutz s'occupait de l'un d'eux. C'était un homme très grand, très large, au teint de brique, aux cheveux blonds, à la barbe longue et frisée.

En entendant marcher les jeunes filles, il leva les yeux. Au même moment, l'énorme taureau baissa la tête et, d'un mouvement soudain, souleva l'homme à l'aide de ses cornes et le lança au loin.



CHAPITRE V

UNE MANŒUVRE HARDIE

Bess poussa un cri aigu... qui ne fit qu'accroître la fureur du taureau. Avec un mugissement féroce, il baissa la tête pour attaquer sa victime, étendue près de la barrière fermant l'enclos. Bess cria une seconde fois. L'animal, surpris, tourna les yeux vers elle.

« Vite ! aidez-moi ! » ordonna Alice à ses amies. Se précipitant vers des seaux d'eau posés contre le mur de la grange, elle en prit un et, de toutes ses forces, en lança le contenu à la tête du taureau. Aveuglé par le liquide, l'animal, qui s'apprêtait à charger, s'arrêta net.

Le répit fut bref. L'écume à la bouche, il se rua vers M. Kreutz, toujours immobile. Marion lança un deuxième seau d'eau à l'animal furieux tandis qu'Alice criait à Bess :

« Place-toi près de la barrière et ouvre-la dès que je te le dirai. »

S'emparant d'un troisième seau, elle en lança le contenu sur le taureau, puis passant le haut du corps entre deux rondins, elle saisit M. Kreutz par un pan de sa chemise et le tira en arrière. Surpris par la vigueur de la contre-attaque, le taureau recula. Alice en profita aussitôt.

« Ouvre la barrière ! » commanda-t-elle à Bess. D'un bond, Alice et Marion furent dans l'enclos et à elles deux elles sortirent M. Kreutz. Bess referma la barrière et laissa retomber le loquet.

Avec un mugissement terrible, le taureau se précipita contre les planches, s'efforçant de les briser à coups de cornes. Heureusement, le bois était solide, et il ne réussit qu'à l'érafler.

Alice plongea un mouchoir dans un seau et le passa sur le visage de M. Kreutz qui, bientôt, rouvrit les yeux. Il n'était pas blessé.

« Wo bin ich ? murmura-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, dit Alice. Nous sommes des amies et vous êtes hors de danger. »

M. Kreutz referma les paupières. Bientôt, il les releva, se redressa et dévisagea les jeunes filles. Entendant tout à coup le tapage que menait le taureau, il parut se souvenir.

« Comment suis-je sorti de l'enclos ? demanda-t-il.

— Grâce à Alice que voici, répondit Marion en pressant affectueusement l'épaule de son amie. Sans elle, vous auriez été tué. »

Alice résolut d'attendre que le fermier eût recouvré ses forces et ses esprits avant de lui

parler de Manda. Aidée de ses amies, elle l'aida à regagner la maison.

« Oh ! Que t'est-il arrivé ? » s'écria Mme Kreutz à sa vue.

Encore mal remis du choc, son mari ne répondit pas. Ce fut Bess qui fournit les explications nécessaires.

« Ne vous inquiétez pas, s'empressa d'ajouter Alice. Votre mari n'a rien de grave. »

On installa M. Kreutz sur un fauteuil en bois. Mme Kreutz emplit un bol de bouillon et le lui apporta. Après avoir fait asseoir les jeunes filles.

« Où suis-je ? » elle prit place sur une banquette. Personne ne dit mot pendant que le fermier absorbait lentement le breuvage chaud.

« C'est bon », dit-il en reposant le bol sur la table.

Pendant ce temps, les trois amies avaient examiné la cuisine. Une vaste cheminée avec son traditionnel four à pain ouvrant sur le côté en occupait toute une paroi. Au centre de l'âtre une crémaillère soutenait un chaudron.

Tout au fond, à hauteur d'homme, des casseroles en cuivre de tailles diverses jetaient une note claire. Cette cheminée formait comme une seconde pièce, dans laquelle on pouvait circuler et s'asseoir au chaud. Contre un autre mur, il y avait un évier dont l'eau s'écoulait dans un caniveau. Le sol était recouvert d'un carrelage reluisant de propreté.

« Je me sens mieux, déclara enfin M. Kreutz. Voulez-vous, mesdemoiselles, me dire qui vous êtes et la raison de votre venue ici ?

— D'abord, intervint Mme Kreutz, invitons à souper nos visiteuses.

— Tu as raison, dit le fermier. Mettons-nous à table, il est l'heure. Et pardonnez-moi, mesdemoiselles, d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité, toutes ces émotions m'ont troublé l'esprit. »

Alice, Bess et Marion acceptèrent l'invitation et proposèrent leur aide à Mme Kreutz. Avec un sourire, celle-ci leur demanda s'il leur arrivait chez elles de cuisiner, d'enfourner le pain et de balayer.

« Mais oui ! » répondirent les trois amies à l'unisson.

M. Kreutz poussa un grognement approbateur.

Bientôt, tous prenaient place autour de la longue table rectangulaire chargée de mets appétissants : fromages bruns, rouges et blancs, gelées de fruits, tranches de pain fleurant bon, pêches en compote, cerises.

Il y avait aussi des petits oignons, du melon, des épis de maïs blancs. Comme plat de résistance, un délicieux ragoût de mouton, et pour couronner le festin, une tarte magnifique.

Après avoir récité une prière, M. Kreutz dit :

« Où est Manda ? Pourquoi n'a-t-on pas mis son couvert ? »

Le silence seul lui répondit. Le fermier répéta sa question, puis il se mit en colère :

« J'exige une réponse ! Où est Manda ? »

D'une voix à peine audible, sa femme répondit :

« Elle est repartie. »

Puis elle serra les lèvres et regarda par la fenêtre, les yeux mouillés de larmes.

Voyant que les jeunes filles se taisaient, M. Kreutz leur dit d'un ton rogue :



« Mangez, cette histoire ne vous regarde pas. » Dans d'autres circonstances, les trois amies se seraient levées et auraient pris congé des maîtres de maison ; elles comprendraient qu'en agissant ainsi, elles aggraveraient encore la situation. Très mal à l'aise, elles se remirent à manger.

Le ragoût refroidissait dans l'assiette de Mme Kreutz. Enfin, elle dit :

« Papa, nous avons eu de la chance que ces charmantes jeunes filles soient arrivées à temps pour te sauver.

— Ya. Donnk », dit-il brièvement.

A ce remerciement Alice répondit qu'elle était heureuse d'avoir pu secourir son hôte. Et Bess, pour égayer l'atmosphère, se mit à rire en disant :

« Jamais mes parents ne croiront que j'ai presque frôlé cet horrible animal ! Moi qui détale à toutes jambes à la vue d'une vache ! »

Les Kreutz se détendirent et bientôt, ils eurent vidé leurs assiettes. Les jeunes filles, elles, n'avaient plus faim ; il restait pourtant de nombreux plats sur la table.

« Vous avez des appétits de citadines, dit Mme Kreutz.

— A l'exception de Bess, toutefois, répondit Marion qui venait de surprendre un geste de sa cousine vers un gâteau.

Dans notre pays, on aime les femmes bien en chair », dit M. Kreutz.

Cette remarque valut à Bess un sourire railleur de Marion. Sourire que Bess fit semblant de ne pas voir.

Le repas terminé, les jeunes filles aidèrent leur hôtesse à desservir et à laver les assiettes de faïence qu'elles avaient utilisées. Puis Alice annonça qu'il était temps de partir et, à l'oreille de Mme Kreutz, elle murmura :

« Croyez-vous que je puisse parler à votre mari de Manda ?

Je vais arranger cela », répondit la fermière.

Prise, semble-t-il, d'une inspiration soudaine, elle cria à son mari, assis à l'autre bout de la cuisine :

« Ne crois-tu pas que ces demoiselles devraient passer la nuit ici ? Il se fait tard, et cela m'inquiéterait de les savoir sur la route.

— Nous leur devons bien cela, approuva l'homme. Sans elles, je serais mort. »

Mme Kreutz se tourna alors vers Alice et lui dit entre haut et bas :

« Parlez-lui de Manda. Tout ira bien. »

Elle ne s'expliqua pas davantage, mais Alice devina qu'un Amish ne revient jamais sur sa promesse. Quoi qu'il dût arriver, les jeunes filles resteraient les invitées des fermiers et seraient traitées comme telles.

S'approchant de M. Kreutz, Alice prit place à côté de lui et attaqua le sujet délicat :

« Nous avons rencontré votre fille, cet après-midi, monsieur. Elle brûlait d'impatience de se

retrouver auprès de vous. Elle nous a dit combien elle avait souffert, loin des siens ! »

Le fermier, surpris, garda le silence ; un combat se livrait en lui. Enfin il déclara :

« Manda est une fille désobéissante. Elle ne voulait pas se plier à nos lois ; or, nous entendons que nos enfants les respectent. Dès leurs premiers pas, nous leur enseignons à aimer Dieu et le travail. A quoi bon courir le monde à la recherche de vaines richesses ? Le sol nous fournit notre subsistance ; nous menons une vie rude et heureuse, dans l'amitié et l'amour les uns des autres, de la nature aussi. Et ce qui est plus important que tout, nous possédons la sécurité. La sécurité pour nous ce n'est pas l'argent, c'est la famille, la religion, la terre. »

Alice réfléchit un moment avant de répliquer :

« Puisque la famille est un des trois facteurs de la sécurité, ne seriez-vous pas plus heureux si vous étiez tous réunis ? »

M. Kreutz fixa un long moment le plancher du regard. Tous se taisaient. Relevant la tête, il dit enfin :

« Vous êtes une jeune fille étonnante. Votre sagesse dépassé le nombre de vos années. J'admire votre bon sens. »

Alice attendit, espérant qu'il allait parler de Manda. A sa vive surprise, il dit à brûle-pourpoint :

« Que venez-vous faire dans notre région ? »

Alice lui parla des meubles disparus.

« Je crois que le voleur est dans les environs de Lancaster. »

Elle termina par une description du symbole trouvé au manoir Loriot.

« Vous êtes une gentille jeune fille, déclara M. Kreutz. Je ne comprends cependant pas que votre père vous permette de vous lancer dans de pareilles aventures. Les femmes doivent s'en tenir aux soins du ménage, à l'éducation des enfants, le reste n'est pas leur affaire. »

Bess et Marion estimèrent le moment venu de se joindre à la conversation. Elles entreprirent l'éloge de leur amie.

« Grâce à elle, des enfants ont retrouvé leurs familles, des malheureux leurs biens », dit Bess avec son impétuosité coutumière.

Le paysan écarquilla les yeux, puis il regarda un point dans l'espace comme s'il se débattait avec ses propres pensées. Enfin, il se tourna vers Alice.

« Puisqu'il en est ainsi, ramenez-moi ma fille », dit-il.

Alice lui promit de la chercher. La tâche serait ardue ; elle avait le pressentiment que, cette fois, Manda s'était enfuie pour de bon et qu'elle chercherait à brouiller sa piste.



CHAPITRE VI

SURPRENANTE DÉCOUVERTE

« Ceci ne veut pas dire que j'apprécie les femmes détectives », déclara M. Kreutz.

Mais le léger sourire qui flottait sur ses lèvres semblait démentir cette affirmation.

« Si vous me ramenez Manda, il se peut toutefois que je change d'avis. Et maintenant, racontez-moi comment vous travaillez. »

Quelle joie de constater un tel changement d'attitude chez M. Kreutz !

« Si vous vous sentez assez bien pour sortir, je vous donnerai volontiers une leçon », répliqua Alice avec enjouement.

M. Kreutz se leva aussitôt en déclarant qu'un peu d'exercice le remettrait tout à fait d'aplomb. Alice voulut aller chercher une lampe électrique dans son cabriolet.

« Inutile, dit M. Kreutz. Je vais allumer la lanterne. »

Il prit sous l'évier une lampe à acétylène, l'alluma et sortit avec les jeunes filles.

« Viens donc, maman, dit-il, sur le pas de la porte. Cela te distraira de voir un apprenti policier à l'œuvre. »

Bess et Marion se demandaient avec inquiétude ce qu'Alice allait montrer à M. Kreutz. Elles furent bientôt rassurées. Leur amie pria le fermier de leur faire faire le tour des divers bâtiments de la ferme. Au cours de cette visite, elle chercherait un indice capable de lui révéler l'endroit où Manda avait pu se rendre.

Le Mayschter les conduisit d'abord à la laiterie, d'une propreté méticuleuse, puis à l'étable. Les jeunes filles s'étonnèrent devant le nombre de stalles vides. Mme Kreutz expliqua que son mari avait donné la plupart des vaches à leurs fils.

« Nous n'avons plus besoin d'autant de lait, de beurre ni de fromage, maintenant que nous sommes seuls », dit-elle avec une ombre de tristesse.

Alice prit la lanterne et scruta le sol. Manda n'avait rien laissé tomber. Ensuite, ils passèrent dans la grange à foin. De même que dans la laiterie, Alice se livra à un examen minutieux du sol. Elle ne décela rien d'anormal.

« Comment parvenez-vous à maintenir la grange dans cet état de propreté ? demanda Bess à Mme Kreutz.

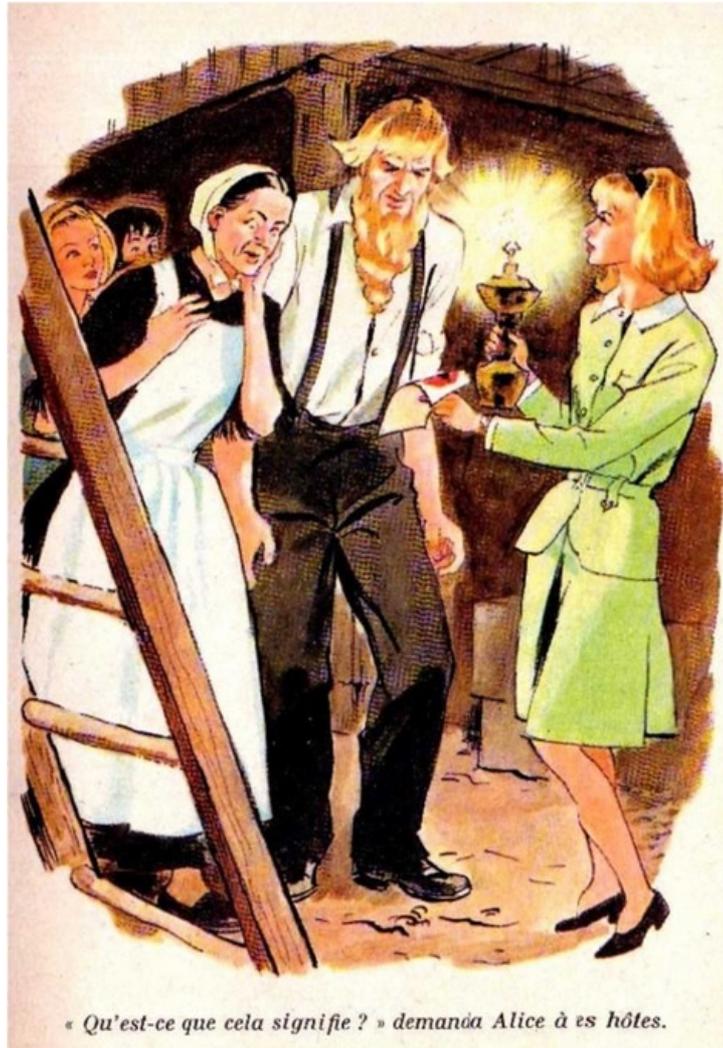
— Nous sommes des Amish du Foyer et c'est dans cette grange que nous célébrons les

offices religieux, quand il y a trop de monde pour la salle commune. Certains prétendent que nos granges sont plus nettes que nos maisons elles-mêmes, ajouta-t-elle en riant.

— Est-ce que je peux monter dans le grenier à foin ? demanda Alice. Un jour, quand j'étais petite, je me suis fait mal dans une ferme où j'étais en visite. Je suis allée me réfugier au grenier et j'ai pleuré longuement, toute seule, blottie dans le foin. Peut-être Manda a-t-elle fait comme moi ?

— Voilà l'échelle. Montez si le cœur vous en dit », répliqua M. Kreutz.

Alice ne se le fit pas répéter. En un éclair, elle disparut entre les balles de foin. Une minute plus tard, elle appelait :



« J'ai trouvé quelque chose ! »

Elle redescendit rapidement les échelons et montra une feuille de papier. Stupéfaites, Bess et Marion déchiffrèrent les mots suivants : Arbre aux sorcières.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda Alice à ses hôtes en voyant leurs mines surprises.

Les Kreutz hochèrent la tête en signe d'ignorance.

« Pensez-vous que ce papier ait été perdu par Manda ? s'enquit le fermier.

— Cela se peut, répondit-elle, mais il se peut également que ce soit le voleur des meubles qui l'ait égaré ; j'ai la curieuse impression qu'il me suit comme mon ombre depuis River City.

— Que voulez-vous dire ? » insista M. Kreutz.

Alice lui rappela le signe cabalistique qu'elle avait trouvé chez les Loriot.

« C'est à cause de ce signe que je suis ici, dit-elle. Savez-vous ce que signifient ces mots : Arbre aux sorcières ? »

Les Kreutz lui répondirent tous deux qu'ils n'en avaient pas la moindre idée, leur fille non

plus.

« A moins qu'elle ne l'ait appris pendant son séjour à Lancaster », ajouta Mme Kreutz
M. Kreutz haussa les épaules. Tout cela lui semblait bien mystérieux.

Ils inspectèrent le reste des bâtiments sans trouver d'autre indice. Las, luttant contre le sommeil, les chercheurs rentrèrent à la maison.

Les trois jeunes filles se retirèrent dans les deux chambres que Mme Kreutz avait préparées à leur intention. C'étaient des pièces sobrement meublées d'un lit de paille tressée, de deux chaises en bois, d'une petite commode ; un rideau fermait un réduit servant de penderie.

A la lumière des bougies, l'ensemble respirait la gaieté. Les meubles étaient décorés de fleurs peintes à la main. Sur les lits, des couvertures en patchwork jetaient les notes claires de leurs carrés rouges, verts, jaunes et noirs.

« Comme c'est joli ! » s'exclama Bess.

Alice dort seule et ne se réveilla qu'au chant du coq. L'esprit reposé par cette nuit paisible, elle réfléchit aux deux mystères qu'elle se proposait d'élucider. Le papier trouvé dans le grenier à foin l'intriguait. Était-ce Manda, était-ce Holt qui l'avait perdu ? Et que pouvait bien signifier l'Arbre aux sorcières !

En entrant dans la cuisine, la première chose que fit la jeune fille fut de demander à ses hôtes s'ils avaient entendu parler d'un certain Roger Holt. Le fermier répondit qu'il l'avait connu autrefois.

« Il demeurait à Lancaster. Un jour, il n'était encore qu'un gosse, je l'ai surpris en train de voler des outils dans mon hangar. Croyez-vous qu'il puisse s'agir de l'homme que vous soupçonnez ? » Se rappelant que Roger Holt avait vécu à Lancaster et qu'il avait été ensuite emprisonné à New York, à la suite d'un vol.

Alice répondit :

« Oui. J'imagine qu'il a dérobé les meubles anciens chez les Lorient, laissé tomber par inadvertance le papier sur lequel le symbole était dessiné, puis qu'il est revenu chercher ce papier que, malheureusement pour lui, j'avais déjà ramassé. Sachant que je suis sur sa piste, il cherche à m'effrayer. »

Survenue sur ces entrefaites, Bess déclara que, selon elle, c'était Holt qui avait, non pas perdu, mais posé volontairement dans le foin la feuille de papier portant les mots : Arbre aux sorcières.

« Il veut te jeter un mauvais sort, Alice », dit-elle, apeurée.

M. Kreutz darda sur la jeune timorée un regard désapprobateur.

« Ce n'est pas bien de croire aux sortilèges, mademoiselle. Il est vrai que dans l'arrière-pays, certains pauvres d'esprit, non-Amish, s'adonnent encore à la sorcellerie...

— Ils ne vivent pas tous dans l'arrière-pays, papa, intervint sa femme. Pas plus tard qu'hier nous en causions avec Mme Dyster. Elle me disait qu'en ville, il y a des personnes, en particulier des femmes et des jeunes filles, qui pratiquent la magie en secret. Quelqu'un qui serait accusé d'être sorcier serait mis en quarantaine, tant est grande la peur que ces gens inspirent.



— Ne vous inquiétez pas, répondit Alice en souriant. Mes amies et moi ne croyons pas en ce genre de choses. »

Tout en disant cela, elle regardait Bess droit dans les yeux.

« Que Roger Holt s'amuse à me jeter des mauvais sorts autant qu'il lui plaira, poursuivit-elle, cela ne m'empêchera pas de je traquer s'il est coupable. »

Après le petit déjeuner, les jeunes filles aidèrent leur hôtesse à ranger la cuisine puis se préparèrent à partir.

« J'ai deux tâches urgentes à accomplir, dit Alice à Mme Kreutz : retrouver Manda et le voleur des meubles. »

Les trois amies montèrent s'habiller et fermer leurs valises. Quand elles revinrent à la cuisine, bagages à la main, Mme Kreutz parut stupéfaite.

« Comment ? Vous emportez tout cela avec vous ? protesta-t-elle. Pourquoi ne resteriez-vous pas ici, le temps que durera votre enquête ?

— Nous nous en voudrions de vous importuner plus longtemps, répondit Alice avec un sourire.

— En voilà une idée ! répondit Mme Kreutz, les mains, sur les hanches. D'ailleurs, si vous reveniez dîner chaque soir chez nous, je serais au courant de ce que vous auriez appris à propos de Manda.

— Dans ces conditions, nous acceptons volontiers de coucher ici », dit Alice.

Bess gloussa de rire.

« Si je mange chaque soir autant qu'hier, dit-elle, mes parents ne me reconnaîtront pas, à mon retour. »

Mme Kreutz lui promit de ne servir qu'un léger repas. Sur quoi, elle proposa un menu se composant de douze plats différents. Riant de bon cœur, les trois amies déclarèrent que mieux valait qu'elles se missent tout de suite au travail afin de se creuser l'appétit.

« Où allons-nous ? demanda Marion comme elle s'installait dans le cabriolet.

— A Lancaster, répondit Alice. Je suis très inquiète au sujet de Manda.

— Moi aussi », convint Bess.

Arrivées à Lancaster, les jeunes filles consultèrent un annuaire et relevèrent le nom de toutes les boulangeries de la ville. Leur liste à la main, elles allèrent de l'une à l'autre, s'informant de Manda Kreutz. Enfin, elles entrèrent dans la pâtisserie-boulangerie Stumm. Le propriétaire leur répondit que Manda l'avait quittée à l'improviste, deux jours auparavant.

« Nous avons besoin de la voir de toute urgence, dit Alice. Auriez-vous une idée de l'endroit où elle peut être ?

— Aucune, répondit la femme. A moins qu'elle n'ait été engagée par les gens qui étaient là.

— Des gens que vous connaissez ? s'empressa de demander Alice.

— Non, ce ne sont pas des Amish d'ici, répondit Mme Stumm. C'était la première fois que je les voyais. Je suppose qu'ils viennent de s'installer dans les environs, parce qu'ils m'ont

demandé si je connaîtrais une jeune Amish qui consentirait à servir chez eux. »

Alice demanda à l'aimable commerçante si elle avait entendu Manda faire allusion à un arbre aux sorcières. Surprise, la boulangère secoua négativement la tête. Après l'avoir remerciée de son obligeance, Alice acheta un sac de fascinants, ou « beignets de carnaval », et rejoignit ses amies.

« As-tu obtenu un renseignement au sujet de Manda ? s'enquit aussitôt Marion.

— Oui, elle travaillait dans cette boulangerie et il se peut qu'elle soit chez des Amish nouveaux venus dans le voisinage, débita Alice tout d'une traite.



— C'est déjà un point d'acquis ! » dit Marion.

Alice retourna au bureau de poste et releva les noms et adresses des agents immobiliers de Lancaster. Ceci fait, les jeunes filles se répartirent la tâche et se donnèrent rendez-vous, une heure plus tard, sur la place de l'hôtel de ville, où Alice gara son cabriolet. Hélas, la chance ne leur sourit pas, cette fois-ci, et elles regagnèrent, bredouilles, la voiture.

« Tout n'est pas perdu, dit Alice. Un agent immobilier m'a expliqué que les vieilles fermes étaient souvent vendues par adjudication ou par accord direct entre vendeur et acheteur. Nous reprendrons les recherches un autre jour. A présent, allons chez M. Zimmel. »

Marion prit le volant, et Alice lui indiqua le chemin. Elles arrivèrent sans incident à une ferme rappelant beaucoup celle des Kreutz, en plus petit, toutefois.

« Faisons semblant de vouloir acheter des objets anciens, dit Alice.

— D'accord, répondit Marion. Si nous apercevons les meubles volés à River City, le mystère sera vite élucidé.

— En tout cas, même si nous ne trouvons rien, fit Alice, ce sera toujours une étape de franchie. » Certes, à en juger d'après son apparence, M. Zimmel était grand amateur de bonne chère, comme l'avait dit sa cousine. Mais le jovial antiquaire n'inspirait pas la défiance. Néanmoins, Alice se tint sur ses gardes.

« Je vois que vous venez de loin, dit-il après avoir jeté un coup d'œil sur le numéro de la voiture. Entrez, voulez-vous. Vous vous intéressez aux antiquités ?

— Oui, répondit Alice. Nous aimerions voir ce que vous avez. »

M. Zimmel les mena dans un vaste hangar, où elles contemplèrent avec effarement une collection de meubles et d'objets des plus hétéroclites.

A voix basse, Alice pria ses amies de retenir l'attention de l'antiquaire tandis qu'elle-même furèterait à loisir. Dans son sac, elle gardait précieusement la liste descriptive des meubles volés chez les Lorient. Mme Gallow la lui avait fait porter, le soir même du vol ; elle avait même pris soin d'y adjoindre un croquis des tables ayant appartenu à George Washington.

Le plan d'Alice fonctionna à merveille. Elle ne tarda pas à se trouver à bonne distance des trois autres. Sortant de son sac la liste, elle entreprit une recherche systématique. La plupart des meubles de M. Zimmel étaient en bois d'érable ou de frêne, alors que les meubles volés étaient en merisier ou en acajou.

Tout à coup, dans un recoin sombre, Alice aperçut une petite table en merisier. Son cœur

se mit à battre plus vite. Elle compara la table avec le croquis qu'elle tenait à la main. La similitude était frappante.



CHAPITRE VII

UN ACCIDENT

Tout à coup, M. Zimmel s'aperçut qu'Alice n'était plus auprès d'eux.

« Où est votre amie ? » demanda-t-il.

Très embarrassée, se sentant rougir, Bess bégaya :

« Je... je ne sais pas. Sans doute... s'est-elle éloignée pour examiner vos meubles ? »

L'antiquaire dévisagea les jeunes filles d'un air soupçonneux.

« Ne serait-elle pas plutôt en train d'étudier les lieux ? »

— D'étudier les lieux ? Pourquoi ? protesta Marion. Vous ne pensez tout de même pas que mon amie est une voleuse ?

— Ne vous fâchez pas ! De nos jours, on voit de si drôles de gens ! Pas plus tard qu'hier, on m'a dérobé des objets de valeur. Je vous en supplie, n'allez pas imaginer que j'accuse votre amie de vouloir emporter quoi que ce soit, mais on n'est jamais trop prudent. Vous me comprenez ? »

Estimant qu'elles avaient prolongé la conversation aussi longtemps que faire se pouvait, les deux cousines partirent à la recherche d'Alice en compagnie de M. Zimmel.

« Avez-vous trouvé quelque chose qui vous plaise ? » demanda l'antiquaire en la voyant revenir vers eux.

Elle mena l'antiquaire à l'endroit où elle avait repéré la fameuse table.

« Celle-là ? fit M. Zimmel. Vous pouvez l'acheter, si le cœur vous en dit, elle ne coûte pas cher. C'est une copie que j'ai faite d'un meuble ayant appartenu à George Washington - une excellente copie d'ailleurs. Je suis ébéniste aussi bien qu'antiquaire.

Cette déclaration remplit de stupeur Alice et ses amies.

« Où est la pièce originale ? demanda Marion.

— Il en existe deux, répondit l'antiquaire. L'une se trouve à River City. Quant à l'autre, j'ignore ce qu'elle est devenue. J'ai fouillé en vain les bric-à-brac, les magasins d'antiquités de toutes sortes dans l'espoir de la retrouver. J'aimerais beaucoup mettre la main dessus. »

Les jeunes filles se regardèrent. M. Zimmel ne paraissait pas se douter que sa tante, Mme Lorient, avait possédé les deux tables.

Les yeux brillants, l'homme poursuivit :

« Les tables originales comportent des tiroirs secrets. On raconte que l'un d'eux renfermait un trésor. »

Cette nouvelle surprit les trois jeunes filles. Mme Gallow savait-elle cela ? Était-ce une des raisons qui la portaient à soupçonner son cousin ?

« Vraiment ? fit Bess. Je vous en prie, monsieur Zimmel, racontez-nous ce que vous savez à ce sujet.

— Rien de plus, hélas ! Ma grand-tante, Mme Sabine Lorient, qui vient de mourir, nous a légué à une de mes cousines, Mme Gallow, et à moi, tous ses biens. Dès que les exécuteurs testamentaires auront dressé l'inventaire du mobilier, nous procéderons au partage à l'amiable. Toutefois, je crains que cela ne se passe pas sans heurt, car tous les deux nous jetterons notre dévolu sur la table dite de George Washington.

— Votre tante en avait-elle hérité ? Interrogea Bess.

— Non. C'est moi qui en avais fait l'acquisition sur sa demande, lors d'une vente aux enchères. Avant de la lui expédier, je l'ai remise en état, ici. Un jour que j'étais occupé à ce travail, un ami, habitant Lancaster, est venu me voir. Il a identifié la table d'après une reproduction publiée par une revue d'art et m'a demandé si elle comportait un tiroir secret. J'ignorais qu'il y en eût un. Nous l'avons cherché et trouvé..., non sans peine d'ailleurs, car il était très astucieusement combiné. »

M. Zimmel raconta ensuite, avec humour, sa déception et celle de son ami en constatant que la cachette était vide.

« Le trésor, si trésor il y a, se trouverait donc dans la réplique de cette table », acheva M. Zimmel.

Alice décida de jouer franc jeu avec l'antiquaire. A moins qu'il ne fût un acteur consommé, M. Zimmel ignorait tout du vol.

Sans dire que Mme Gallow le soupçonnait, elle lui résuma les faits.

« Il y a quelques jours, votre cousine m'a priée de l'accompagner dans l'ancienne demeure de votre grand-tante, poursuivit Alice. Ce fut, hélas ! pour constater que des voleurs nous y avaient précédés.

— Que dites-vous ! s'exclama M. Zimmel devenant rouge d'émotion. On a volé les meubles ?

— Oui. »

La réaction de l'antiquaire confirmait l'hypothèse d'Alice : il n'avait pris aucune part à l'enlèvement des meubles précieux. Jamais, il n'aurait pu jouer aussi bien la stupeur.

« Et la collection de votre tante comportait les deux tables de George Washington, dit-elle.



— Une seule était authentique, répéta M. Zimmel. L'autre n'était qu'une seconde copie que j'avais exécutée à la requête de tante Sabine. » Complètement rassurée, Alice décida de lui parler du signe cabalistique trouvé dans le manoir. Quand elle eut achevé son récit, elle demanda à M. Zimmel l'explication du symbole.

« Je ne crois pas la connaître et pourtant ce signe m'est familier. C'est, en tout cas, un motif de décoration que j'ai déjà vu. »

Alice lui demanda ensuite s'il avait entendu parler d'un certain Roger Holt.

« Laissez-moi réfléchir un moment, dit M. Zimmer... J'ai eu un camarade d'école qui s'appelait Holt ; je ne saurais dire toutefois s'il se prénomait Roger. »

L'antiquaire voulut savoir si Mme Gallow avait déposé plainte. Alice lui répondit que la police était sur l'affaire. Puis elle ajouta :

« Je me demande si le voleur est au courant de l'histoire qui circule à propos du secret. Ce pourrait être la raison qui l'aurait incité à s'emparer des deux tables, ignorant sans doute que l'une d'elles n'était qu'une copie. »

A ce moment, Bess étouffa un bâillement et soupira :

« Toutes ces belles déductions m'épuisent la cervelle. Il est l'heure de déjeuner, Alice, et j'ai un appétit à dévorer un loup. »

Alice se mit à rire, mais Marion jeta sur sa cousine un regard réprobateur.

« Mademoiselle Taylor, vous devriez avoir honte ! déclara-t-elle. Vous semblez oublier que vous avez abondamment apaisé votre faim au petit déjeuner, et que vous avez ensuite vidé le sac de beignets qu'Alice avait acheté à la boulangerie. Vous feriez mieux de ne plus rien manger d'ici demain sous peine de ne plus pouvoir entrer dans vos robes.

— C'est l'air de la campagne qui me creuse », déclara Bess pour sa défense.

Sur ces entrefaites, une charmante femme apparut dans le hangar. C'était Mme Zimmer. Habillée d'une jupe ample et d'une blouse à col en broderie anglaise, un tablier bleu clair noué autour de la taille, elle était ronde comme une boule. Mais elle avait un visage charmant, creusé de fossettes, et un sourire radieux.

« Ces jeunes filles viennent de River City, lui dit M. Zimmer. Alice Roy, que voici, est une amie de ma cousine, Ruth Gallow. Elle nous apporte une fâcheuse nouvelle : on a volé les plus beaux meubles de tante Sabine, entre autres la table de George Washington.



— Quelle horreur ! » s'exclama Mme Zimmer.

Alice résuma rapidement les faits à son intention.

« C'est une grande perte pour toi ! dit Mme Zimmer à son mari après avoir écouté Alice en silence.

— On ne perd que ce que l'on possède ; or, ce mobilier ne m'appartenait pas encore », fit M. Zimmer en s'efforçant de cacher sa déception.

Après avoir bavardé quelques minutes, Mme Zimmer dit :

« Je venais t'avertir que le déjeuner était servi. »

Et, se tournant vers les visiteuses, elle ajouta :

« Faites-nous le plaisir de partager notre repas.

— Oh ! volontiers ! » s'écria Bess sans laisser à ses amies la possibilité de refuser.

Très contente de cette réponse, Mme Zimmel emmena les jeunes filles dans sa maison. L'intérieur en était infiniment plus gai que chez les Kreutz. Des tapis, des rideaux, des broderies, des bouquets de fleurs formaient un ensemble très décoratif.

Rapidement, Mme Zimmel disposa trois couverts de plus et, bientôt, les cinq convives savourèrent un repas presque aussi somptueux que celui des Kreutz. Le dessert, en particulier, fit l'admiration de Bess, qui en demanda la recette.

« Il est à base de mélasse, de farine, d'œufs et d'épices », répondit Mme Zimmel, sans toutefois donner les proportions.

Les trois amies comprirent qu'elle ne voulait pas dévoiler son secret.

Les Zimmel voulurent savoir ensuite où elles demeuraient. En apprenant que c'était chez les Kreutz, M. Zimmel fronça les sourcils.

« M. Kreutz est un homme très bon, très juste, mais d'une sévérité excessive. Il n'a jamais autorisé sa fille, Manda, à se divertir en compagnie de jeunes gens de son âge. Il lui interdisait de danser et avait décidé de lui choisir un mari. Alors, elle s'est enfuie. Le saviez-vous ? »

Les jeunes filles répondirent par l'affirmative et ajoutèrent que M. et Mme Kreutz désiraient revoir leur fille. Ils avaient prié Alice de la retrouver et de la leur ramener.

« Nous croyons savoir qu'elle travaille chez des Amish nouvellement installés dans les environs, dit Alice. Auriez-vous quelque idée à ce sujet ? »

— Aucune, répondit M. Zimmel. Si j'apprends quoi que ce soit, je vous le ferai aussitôt savoir. »

Une heure plus tard, les amies quittaient les Zimmel et prenaient la direction de la ferme Kreutz. Elles en étaient encore à trois ou quatre kilomètres, lorsque Bess donna des signes de nervosité.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda sa cousine.

— En me retournant, j'ai vu une voiture. On dirait qu'elle nous suit.

— C'est cela qui te fait peur ? Tu exagères ! » gronda Marion.

Comme elle achevait ces mots, un coup de klaxon insistant retentit derrière le cabriolet. Alice se rangea à droite. A toute vitesse, une voiture la dépassa. Les trois amies entrevirent à peine le conducteur : un homme barbu, coiffé d'un chapeau noir enfoncé jusqu'aux oreilles.

« Il conduit comme un fou ! s'écria Bess, indignée.

— Bah ! il est sans doute en retard pour un rendez-vous, dit Marion. En tout cas, tu es rassurée maintenant, il ne nous suivait pas ! »

La voiture disparut dans un nuage de poussière. Quelques kilomètres plus loin, Alice, qui observait la limite de vitesse autorisée, aborda un virage en épingle à cheveux.

Tout à coup, elle poussa un cri d'effroi. Des billots de bois avaient roulé en travers de la route. Impossible de les contourner. Alice freina de toutes ses forces pour éviter le choc. Les trois jeunes filles furent projetées en avant assise au milieu, Bess heurta du front le rétroviseur et perdit connaissance.



CHAPITRE VIII

SORCIÈRES

En hâte, Alice ouvrit la portière et, aidée de Marion, étendit la malheureuse sur la banquette.

Comme elles lui tâtaient le poignet à la recherche du pouls, Bess ouvrit les paupières et les regarda. Elle voulut se lever ; ses amies s'y opposèrent.

« Te sens-tu bien ? demanda Marion.

— Oui », répondit Bess.

Mais, portant la main à son front, elle ne put retenir un gémissement de douleur.

« J'ai dû me cogner fort, dit-elle.

— Nous aurions pu être tuées. Faut-il être maladroit pour laisser ainsi rouler des billots sur la chaussée ! »

Alice montra sur le bord de la route des troncs d'arbres soigneusement empilés.

« Il ne s'agit pas de maladresse, mais d'intention criminelle. Regarde : ces billots ont été délibérément poussés en travers de la chaussée.

— C'est le mauvais sort qui agit », murmura Bess.

Sa cousine lui décocha un regard noir, puis aida Alice à dégager la route. Tout à coup, elle aperçut, fiché entre deux longs rondins, un morceau de papier.

« Oh ! qu'est-ce que c'est ? » dit-elle.

Et à haute voix, elle lut :

« Alice Roy, nous ne voulons pas de sorcière chez nous.

— Voilà qui explique tout, dit Alice. La voiture qui nous a dépassées était pilotée par Roger Holt. Il nous espionne depuis, notre départ de River City. Connaissant l'existence de cette pile de bois, il a préparé le message, nous a devancées et a disposé les bûches en travers de la route.

— Vite ! poursuivons-le ! » s'écria aussitôt Marion.

Une seconde plus tard, le cabriolet démarrait en trombe. Bess fit cependant remarquer à ses amies que l'homme ayant une bonne avance sur elles, il était vain de chercher à le rattraper.

« Nous pouvons en tout cas suivre les traces de ses pneus », riposta Alice qui, par prudence, ralentit l'allure.

La route étant peu fréquentée et très poussiéreuse, les empreintes étaient nettes.

« Ce que je vais dire vous apparaîtra sans doute insensé, dit Alice au bout d'un moment. Pourtant, j'ai l'intuition que le couple chez qui Manda travaille pourrait bien être celui des Holt. Rien ne s'oppose en effet à ce que Roger Holt soit marié.

— Tu crois qu'il se fait passer pour un Amish ? dit Marion.

— Pourquoi pas ? Il a longtemps vécu ici, il connaît les mœurs des habitants ; ce ne serait qu'un jeu pour lui de les imiter. Il se peut d'ailleurs qu'il ait des ancêtres amish.

— C'est un homme qui ne recule devant rien, à en juger par ce qu'il vient de nous préparer », renchérit Bess.

Parvenue à la grande route, Alice renonça à rattraper le fuyard, d'autant plus que Bess souffrait d'un violent mal de tête.

« Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit plus tôt ? Lui reprocha Alice, inquiète. Nous serions rentrées tout de suite. »

A leur arrivée, Mme Kreutz se porta au-devant d'elles.

« Avez-vous retrouvé ma fille ? » leur cria-t-elle de loin.

Alice descendit de voiture et fit part à son hôtesse de ce qu'elle avait appris.

« Dès demain, je me mettrai à la recherche du couple qui l'a peut-être engagée », promit-elle.

Mme Kreutz regarda Bess, que Marion aidait à sortir du cabriolet.

« Seigneur ! Qu'avez-vous ? dit-elle, apitoyée. Votre pauvre tête !

— Mon amie a été obligée de freiner brusquement et je me suis fait une bosse au front », répondit Bess.

Au cours de ces dernières années, les deux cousines avaient appris à tenir leur langue et à laisser à leur amie le soin de fournir les explications qu'elle jugerait nécessaires. Elles préféraient se taire plutôt que de divulguer des faits qui entraveraient l'action d'Alice.

Alice parla des billots de bois placés sur leur chemin mais ne fit aucune allusion au message fiché entre deux troncs, ni à ses soupçons concernant les Holt :

Elles entrèrent toutes les quatre dans la maison. « Auriez-vous un quelconque liniment à mettre sur le front de Bess ? Elle souffre beaucoup, dit Marion.

— Oui, j'en ai un que je prépare moi-même avec des plantes, répondit Mme Kreutz. Je peux aussi faire quelques passes à votre amie. Montez, je vous rejoins tout de suite. »

Peu après, Mme Kreutz entra dans la chambre. Elle fit étendre Bess sur son lit et lui posa sur le front un épais mouchoir imbibé de liniment. Puis elle prit son Gebrauch Buch. Après l'avoir feuilleté, elle trouva l'incantation qu'elle cherchait et la lut à voix basse. Les trois jeunes filles ne comprenaient que quelques mots. Sans cesser de lire, Mme Kreutz promenait doucement la main sur la tête et les bras de sa patiente.



Enfin, la fermière ferma les yeux et se mit à marmotter à voix basse. Alice et Marion se demandèrent si elle répétait les paroles qu'elle venait de lire ou si elle priait. Bientôt, Bess poussa un soupir, battit des paupières et s'endormit.

Mme Kreutz semblait n'avoir aucune conscience de ce qui se passait autour d'elle. Enfin, elle se tut, se leva, et fit signe à Alice et à Marion de la suivre hors de la pièce. Sans bruit, elles refermèrent la porte et descendirent au rez-de-chaussée.

Alors, l'attitude de la fermière changea du tout au tout. Avec un aimable sourire, elle invita les jeunes filles à l'aider à préparer le dîner.

Alice et Marion s'amuserent beaucoup à voir leur hôtesse façonner des pâtés en croûte en forme de croissant.

« C'est le plat préféré de mon mari, dit Mme Kreutz. Cela le mettra de bonne humeur. Un conseil : ne lui parlez pas de Manda ! S'il désire aborder le sujet, il le fera. »

Alice et Marion acquiescèrent.

Une heure plus tard, Bess descendit, rose et fraîche.

« Vous m'avez merveilleusement soignée, madame, merci ! Quelle délicieuse odeur, miam-miam !

— Bess va tout à fait bien, déclara aussitôt Marion en riant, elle « meurt de faim » ! »

A voix basse, elle avertit Bess de ne faire aucune allusion à Manda.

Au cours du repas, M. Kreutz ne parla pas de sa fille ; il se borna à discuter des perspectives de la récolte. Mais, lorsque la vaisselle fut terminée, il fit signe à Alice de venir auprès de lui et il lui demanda si elle avait appris quelque chose de nouveau. Alice lui raconta en détail ce qu'elle savait et lui fit part des hypothèses qu'elle avait échafaudées.

« Je crois, monsieur, dit-elle en conclusion, qu'il serait plus sage d'alerter la police. Le commissaire est au courant des mouvements de population, et pourra facilement retrouver Manda chez ce couple, nouvellement installé dans les parages.

— Il n'est pas question de mêler la police à ma vie privée ! tonna le fermier en frappant de son poing l'accoudoir du fauteuil. Je suis un Amish et, en tant que tel, seul responsable de ma famille. Je vous ai priée de chercher mon enfant ; je n'autoriserai personne d'autre à intervenir dans mes affaires. »

Se levant de son fauteuil, il alla prendre sur le rebord d'une fenêtre la Bible.

« Je vais en lire quelques passages, puis ensemble nous prierons pour Manda. »

Les jeunes filles écoutèrent, tête baissée, les versets en bas-allemand. Un silence religieux suivit, auquel M. Kreutz mit fin en demandant à Alice ce qu'elle avait fait d'autre dans la journée.

M. et Mme Kreutz suivirent sans grand intérêt son récit jusqu'au moment où elle parla du message menaçant déposé dans la fente d'un tronc d'arbre.

« Du bin en hex maydel ! » s'exclama le fermier, outré.

Dans son courroux, il s'était exprimé en bas-allemand. Alice comprit sans peine ces quelques mots et se récria aussitôt :

« Non, je ne suis pas une sorcière ! »

Comment, se demandait-elle, cet homme, qui la veille ne semblait pas ajouter foi à d'aussi lamentables superstitions, pouvait-il en tenir compte, le lendemain ? Pourtant, aucun doute n'était possible : il avait changé d'attitude à l'égard d'Alice. Elle l'avait perçu, tout de suite. L'atmosphère se refroidit encore, un malaise pesa dans la pièce, et les deux hôtes déclarèrent qu'il était grand temps d'aller se coucher. Après un bonsoir très bref, ils montrèrent aux jeunes filles le chemin de leurs chambres, comme s'ils voulaient leur donner congé. Stupéfaites par ce manquement aux règles de l'hospitalité, les trois amies en discutèrent à voix basse, tout en se déshabillant pour la nuit.

« Impossible de rester plus longtemps ici, dit Bess. Demain, nous dirons adieu à nos hôtes.

— Oui. Nous ne sommes certes plus en faveur.

— Un tel revirement est unimaginable ! gronda Marion. Une sorcière, toi, Alice ! »

Déconcertée, leur amie se taisait. « Pourquoi les Kreutz ont-ils été aussi subitement convaincus que j'étais une sorcière ? Il doit y avoir autre chose qu'ils ne m'ont pas dit », songait-elle.



CHAPITRE IX

LE CHEVAL VOLÉ

Le comportement bizarre de leurs hôtes troubla à ce point les jeunes filles qu'elles dormirent mal. Comment un homme qui, peu de temps auparavant, affirmait ne pas croire à toutes ces inepties, avait-il pu se laisser impressionner par un simple bout de papier ?

« Si les gens se mettent à avoir peur de moi, mon enquête ne va pas en être simplifiée ! » se disait Alice.

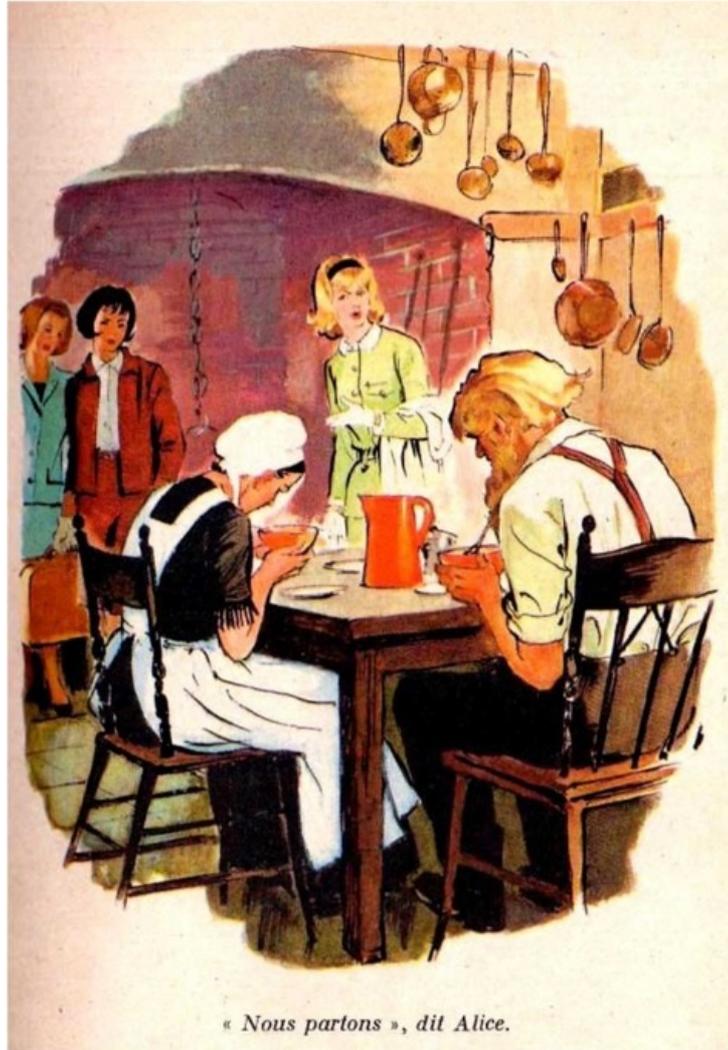
Une grande partie de la nuit, elle lutta contre le découragement. Quant à Bess, elle n'avait plus qu'une envie : repartir au plus vite d'un endroit où l'on se méfiait d'elle et de ses amies. De plus, elle craignait que la situation ne devînt dangereuse : leur adversaire semblait prêt à tout. Après de longues réflexions, elle décida que, le matin venu, elle s'emploierait à persuader Alice de regagner au plus vite River City.

L'état d'esprit de Marion différait de celui de ses amies : elle était en colère contre les Kreutz qui, après qu'elles eurent tenté de leur ramener Manda, osaient les traiter ainsi.

De bonne heure le lendemain, Bess et Marion bouclèrent leurs valises et descendirent à la cuisine. Les deux fermiers étaient assis devant des bols fumants. Sans un mot ni un geste pour inviter les jeunes filles à partager leur repas, ils les saluèrent d'une brève inclinaison de tête.

« Nous partons, dit Alice. Je suis navrée de vous voir ajouter foi à des rumeurs stupides que je soupçonne Roger Holt de faire circuler sur mon compte. Un jour, il sera arrêté, et vous comprendrez votre erreur. »

Si Alice avait caressé l'espoir de ramener ses hôtes à de meilleurs sentiments, elle fut déçue. Ils ne se levèrent même pas pour accompagner leurs ex-invitées à la porte. Sans paraître y prendre garde, celles-ci les remercièrent de leur hospitalité avec un brin d'ironie et sortirent. Ce fut en silence qu'elles montèrent dans le cabriolet et roulèrent quelque temps. Enfin, Marion donna libre cours à sa fureur.



« C'est la première fois de ma vie que je me fais traiter de la sorte.

— Ne leur en veillons pas trop, dit Alice, conciliante. Il y a peut-être à leur attitude une explication que nous ignorons... et que j'entends découvrir.

— As-tu l'intention de poursuivre les recherches au sujet de Manda ? s'enquit Bess.

— Oui. Si elle travaille chez un voleur, il est urgent de l'en avertir.

— Les Kreutz s'imaginent peut-être que nous savons où elle se cache, et ils nous en veulent de nous taire, hasarda Marion.

— C'est une hypothèse qui vaut ce qu'elle vaut, répondit Alice. Il est également possible qu'on leur ait laissé entendre qu'une sorcière était responsable de la disparition de leur fille. De là à penser que la sorcière, c'est moi, il n'y a qu'un pas. »

Alice annonça ensuite à ses amies qu'elle les emmenait à New Holland.

« J'aimerais enquêter dans cette ville. »

À New Holland, elles s'arrêtèrent dans un restaurant où on leur servit un petit déjeuner dont le besoin commençait à se faire sentir.

« La sagesse nous commande désormais de ne faire aucune allusion à ces histoires de sorcière, dit Alice, sous peine de devoir coucher à la belle étoile. »

Bess et Marion sourirent en signe d'assentiment, et Alice demanda à la serveuse l'adresse d'une pension de famille simple et confortable, ou mieux encore d'une ferme qui recevrait des hôtes de passage.

« Allez donc chez les Glick, répondit la serveuse. Papa Glick a eu un mauvais accident, il y a quelques mois, et il a été obligé de renoncer à la culture ; il s'est fait savetier. Marna Glick loue des chambres. Ce sont des Amish d'Église, leur ferme est très jolie ; elle est située à deux kilomètres d'ici. »

Le repas terminé, les jeunes filles se rendirent à la ferme indiquée. Entourée d'herbages, elle était plaisante à voir avec son toit de tuiles et ses murs blancs coupés de fenêtres garnies de fleurs.

Une femme souriante vint leur ouvrir. Vêtue d'une longue robe verte, elle portait le bonnet ainsi que le tablier traditionnels des Amish. Alice lui exposa le but de sa visite. Mme Glick invita aussitôt les trois amies à entrer.

« J'ai quatre chambres libres, vous n'aurez que l'embarras du choix », dit-elle.

L'intérieur de la maison était gai et d'une propreté méticuleuse. Enchantées, Alice, Bess et Marion s'installèrent dans de jolies chambres, fleurant le thym.

« Vous visitez notre région ? demanda Mme Glick.

— Oui », répondit Alice.

Sentant qu'elle pouvait se confier à cette charmante femme, elle ajouta :

« Nous sommes venues aussi pour une autre raison. »

Elle raconta brièvement les circonstances du vol commis au manoir.

A ce moment, des pas se firent entendre dans l'escalier, et deux enfants au visage éveillé apparurent. Mme Glick présenta sa fille Becky, dix ans, et son fils Henner, huit ans.

« Comme ils sont beaux ! » s'extasia Bess.

Tous deux avaient de grands yeux bruns et de petits corps drus. Ils étaient coiffés à la mode amish.

Becky portait un bonnet comme sa mère, une chemisette blanche, une longue robe noire sans manches et un tablier noir, mais pas de foulard.



Henner tenait à la main un petit chapeau noir et son pantalon, noir aussi, sa blouse bleue, ses bretelles tissées à la main faisaient de lui un Amish en miniature. Ses cheveux étaient coupés à la Jeanne d'Arc, comme ceux des hommes de la région.

« Henner, dit sa mère. Comment oses-tu te présenter dans un pareil état de saleté ? Es-tu tombé ? »

Sa soeur répondit à sa place :

« Il a joué dans l'écurie, et il ne fait jamais attention à rien.

- C'est hélas ! soupira Mme Glick. Va te laver, Henner ! »

Les jeunes filles allèrent chercher leurs valises, quelles défirent. Une demi-heure plus tard, comme elles s'apprêtaient à partir en expédition, elles entendirent des sabots marteler le sol et virent une voiture caractéristique du pays monter le sentier qui menait à la ferme. La robe du cheval brillait au soleil ; la carriole fraîchement vernie, très simple de forme et sans ornementation aucune, comportait une banquette à l'avant, une autre à l'arrière et une capote presque entièrement fermée.

« Voilà papa ! » crièrent les enfants en courant au-devant de l'attelage.

Mme Glick s'avança en compagnie des jeunes filles et fit les présentations. M. Glick était un homme à l'abord très sympathique, mais sa pâleur, comparée au teint florissant de ses compatriotes, faisait peine à voir.

Après l'avoir salué, Alice lui exposa la raison de son voyage en Pennsylvanie germanique. Le savetier n'avait jamais, dit-il, entendu prononcer le nom de Roger Holt.

« Et connaissez-vous Manda Kreutz ? » demanda Alice.

Le mari et la femme échangèrent un regard, puis M. Glick répondit :

« Oui. Ce n'est pas que j'approuve la petite d'être partie, loin de là ! Mais son père est trop sévère. Maintenant, elle travaille chez des Amish étrangers au pays.

— Donnez-moi de plus amples détails, je vous en prie, dit Alice les yeux brillants d'espoir. Où est Manda ?

— Je ne saurais vous le dire, répondit M. Glick. On l'a aperçue dans une voiture en compagnie d'un homme et d'une femme qui seraient des Amish originaires de l'Ohio ; du moins, c'est ce que m'a raconté un de mes amis.

— Votre ami est-il sûr que ces gens soient Amish ? demanda Alice.

— Il se pose la question. A cause de leur accent, il inclinerait à les croire plutôt anglais. »

Alice voulut savoir ce que M. Glick entendait par cette dernière remarque. Il lui expliqua que, chez eux, on rangeait sous le vocable d'Anglais tous les non-Amish, autrement dit les étrangers au pays.

« Voilà des informations précieuses, se dit Alice, très agitée. Ainsi donc, je ne me suis pas trompée, Roger Holt est marié ! Si Manda se lie d'amitié avec sa femme, elle risque fort d'avoir de sérieux ennuis avec les autorités. »

« Nous recherchons Manda, reprit-elle à haute voix. Ses parents sont prêts à lui ouvrir les bras. Pourriez-vous nous donner d'autres renseignements ? »

Les Glick se déclarèrent au regret de n'en pas savoir davantage.

« Si les Holt feignent d'être Amish, dit Alice prise d'une soudaine inspiration, ils ont sans doute acheté un cheval et une carriole dans les environs pour faire couleur locale.

— A moins qu'ils ne les aient volés, intervint Marion.

— Ce qui ne serait pas difficile, répliqua Mme Glick. Toutes nos carrioles se ressemblent ; il est malaisé de les distinguer les unes des autres. Leurs propriétaires les reconnaissent à de menus détails, tels qu'un trou causé par une balle de fusil, ou une éraflure provoquée par une branche ou un caillou.

— Oui, renchérit M. Glick, nous possédons un sens de l'observation très développé ; nous n'avons besoin de marquer ni nos chevaux, ni nos voitures, comme cela se pratique ailleurs. »

Alice exprima le désir d'avoir l'adresse de quelques carrossiers ; ainsi pourrait-elle remonter jusqu'à Roger Holt. Chez le premier où elle se rendit, elle s'entretint avec un contremaître à qui elle exposa l'objet de sa visite.

« Auriez-vous récemment vendu une carriole ? lui demanda-t-elle en conclusion.

— Non, pas ces derniers temps. Les affaires marchent au ralenti, en ce moment, et pour aggraver les choses, on nous a volé une voiture.

— Si on vous a volé une carriole, on aura sans doute volé un cheval aussi, dit Alice.

— Vous ne croyez pas si bien dire, répondit le contremaître. Un cheval a disparu de l'élevage voisin.

— De quelle couleur était la robe de ce cheval ?

— Noire. »

Alice remercia le contremaître et courut répéter à Bess et à Marion ce qu'elle venait d'apprendre.

« En avant, déclara Marion, partons à la recherche d'un faux Amish roulant à bord d'une vraie carriole amish, attelée à un vrai cheval noir ! A qui l'honneur de tirer la barbe postiche de cet impudent personnage ? »



CHAPITRE X

UNE TERRIBLE ACCUSATION

« Il y a une chose dont je suis contente, déclara Bess tandis que les jeunes filles regagnaient New Holland. C'est de n'avoir pas à rentrer chez les Kreutz pour leur apprendre que leur fille sert de domestique à des voleurs.

— A condition, toutefois, que Manda soit vraiment chez les Holt, riposta vivement Alice. Si elle l'est, je suis persuadée que c'est en toute innocence. »

Marion fit remarquer que, innocente ou non, la jeune Amish serait appelée à témoigner devant le tribunal si les Holt étaient arrêtés et reconnus coupables.

« Ses parents en seront terriblement mortifiés », dit-elle.

Les jeunes filles avaient emprunté la route qui passait devant les Zimmel. Aussi Alice suggéra de leur rendre visite. Peut-être l'antiquaire aurait-il d'autres informations à leur communiquer ?

« En outre, ajouta-t-elle, il vaut mieux lui donner notre nouvelle adresse pour le cas où il désirerait nous joindre. »

S'engageant sur un chemin de campagne, Alice arriva tout droit à la ferme Zimmel. L'antiquaire les accueillit avec un large sourire et leur annonça que ses affaires allaient à merveille, depuis deux jours.

« Et vous, mesdemoiselles, êtes-vous sur la piste du voleur ? »

Sans attendre la réponse, il reprit :

« Savez-vous que j'ai vendu la fameuse table en merisier qui vous intéressait tant ? J'ai fait un prix très fort, pensant que mon client marchanderait. Il n'en a rien été : sans discuter, il m'a payé et s'en est allé avec la table. »

Alice s'apprêtait à lui dire que, selon ses informations, M. et Mme Holt se trouveraient dans le voisinage, mais le bavard et jovial antiquaire ne lui en laissa pas le temps.

« Chose curieuse, mon client ou plutôt mes clients, car ils étaient deux : le mari et la femme, sont des Amish originaires de l'Ohio. Une longue distance, ma foi, à parcourir en carriole. »

Alice, Bess et Marion se regardèrent, stupéfaites.

« L'homme conduisait-il un cheval noir et zézayait-il légèrement ? demanda Alice.

— Oui, dit M. Zimmel. Pourquoi me posez-vous cette question ? »

Alice lui fit alors part de ses soupçons : selon elle, Holt se faisait passer pour Amish.

« En constatant que les tables dites de George Washington n'enferment aucun secret, il va être terriblement désappointé », conclut Alice.

M. Zimmel éclata de rire :

« A cause du prix élevé de ma copie, il se sera imaginé que c'était la pièce originale.

— Certainement ! »

Tout à coup, M. Zimmel changea d'expression et parut désemparé.

« Quoi ? J'ai tenu le voleur à ma merci, dans ma propre boutique, et je l'ai laissé s'échapper ? cria-t-il, furieux contre lui-même.

— Je le crains », répondit Alice.

Une pensée lui traversa l'esprit ; elle ajouta :

« Sous quelle forme cet homme vous a-t-il payé ?

— En espèces. Il avait un portefeuille bien garni, je vous l'assure.

— Puis-je voir les billets qu'il vous a remis ? »

L'antiquaire ouvrit le tiroir d'un secrétaire et en sortit une boîte en fer, dans laquelle il prit plusieurs billets.

« Voilà. »

Alice tira de son sac des coupures de même valeur et les compara. Longuement elle étudia le dessin, le grain du papier, les regarda en transparence, tandis que ses amies et l'antiquaire attendaient, retenant leur souffle. Enfin, elle fronça les sourcils.

« Voyez, dit-elle, les ombres sont plus claires dans ceux que vous a donnés votre client, un voleur doublé d'un adroit faussaire. Il faut téléphoner sur-le-champ à la police. »

M. Zimmel la pria de le faire.

« Moi qui me flattais d'avoir été malin, marmonnait-il, rouge de colère, je me suis fait rouler comme un apprenti ! Je perds une somme coquette dans l'affaire. »

Le commissaire répondit à Alice qu'il allait envoyer chez M. Zimmel un expert en contrefaçon monétaire.

Peu après, deux inspecteurs arrivaient. L'un d'eux confirma aussitôt le verdict d'Alice : les billets étaient faux. L'autre prit note du signalement que l'antiquaire donna du couple.

« Nous allons diffuser un message à toutes les polices de la région, dirent-ils avant de repartir. Les deux voleurs n'iront pas loin. »

Les jeunes filles restèrent chez M. Zimmel dans l'attente d'un coup de téléphone du commissariat. Hélas ! les heures s'écoulèrent sans aucune nouvelle du couple en fuite.

Plus philosophe que son mari, Mme Zimmel ne paraissait guère se soucier de la perte subie. A midi, elle servit aux jeunes filles un repas où la qualité le disputait à la quantité. Peu après le déjeuner, Marion surprit sa cousine qui se pesait en cachette sur la balance du hangar.

« Oh ! Bess, s'écria-t-elle. Tu as pris cinq livres depuis notre départ de River City. »

Très gênée d'abord, Bess voulut que Marion montât à son tour sur le plateau. Et la taquine fut atterrée de constater qu'elle aussi avait augmenté de poids.

« Si cela continue, dit-elle en gloussant de rire, il me faudra bêcher et labourer deux heures au moins chaque jour, ou renoncer à reprendre une taille normale ! »

Tard dans l'après-midi, alors que les jeunes filles admiraient des couvertures bariolées, œuvre de Mme Zimmel, son mari accourut dans la maison.

« Où est Alice Roy ? » cria-t-il.

Au son de sa voix, les jeunes filles comprirent qu'il était en colère.

« Que se passe-t-il ? fit Mme Zimmel. Il a l'air bouleversé. »

Hôtesse et invitées se précipitèrent dans la cuisine où M. Zimmel les attendait, jambes écartées, poings aux hanches.

« Mes félicitations, jeune hypocrite ! Ah ! vous avez bien dissimulé votre jeu. Toutes vos amabilités, vos sourires, c'était pour mieux me voler ! »

Alice le regardait, désespérée. Que signifiait cette violente sortie, ces accusations dénuées de fondement ? Elle ne savait quelle attitude adopter. Enfin, elle demanda à l'antiquaire la raison de ces insultes.

« Comme si vous ne le saviez pas ! répliqua-t-il en la menaçant du poing. Heureusement que j'ai de bons amis ! Ah ! vous vous imaginiez partir avec mes précieuses lampes ! Vous partirez, oui, mais encadrée par deux inspecteurs. »

La pauvre Alice n'y comprenait rien. L'homme était-il devenu fou ? Marion, dont la colère montait en entendant ainsi traiter son amie, exigea des explications.

« C'est cela ! Continuez à jouer les innocentes, rugit M. Zimmel. Ces lampes, qui sont dans votre voiture, les avez-vous prises hier, ou aujourd'hui ? La femme m'a dit que vous étiez une sorcière, je le crois à présent !

— Oh ! papa, ne parle pas ainsi ! » supplia Mme Zimmel.

Elle fut longue à apaiser l'irascible petit homme. Il finit par expliquer qu'une femme à la voix très jeune lui avait téléphoné de se méfier d'une jeune fille, disant se nommer Alice Roy et venir de River City. Sous des dehors agréables, des manières courtoises, se cachait une sorcière doublée d'une voleuse. Elle circulait dans la région déroband, par-ci par-là, des objets anciens d'une grande valeur. Elle semblait s'y connaître admirablement en œuvres d'art.

« Cette femme a précisé que, si je jetais un coup d'œil à l'intérieur de votre voiture, je serais édifié. Et je l'ai été, croyez-moi ! Alice Roy, vous ne vous en tirerez pas à si bon compte, j'appelle la police. Ne bougez pas ! »



CHAPITRE XI

D'INQUIÉTANTES RUMEURS

Zimmel se précipita vers son mari et, lui prenant la main, s'efforça de l'apaiser.

« Je t'en prie, calme-toi, papa, tu vas avoir une crise d'asthme si tu continues. Voyons, réfléchis un peu. Ces jeunes filles ne peuvent pas être malhonnêtes. Elles sont gentilles et bien élevées. Loin de nous vouloir du mal, elles s'efforcent de nous venir en aide. »

L'irascible petit homme se dégagea avec impatience et se remit à fulminer contre Alice.

« Je sais ce que je dis. Mes lampes étaient cachées sous une couverture dans votre coffre arrière. » Alice se domina avec effort, et ce fut d'une voix calme qu'elle parvint à demander :

« Votre interlocutrice s'est-elle nommée ? »

M. Zimmel dut reconnaître qu'elle s'en était bien gardée. Toutefois, à l'appui de ses dires, il y avait les lampes dissimulées dans le coffre.

« Coffre ouvert... N'est-ce pas étrange, une pareille étourderie de la part de voleurs ? » ironisa Marion qui commençait à sentir la moutarde lui monter au nez.

Déconcerté par cette remarque pertinente, l'antiquaire resta coi. Alice en profita pour dire ce qu'elle pensait de ce nouvel incident :

« Selon moi, c'est encore un coup de Roger Holt qui nous suit pas à pas. Il aura prié sa femme de vous téléphoner et, pendant ce temps-là, aura, volé les lampes et les aura placées dans mon coffre.

— Oui, intervint de nouveau Marion, et si vous ne nous croyez pas, téléphonez au commissaire de police de River City - à mes frais - il vous dira qui nous sommes.

— Vous devriez avoir honte, appuya Bess. Si vous aviez la moindre idée de la générosité, du courage, de la droiture d'Alice, vous lui feriez tout de suite des excuses. La soupçonner de vol, elle ! Jamais je n'aurais cru que ce fût possible. »

Sous les assauts conjugués de sa femme et des trois jeunes filles, M. Zimmel abandonna la partie. Il consentit à ne pas prévenir la police, puisqu'il avait retrouvé ses lampes, mais il pria Alice, Bess et Marion de quitter immédiatement sa demeure.

« Avec plaisir ! » répliqua Marion, exaspérée. Mme Zimmel paraissait au bord des larmes. Elle éprouvait une vive sympathie à l'égard des jeunes filles et regrettait de les voir partir dans cet état d'esprit. Elle tenta de nouveau d'apaiser son mari, mais il ne voulut pas entendre

raison.

« Nous éluciderons nous-mêmes nos mystères, dit-il. Il se peut, après tout, qu'il y ait du vrai dans cette histoire de sorcière. Toutes les sorcières ne sont pas vieilles ni laides ! »

Les yeux d'Alice flamboyèrent. C'en était trop ! Après avoir pris congé de la pauvre et douce Mme Zimmel, elle tourna le dos à son mari et s'éloigna, suivie de Bess et de Marion.

Les trois amies montèrent en voiture et partirent aussitôt. Elles étaient soucieuses. Roger Holt et sa femme jouaient serré et se montraient des adversaires redoutables. Ils étaient parvenus à rendre Alice impopulaire dans la région. Bientôt, il n'existerait pas un seul Amish qui voulût lui adresser la parole ou se lier à elle.

« Bah ! félicite-toi de ne pas être en prison ; c'est déjà quelque chose, décréta Marion, chez qui le sens de l'humour ne perdait jamais ses droits.

— Te souviens-tu du bal costumé où je suis apparue en sorcière ? répliqua Alice en riant. J'aurais dû apporter mon déguisement ici. »

Bess, elle, ne trouvait rien de drôle à la situation. Elle craignait que M. Zimmel ne répandît l'histoire du vol, et que l'on ne priât les jeunes filles de quitter la région.

Ce ne fut pas sans quelque appréhension que les trois amies s'engagèrent sur le sentier conduisant à la ferme Glick. Allaient-elles être accueillies avec froideur ? Dès qu'il les vit, Henner se mit à crier :

« Voilà les sorcières ! »

Alice s'agenouilla auprès du petit garçon, qu'elle entoura de ses bras. Doucement, elle lui dit que ni ses amies ni elle n'étaient des sorcières.

« Pince-moi, conclut-elle en riant. Tu verras que je suis bien une personne réelle.

— Mais maman a été chez le boulanger, répondit-il, et la dame lui a dit que vous étiez des sorcières. »

A ce moment, Mme Glick sortit de la maison.

Ayant entendu la dernière remarque de son fils, elle le gourmanda :

« Je ne cesse de te répéter, Henner, que les sorcières n'existent pas ; seuls les gens à l'imagination malsaine y croient. Tu es un vilain garçon d'avoir écouté ce que je racontais à ton papa. Maintenant, va l'aider, il a besoin de toi. »

Mme Glick se tourna vers les jeunes filles.

« Je suis désolée. Comment des grandes personnes peuvent-elles ajouter foi à de pareilles sornettes ? Ne vous inquiétez pas ; ici vous êtes chez des amis. »

Son sourire était si amical que les jeunes filles reprirent courage.

Alice monta se laver et se recoiffer dans sa chambre. Ce faisant, elle réfléchit à la situation. Comment lutter contre les rumeurs que, sans nul doute, Roger Holt et sa femme répandaient ?

Tandis qu'elle tournait et retournait cette question dans sa tête, elle entendit une voiture s'arrêter devant la porte de la cuisine. Un policier en uniforme en descendit et sonna.

Quelques minutes plus tard, Mme Glick appelait du bas de l'escalier.

« Alice, voudriez-vous venir, s'il vous plaît ? »

La jeune fille ne se le fit pas dire deux fois et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, elle était dans la cuisine, très agitée à la pensée qu'on venait lui apporter des nouvelles de Roger Holt et de sa femme. Peut-être même lui annoncer qu'ils avaient été appréhendés !

« C'est vous qui vous appelez Alice Roy ? demanda le policier en riant. Vous n'avez vraiment pas l'air d'une sorcière ! »

Alice demeura sans voix. Le commissaire dépêchait-il ses inspecteurs sur la foi d'aussi stupides racontars ? Non, ce n'était pas possible, le policier plaisantait.

« Rassurez-vous, dit celui-ci. Je ne viens pas dans l'intention de vous emmener au commissariat. Mais une femme inconnue a téléphoné à l'inspecteur de service, signalant que trois jeunes filles étrangères à la région semaient le trouble dans le voisinage. Toutes trois pratiquaient la magie, en particulier une certaine Alice Roy qui se targuait de posséder des pouvoirs surnaturels.



— Si jamais j'ai entendu pareilles sottises... », commença Mme Glick.

Le policier sourit :

« Calmez-vous, madame, nous savons pertinemment que ce ne sont que des balivernes. Si je suis venu, c'est parce que nous nous efforçons toujours de remonter à la source des appels anonymes. Ils émanent, en général, de personnes peu recommandables. Auriez-vous une idée, mademoiselle, de l'identité de l'inconnue qui nous a téléphoné ? Vous seriez-vous fait une ennemie ? »

Alice raconta à l'inspecteur ce qui l'avait amenée en Pennsylvanie et ce qui était survenu depuis son départ de River City. C'était la première fois que Mme Glick entendait Alice parler du signe portemalheur. Elle ouvrit de grands yeux.

Marion voulut ajouter son grain de sel à l'entretien en vantant les mérites de son amie, détective amateur déjà renommé.

L'inspecteur promit aux jeunes filles de prendre toutes les dispositions nécessaires pour mettre fin aux agissements des faux Amish et arrêter les rumeurs qui circulaient sur le compte d'Alice et de ses amies. Il déclara qu'il allait enquêter tout de suite sur le passé, ainsi que sur les faits et gestes actuels de Roger Holt.

« Bonne chance à vous, mesdemoiselles. Espérons que sous peu, votre persécuteur sera hors d'état de nuire », dit-il en les quittant.

Quand il fut parti, Alice se laissa tomber sur une chaise en murmurant :

« Les choses vont de mal en pis. Ce Roger Holt est le diable en personne ! »

Mme Glick s'approcha d'Alice et lui posa une main maternelle sur l'épaule.

« Ne vous tourmentez pas et ne pensez plus à cela, maintenant. Demain, accordez-vous une journée de repos. Vous m'aidez à tout préparer pour le marché.

— Avec plaisir ! dit Alice, le visage illuminé de joie à cette perspective. Que pouvons-nous faire ? »

La fermière lui expliqua qu'il fallait cueillir les légumes et les fruits après le coucher du soleil, ensuite les laver et les disposer d'une manière attrayante dans des paniers.

« De bonne heure, demain matin, nous enfournerons le pain et nous préparerons des gâteaux et des tartes que je vendrai. »

Tous soupèrent très tôt, puis Mme Glick et les trois amies parcoururent, couteau à la main, les plates-bandes bien alignées, récoltant légumes et fruits. Ils étaient si beaux que Bess en aurait volontiers mangé, malgré le repas auquel elle avait abondamment fait honneur.

Quand elles se retirèrent dans leurs chambres respectives, Alice, Bess et Marion s'écroulèrent sur leur lit et s'endormirent aussitôt.

Il leur sembla qu'elles venaient à peine de fermer les paupières lorsque Mme Glick frappa à leur porte.

« Quatre heures ! Debout, les paresseuses ! » cria-t-elle gaiement.

Bess ouvrit un œil, promena un regard ensommeillé dans la chambre plongée dans

l'obscurité et se renfonça sous ses couvertures. Marion bâilla, se retourna de l'autre côté, et se rendormit. Quant à Alice, elle ne se réveilla même pas.

Une demi-heure plus tard, Mme Glick frappa de nouveau à leur porte.

« Allons ! Allons ! Si vous voulez m'aider, il faut venir tout de suite. »

Cette fois, les jeunes filles sautèrent à bas du lit, enfilèrent à toute allure leurs vêtements et descendirent quatre à quatre l'escalier. Mme Glick, aidée de Becky, préparait déjà la pâte des gâteaux. Dans le four, cuisaient des tartes aux pommes. La cuisine embaumait.

« A l'ouvrage, jeunes dormeuses ! » dit en riant Mme Glick.

Bientôt, une joyeuse animation régna autour des fourneaux. Chacune des jeunes filles avait une tâche déterminée, dont elle s'acquittait à l'entière satisfaction de la fermière, qui ne ménagea pas les compliments.

« Si vous avez faim, servez-vous. Ce matin nous n'avons pas le temps de nous asseoir à table. Que chacune mange ce qu'elle voudra. »

A six heures, on chargea la camionnette, et Mme Glick, Alice, Bess et Marion partirent pour la ville voisine.

Arrivées sur la place du marché, les jeunes filles aidèrent leur hôtesse à installer son éventaire. Ensuite, l'aimable femme leur suggéra d'aller se promener.

« Les jours de marché, il règne une grande animation dans les rues, dit-elle. Venus de tous les coins du pays, hommes, femmes, jeunes gens et enfants entendent s'amuser de bon cœur ! »

Les trois amies parcoururent d'abord les rangées d'éventaires, dont la variété fit leur admiration.

Elles s'arrêtèrent longuement devant des broderies faites à la main.

En s'éloignant de la place, elles s'amuserent à regarder les carrioles rangées le long des trottoirs.

« Je parie que Holt n'osera pas se montrer », dit Marion.

La plupart des hommes et des femmes étaient grands, bien découplés et florissants de santé.

« Ils se ressemblent tous, avec leurs joues roses et leurs yeux clairs, constata Bess. Je me demande comment un danseur retrouve sa danseuse dans un bal ! »

Une heure plus tard, les trois jeunes filles décidèrent de retourner au marché pour voir si Mme Glick n'avait pas besoin de leur aide. Comme elles tournaient le coin d'une rue, elles virent une jeune Amish arriver dans leur direction.

« Manda ! » s'écria Alice.



CHAPITRE XII

ERREUR D'IDENTITÉ

Alice et ses amies s'arrêtèrent devant Manda. La jeune fille leva sur elles des yeux étonnés. Elle ne paraissait pas les reconnaître.

Sans se formaliser de cette attitude, Bess l'interrogea :

« Pourquoi vous êtes-vous enfuie de chez vous ? »

— Vous me confondez avec quelqu'un d'autre », dit la jeune fille.

Alice la prit par le bras.

« Voyons, vous ne vous souvenez pas de nous..., quand nous étions en panne sur la route... ? Vous rentriez chez vous, venant de Lancaster. »

Le visage de la jeune Amish s'éclaira d'un sourire.

« Vous me prenez pour ma cousine, Manda Kreutz. »

Alice, Bess et Marion demeurèrent abasourdis. Se pouvait-il qu'il existât pareille ressemblance ? En y regardant mieux, elles notèrent certains détails qui leur avaient échappé au premier abord : l'inconnue était plus petite et plus ronde que Manda, le bleu de ses yeux plus clair.

« Veuillez excuser notre méprise, dit Alice, qui se présenta. Nous avons fait la connaissance de votre cousine, l'autre jour ; depuis lors, nous cherchons à la revoir.

— Je peux vous dire où elle habite, répondit la jeune fille après s'être présentée : Melinda Kreutz.

— Nous savons où demeure la famille de Manda, intervint Marion, mais elle a quitté de nouveau le domicile de ses parents.

— Je l'ignorais. Que s'est-il passé ?

— Comment, vous ignoriez qu'elle n'était plus chez elle ! s'étonna Bess.

— Oui. Oh ! c'est terrible ! Je la vois rarement. Nous demeurons assez loin l'une de l'autre, et puis Nous appartenons à deux sectes différentes. Je suis une Amish d'Église »

Après avoir écouté le récit que les jeunes filles se crurent autorisées à lui faire, Melinda hochait tristement la tête.

« Mon oncle est trop sévère ; pourtant, il aime beaucoup les siens. Ceci dit, je ne comprends pas que Manda se soit enfuie. Elle aurait pu attendre de se marier. Ses parents doivent être très malheureux.

— Était-elle fiancée ? demanda Bess.

— Non. Pas à ma connaissance du moins. Mais tes Amish se marient jeunes. »

Melinda fut heureuse d'apprendre que le père de Manda était disposé à pardonner à sa fille, si elle revenait.

« Auriez-vous une idée de l'endroit où elle se trouve ? interrogea Alice. Nous avons entendu dire qu'elle travaillerait chez un jeune ménage amish, installé depuis peu dans la région. »

Melinda réfléchit un moment avant de répondre :

« Il y a deux jours, un homme a traversé la rue en courant et m'a adressé la parole. Il a dû me prendre, lui aussi, pour Manda. C'est tout ce que je peux vous dire. J'ajoute qu'il zézayait légèrement. »

Alice demanda à la jeune Amish de lui décrire l'inconnu. Le portrait qu'elle en traça correspondait à celui de Roger Holt.

« Qu'a-t-il dit ? insista Marion.

— « Dépêchez-vous de filer loin d'ici et de rentrer au schnitz. La sorcière arrive ! »

Alice se sentit rougir de colère. Ainsi, Roger Holt était parvenu à convaincre Manda qu'elle était une sorcière !

« Continuez, Melinda, supplia-t-elle. Rappelez vos souvenirs. »

La cousine de Manda avait répondu à l'homme qu'elle ne comprenait pas ce qu'il disait.

« Inutile d'essayer de nous doubler, ma femme et moi ! » avait-il alors grommelé, furieux.

Puis, comme Melinda répétait qu'elle ne le connaissait pas, l'homme lui avait jeté un regard effrayé, avait marmonné des excuses et s'était éloigné à la hâte.

« Comprenez-vous quelque chose à cette scène ? demanda Melinda.

— Oui. Je le crois du moins, répondit Alice en souriant. Dites-moi, Melinda, qu'est-ce qu'un schnitz ?

— Le sens en est assez vague. Ce mot peut désigner une sorte de beignet fait avec des pommes talées. Ce pourrait donc être un hangar où l'on ferait sécher les pommes sur des claies. En élargissant le sens : une fruiterie industrielle. Mais dites-moi, qui est la sorcière à laquelle l'homme faisait allusion ?

— Je n'en sais rien », répondit vivement Alice. Après avoir pris congé de la jeune Amish, les trois amies s'éloignèrent.

« Nous possédons un indice de plus, remarqua Bess.

— Oui. Il nous reste à trouver une fruiterie. » Elles retournèrent au marché. Mme Glick avait vendu tous ses produits.

« Nous allons pouvoir rentrer », annonça-t-elle. Alice lui raconta la méprise qu'elles venaient, toutes les trois, de faire.

« Sauriez-vous où il y aurait une fruiterie ou schnitz ?

— Non, mais nous le demanderons à mon mari. Il le saura peut-être. J'ai encore une ou deux choses à faire. Voulez-vous que nous nous retrouvions ici, dans une demi-heure ? »

Alice proposa à ses amies de retourner en ville. Elle espérait, contre toute logique, apercevoir Roger Holt.

« Puisqu'il se risque en ville, les autres jours, pourquoi ne s'y risquerait-il pas, aujourd'hui ? dit-elle. Il est possible qu'il fasse confiance à son déguisement et ne s'imagine pas qu'on puisse l'identifier. »

Après avoir arpenté quelques rues, sans succès, les jeunes filles s'apprêtaient à rejoindre Mme Glick quand elles virent une carriole, attelée d'un cheval noir, s'arrêter devant une boulangerie. Une femme d'âge moyen en descendit. Bess posa la main sur le bras d'Alice.

« Ne serait-ce pas Mme Holt ? demanda-t-elle vivement.

— Assurons-nous-en », répondit Alice.

Elle entra dans la boutique, attendit que la cliente fût repartie et s'enquit de son nom auprès de la boulangère.

« C'est Mme Esch, répondit celle-ci, surprise de la question.

— Habite-t-elle ici depuis longtemps ?

— Oh ! oui. »

Sans fournir d'explication, Alice rejoignit ses amies.

« Fausse piste », dit-elle brièvement.

La tête basse, elles reprirent le chemin du marché. Tout à coup, Bess s'écria de nouveau.

« Regardez, là-bas ! Un autre cheval noir et une autre carriole amish. »

Les jeunes filles se précipitèrent. Comme elles arrivaient assez près pour distinguer le conducteur, la voiture s'ébranla. L'homme, barbu, tourna la tête dans leur direction et fouetta son cheval, qui partit au galop

« C'est l'individu qui nous a dépassées sur la route, l'autre jour, s'écria Marion. J'en suis sûre. C'est Roger Holt ! »

Sans automobile, que faire ? Alice se résigna à aborder le premier agent de police qu'elles croisèrent. Elle lui résuma brièvement l'affaire.

« Désolé, mademoiselle, lui répondit l'agent, mais je ne peux pas intervenir dans des cas de ce genre sans ordre, et encore moins abandonner mon poste. Allez au commissariat et répétez à l'inspecteur de garde ce que vous venez de me dire. »

Il indiqua aux jeunes filles le trajet à suivre et elles partirent d'un bon pas. Soudain, Alice s'arrêta net.

« Inutile de déranger un inspecteur, dit-elle. Le temps que nous arrivions, Roger Holt sera loin ; il aura eu le loisir de se cacher. D'ailleurs, prétendre le faire arrêter sans preuve serait nous couvrir de ridicule auprès des policiers. »

Marion et Bess l'approuvèrent et, quelques minutes plus tard, les trois jeunes filles narraient leur mésaventure à la bonne Mme Glick.

De retour à la ferme, Alice s'empressa de demander à M. Glick s'il avait entendu parler d'un schmitz.

Le savetier se gratta la tête et réfléchit un moment.

« Dans le temps, il y avait une ferme dans les environs qui possédait une importante fruiterie. Peut-être l'appelait-on schnitz, encore que ce soit la première fois que ce nom soit prononcé devant moi. »

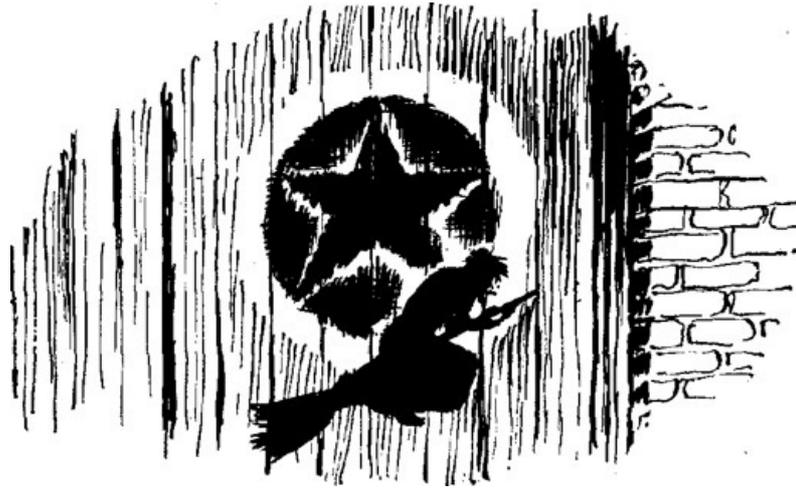
M. Glick ignorait remplacement exact de cette fruiterie mais promit de s'informer auprès de ses voisins. Hélas ! aucun ne put le renseigner.

Cette nuit-là, les jeunes filles dormirent bien et, le lendemain, elles se levèrent, décidées à reprendre leur enquête. La journée était splendide, le soleil brillait. Elles sortirent avec M. Glick pour respirer une bolée d'air pur, avant le petit déjeuner.

« Tiens ! Qu'est-ce que c'est que cela ? » s'écria brusquement le savetier.

De la main, il désignait un symbole peint sur la porte de la grange : le symbole de l'arbre aux sorcières.

Au-dessous, on voyait une sorcière chevauchant un balai. Son visage ressemblait à s'y méprendre à celui d'Alice Roy !



CHAPITRE XIII

UNE COURSE ÉPERDUE

Abasourdies, Alice, Bess et Marion restèrent plantées devant cette caricature imprévue, incapables d'en détacher les yeux. Son auteur ne faisait aucun doute : Roger Holt, ou encore un sien ami et complice. Ils avaient opéré de nuit, à la lueur d'une lampe électrique.

La surprenante ressemblance entre Alice et la sorcière fit frémir Bess.

« Nous ne pouvons pas demeurer ici plus longtemps, dit-elle. Ce serait insensé ! Je t'en supplie, Alice, renonce à retrouver les meubles et leur voleur. Cet homme fait preuve d'une audace incroyable. Chaque jour, il se rapproche de toi. Qui te dit qu'il n'ira pas jusqu'à t'attaquer directement ?

- Tais-toi ! fit Alice, mécontente. Becky et Henner nous regardent. »

Debout sur le seuil de la maison, les deux enfants fixaient la grange d'un regard apeuré. Ils se chuchotèrent quelques mots à l'oreille et rentrèrent vivement à la cuisine.

Mme Glick apparut aussitôt. A la vue du croquis, elle courut rejoindre son mari et leurs invitées. Un silence avait suivi le commentaire de Bess. Enfin, M. Glick prit la parole avec fermeté.

« Votre ennemi est un homme dangereux, Alice. Il faut l'empêcher de poursuivre ses desseins criminels et de semer la terreur dans notre région. » Alice approuva de tout cœur ces paroles et déclara qu'au lieu de quitter la ferme, elle allait redoubler d'efforts pour démasquer Roger Holt.

« Bravo ! dit le savetier. Mais tenez-vous constamment sur vos gardes. »

Mme Glick appela ses enfants et leur fit honte de se laisser impressionner par une méchante caricature qui ne signifiait rien du tout.

« Combien de fois ne vous ai-je pas dit que les sorcières n'existaient pas ? dit-elle, sévèrement. Comment osez-vous avoir peur d'une aussi gentille jeune fille qu'Alice. Vous n'êtes que de petits sots ! Allez vite l'embrasser et lui dire que vous regrettez de vous être comportés de la sorte. »

Habités à obéir, Becky et Henner s'avancèrent à pas lents. Alice leur ouvrit les bras et leur proposa de recouvrir de peinture la sorcière et son balai. Enchantés à cette perspective, les deux enfants éclatèrent d'un rire joyeux.

« Est-ce que nous pouvons le faire tout de suite ? » demanda Henner, très impatient.

Alice leva un regard interrogateur vers ses hôtes.

« Plus vite ce sera fait, mieux cela vaudra, répondit M. Glick. Vous ne prendrez votre petit déjeuner qu'une fois cette tâche accomplie. »

Henner alla chercher un pot de peinture rouge, des pinceaux ; Mme Glick apporta une échelle pour qu'Alice se mît à l'ouvrage, aidée des deux enfants.

Une demi-heure plus tard, les travailleurs venaient rejoindre M. et Mme Glick, Marion et Bess à table.

Peu après, le téléphone sonna. Mme Glick alla répondre et appela Alice.

« C'est votre père », lui annonça-t-elle.

La jeune fille se précipita à l'appareil, inquiète à l'idée que M. Roy pouvait avoir des ennuis. Mais celui-ci la rassura aussitôt.

« Je m'absente quelques jours et j'ai préféré t'avertir, dit-il. Sarah va en profiter pour se rendre chez sa sœur, à moins que tu ne rentres.

— Il n'en est pas question, en ce moment. Je suis plongée dans une ténébreuse affaire et je n'en sors pas. Impossible de repartir d'ici avant une semaine au moins.

— Si par hasard tu changeais d'avis, préviens Sarah, recommanda M. Roy. A propos, tu vas recevoir une visite.

— Quelle chance ! De qui ?

— Je t'en laisse la surprise... Elle ne saurait pas tarder, d'ailleurs. »

Quand Alice revint annoncer cette nouvelle à ses amies, ce fut à qui échafauderait la plus folle hypothèse. Enfin, elles se rallièrent toutes les trois à la suivante : c'était Mme Gallow qui venait aux nouvelles.

« Elle commence à s'inquiéter.

— Oui, approuva Bess. Tu ne lui as même pas écrit, Alice.

— Qu'aurais-je pu lui dire de positif ? » soupira Alice.

Le repas terminé, la cuisine rangée, Mme Glick et ses enfants s'en allèrent jardiner. Bess et Marion proposèrent leur aide, qui fut acceptée ; quant à Alice, elle pria Mme Glick de l'excuser.



« Je voudrais inspecter un peu les alentours de la grange à la recherche d'empreintes ou d'indices capables de me mettre sur la piste de l'intrus dont nous avons apprécié le talent de dessinateur », dit-elle en riant.

La tâche était malaisée, les Glick et leurs invitées ayant quelque peu foulé le sol entre la maison et la grange. Toutefois, Alice aperçut bientôt des marques de pieds d'une dimension qui lui parut différente des autres. Elles partaient de la grange, traversaient un champ et aboutissaient à la route, sur le bas-côté de laquelle on distinguait des traces de pneus. Selon toute vraisemblance, le coupable était monté dans une automobile qui l'attendait.

Que faire ? Alice aurait voulu sauter dans son cabriolet et poursuivre les recherches, mais,

d'un autre côté, elle désirait ne pas manquer l'arrivée des visiteurs.

Après le déjeuner, Bess disparut ; peu après, Alice et Marion la voyaient revenir dans un ravissant ensemble bleu qu'elle avait apporté de River City.

« Je parie que vous attendez un charmant et beau jeune homme », dit en riant Mme Glick.

Bess rougit et répondit :

« Sait-on jamais ? »

Allant à la fenêtre de la cuisine, elle ajouta : « A vrai dire, j'ai eu un pressentiment tout à l'heure. Et... je ne me trompais pas ! »

Alice et Marion se précipitèrent à ses côtés, juste à temps pour voir s'arrêter l'élégant cabriolet crème de Ned Nickerson, à bord duquel avaient pris place, outre son propriétaire, grand ami d'Alice, Bob Eddleton et Daniel Evans, tous deux respectivement danseurs attitrés de Marion et de Bess. Tout heureuses, les trois jeunes filles coururent au-devant des voyageurs.

« Que dites-vous de notre surprise ? demanda Ned en descendant de voiture.

— Nous l'apprécions d'autant plus, répondit Alice, taquine, que nous allons pouvoir mettre vos remarquables cerveaux à contribution.

— C'est en effet dans l'intention de vous prêter nos lumières que nous sommes venus, répliqua Ned du tac au tac. Ton père nous a dit que vous étiez plongées dans la plus complète obscurité, incapables de distinguer votre chemin, dans un mystère encore plus sombre que tous ceux que tu as si brillamment élucidés, mademoiselle la détective.

— Trêve de plaisanterie, dit Alice en riant de bon cœur. Papa t'a-t-il expliqué l'affaire ?

— Il m'en a touché deux mots. »

Bob, un étudiant blond, trapu, un peu moins grand que Ned, déclara qu'il était venu dans l'espoir de s'amuser et non de travailler.

« Voilà Un point de vue qui me plaît », approuva Bess.

Ils entrèrent tous ensemble dans la maison où Alice les présenta à la bonne Mme Glick. Celle-ci invita les jeunes gens à loger chez elle. Ils ne se firent pas longtemps prier.

« Et tu n'as pas encore goûté à la cuisine de Mme Glick ! dit Marion à Daniel, jeune homme brun aux yeux verts, à la mine ouverte. Quand tu l'auras fait, tu ne voudras plus jamais t'en aller. »

Mme Glick rougit de confusion et de plaisir.

« Pour ne pas faire mentir vos amies, messieurs, je vais me surpasser. »

Refusant l'aide d'Alice et de ses amies, elle leur suggéra d'emmener les jeunes gens faire une promenade aux alentours.

« Ce soir, vous devriez aller à une veillée, leur dit-elle. Les Stoltz ont organisé une soirée de chants, ils vous accueilleraient avec plaisir. A moins que vous ne préfériez danser dans la grange des Fischer ?

— J'opte en faveur du bal », répondit aussitôt Daniel.

Tous les autres se rallièrent à cet avis.

Tandis qu'ils roulaient en voiture dans la campagne, Ned regardait avec un vif intérêt les carrioles amish qu'ils croisaient en chemin.

« Tu ne sais pas ce que nous devrions faire ? » dit-il à Alice.

Devant son regard interrogateur, il reprit :

« Aller au bal dans un de ces véhicules.

— Si tu veux, répondit-elle. Mais il nous faudra en louer un découvert.

— Pourquoi ?

— Parce que les autres sont réservés aux couples mariés.

— Quand j'aurai terminé mes études je prendrai une carriole couverte. Qu'en dis-tu Alice ? »

Elle feignit de ne pas comprendre et répondit :

« Si tu épouses une Amish, il te faudra renoncer à ton cabriolet sport et à tous les vains plaisirs de ce monde. »

Ned fit la grimace, à la plus grande joie des autres.

« A ce propos, dit Bob, saviez-vous, mesdemoiselles, que les Amish interdisent à leurs femmes de voter ? Ce sont des hommes dont j'admire la sagesse ! J'envisage de solliciter mon admission dans leur communauté.

— Réfléchis à deux fois avant de le faire, car il pourrait t'en cuire, riposta Daniel.

— Comment cela ?

— Eh bien, tu risquerais de connaître la mésaventure dont a été victime un Amish marié à une « étrangère », autrement dit à une non-Amish !

— Raconte ! Raconte ! s'écrièrent en chœur les trois jeunes filles.

— Puisque vous le demandez, voici l'histoire telle qu'elle m'a été contée. Un paysan amish s'était marié avec une jeune Américaine, originaire de La Nouvelle-Orléans. Tout alla très bien entre les époux, jusqu'au jour où il fut question de vote. Pénétrée de ses devoirs civiques, la jeune femme qui, jusqu'alors, s'était pliée avec le sourire aux coutumes de la région, se rebiffa. La veille du scrutin encore, une discussion assez vive opposa les époux. On se réconcilia, mais chacun resta sur ses positions.

« Comme chaque soir, ils burent, en devisant agréablement, une bonne tasse de café. Le lendemain, la jeune femme se réveille, les yeux embrumés, la bouche pâteuse ; elle croit qu'il est quatre heures, comme d'habitude, et s'aperçoit, horrifiée, qu'il en est onze. Elle se lève, non sans peine, ouvre son placard : ses vêtements, son linge, ses chaussures, tout a disparu ; il ne reste que ceux de son mari.



En un éclair, elle comprend tout : son mari s'est joué d'elle. La veille au soir dans le café, qu'il a préparé lui-même, il a glissé un somnifère. Furieuse, elle décide qu'il n'aura pas le dernier mot. Coûte que coûte, elle remplira ses devoirs civiques.

« Elle était aussi petite et ronde que son mari était long et mince. Sans s'arrêter à d'aussi futiles considérations, elle revêt un pantalon, une blouse appartenant à son mari, chausse ses galoches, perche sur sa tête le fameux petit chapeau rond et, ainsi accoutrée, se précipite vers la porte... pour la trouver fermée à double tour de l'extérieur. Loin de se laisser abattre, elle ouvre la fenêtre et, à l'aide d'un drap attaché à la barre d'appui, elle se laisse glisser en bas, enfourche un cheval et arrive à la mairie, une minute avant la clôture du scrutin.

« Son mari fit piteuse mine quand il se vit lancé vertement par les autorités pour entrave au droit de vote. »

Un éclat de rire général accueillit la fin de ce récit. Bob, Daniel et Ned prirent la défense du mari, tandis qu'Alice, Bess et Marion leur remontraient qu'en cette circonstance la femme avait eu raison.

Le bruit de leurs rires dominait celui du moteur, et ce fut toujours riant qu'ils rentrèrent chez les Glick où les trois étudiants firent la connaissance des autres membres de la famille. Ned demanda à M. Glick où il pourrait se procurer un cheval et une carriole. Sans mot dire, le savetier alla téléphoner. Quelques minutes plus tard, il revenait annoncer qu'il avait pris les dispositions nécessaires.

« Conduisez avec prudence, conseilla-t-il à Ned, sinon vous vous retrouverez dans un fossé.

»

A sept heures, un jeune garçon amenait le cheval et la carriole. Ses cheveux étaient si longs qu'ils lui couvraient les oreilles et la nuque. Ned le regarda, stupéfait. Quand le petit Amish fut reparti à pied, Alice expliqua à Ned que la plupart des habitants de la Pennsylvanie germanique n'allaient pas chez le coiffeur. Ils se faisaient couper les cheveux par leur femme ou leur fille et cela le moins souvent possible. Elle fit part à Ned, à ce propos, de ses soupçons concernant Roger Holt :

« Il se déguise, je crois, en Amish. De longs cheveux, une barbe fournie, peut-on rêver mieux pour dissimuler ses traits ? »

Bess, Marion et leurs danseurs partirent dans la voiture de Ned, non sans avoir soupiré qu'il leur serait impossible de danser, après le délicieux festin offert par Mme Glick.

Ned aida Alice à monter dans la carriole. Elle s'assit à gauche. Ramassant les rênes, Ned fit claquer le fouet. Le cheval partit au galop, et Ned fut fort étonné de constater qu'il avait de la peine à le tenir en main.

Le ciel était couvert de nuages, et bientôt la nuit enveloppa la campagne. Ned arrêta le cheval, descendit et alluma les lanternes.

Quand il eut repris sa place, le cheval partit au trot. Tout à coup, Alice et Ned entendirent un bruit de sabots qui martelaient le sol dur. Ils se retournèrent et distinguèrent à grand-peine deux carrioles qui disputaient une course. Les conducteurs ne semblaient pas du tout se rendre compte que, devant eux, la voie n'était pas libre.

« Oh ! Ned ! s'écria Alice. Ils foncent sur nous. »

Ned la rassura. Il était convaincu que l'une des carrioles allait dépasser l'autre et que, de ce fait, tout danger de collision serait écarté. Par mesure de prudence, il serra sa droite.

Sans doute aucun des conducteurs ne voulait-il laisser la victoire à l'autre. Ensemble, les deux voitures tentèrent de dépasser celle des jeunes gens.

L'instant d'après, ce fut l'accrochage. Effrayé, le cheval de Ned fit un brusque écart.

La carriole versa, Alice fut projetée au loin.

Vingt minutes avant l'accident, Bess, Marion, Daniel et Bob étaient arrivés au bal. Les jeunes Amish réunis dans la grange leur avaient fait un chaleureux accueil.

L'atmosphère était joyeuse. Suspendues aux poutres, des lanternes vénitienes, multicolores, répandaient une douce lumière sur les danseurs. Un Amish jouait de l'harmonica, un autre de la guitare. La musique était entraînante, la cadence rapide.

Après avoir regardé, quelque temps, les évolutions des danseurs, Bess et Daniel se joignirent à un groupe qui tournait en rond, tandis que Marion et Bob se mêlaient à un autre.

« Ouf ! fit Bess au bout d'un moment, en sortant de la piste. Asseyons-nous ! Je n'en peux plus !

Mes jambes flageolent, la tête me tourne » gémit Daniel.

Marion et Bob continuèrent à virevolter, sans paraître las.

Enfin, ils se retrouvèrent tous les quatre sur un banc.

« Comment se fait-il qu'Alice ne soit pas encore arrivée ? s'étonna Marion.

- Bah ! elle aura voulu prolonger sa promenade en carriole, répondit Bess. Je la comprends ! »

Comme elle achevait ces mots, deux jeunes Amish entrèrent en coup de vent dans la grange et, à grand renfort de gestes, se mirent à parler en dialecte du pays.

Cédant à la curiosité, Marion alla vers une Amish, à qui elle avait adressé la parole au cours de la danse, et lui demanda la cause de cette agitation.

« Il est arrivé un accident, un grave accident... à la sorcière étrangère ! » lui fut-il répondu.



CHAPITRE XIV

VAINE POURSUITE

Se frayant un chemin à travers la foule, Bess et Marion s'approchèrent des deux jeunes gens, un garçon et une fille, qui venaient d'entrer dans la grange. Elles craignaient que la sorcière dont ils parlaient ne fût Alice.

« Je vous en prie, racontez-nous en anglais ce qui s'est passé ? pria Bess en s'adressant à la nouvelle venue.

— La sorcière... s'est envolée !

— Quoi ! Que dites-vous ? » fit Marion.

Encore sous le coup de l'émotion, la jeune Amish raconta que son frère avait fait une course avec la carriole dans laquelle elle-même se trouvait. Ils avaient aperçu trop tard, et heurté au passage, un attelage inconnu dont le cheval avait pris le mors aux dents, faisant verser la carriole et projetant en l'air une jeune fille.

« Il ne pouvait s'agir que d'une sorcière, parce que nous l'avons cherchée partout en vain », conclut la narratrice.

Bob et Daniel, qui avaient rejoint Bess et Marion, prièrent les Amish de se calmer et de leur faire un récit détaillé de l'accident, car ils redoutaient que la jeune fille en question ne fût leur amie.

Non sans peine, la narratrice s'efforça de leur expliquer avec plus de clarté ce qui s'était passé. Mais comme elle était encore bouleversée et qu'elle employait alternativement le dialecte du pays et l'anglais, sa relation n'avait ni queue ni tête. Son frère ne lui était d'aucun secours.

Finalement Marion demanda :

« Pourquoi imaginez-vous que la victime de l'accident est une sorcière ?

— Parce qu'elle s'est évaporée dans l'air. Après la collision, dès que nous avons pu maîtriser nos propres chevaux, nous avons sauté à terre et couru à l'endroit où la jeune fille avait été, pensions-nous, projetée. Nous l'avons cherchée en vain !

— C'est impossible ! » dit Bess.

Se tournant vers sa cousine, elle lui murmura à l'oreille :

« Crois-tu que ce soit Alice ?

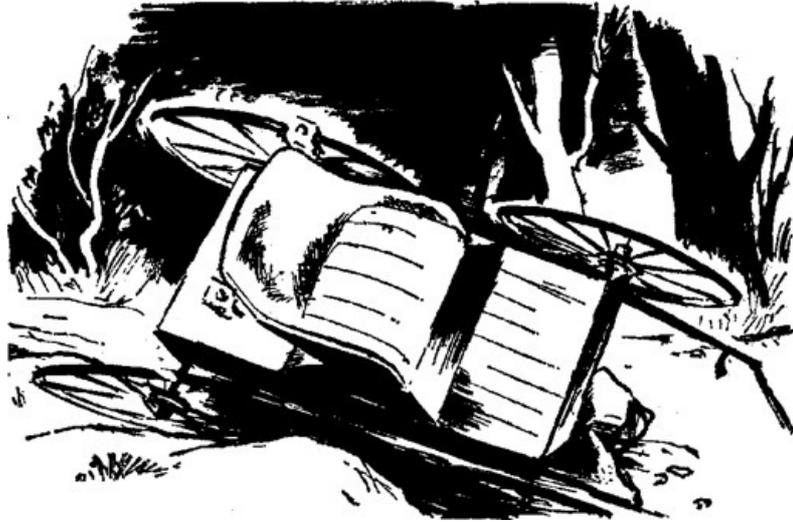
— Comme elle n'est pas encore ici, je le crains, répondit sombrement Marion.

— Y avait-il aussi un jeune homme dans la carriole ? interrogea-t-elle.

— Oui, nous l'avons entrevu. Mais il s'est envolé, lui aussi ! »

Sérieusement alarmés, Bess, Marion et leurs deux amis décidèrent de se rendre, sans plus tarder, sur les lieux de l'accident. Il se pouvait que Roger Holt eût, selon son habitude, suivi Alice. Quelle belle occasion de l'enlever ! Il était capable de tout !

Après s'être fait préciser le chemin à suivre, les jeunes gens montèrent dans le cabriolet de Ned et, bientôt, ils arrivaient à l'endroit où Alice et Ned étaient censés s'être évaporés dans l'air. La carriole découverte était là, encore renversée, mais, comme l'avaient dit les auteurs de l'accident, il n'y avait personne en vue. Pourtant, Marion avait eu soin de prendre dans le coffre de Ned une lampe électrique qu'elle promena sur le champ, en bordure de la route et dans le fossé. Pas la moindre trace de Ned, d'Alice, ni du cheval.



« Selon moi, dit enfin Bob, ils n'ont pas été grièvement blessés. S'étant relevés aussitôt, ils auront couru après le cheval. Quand les jeunes Amish sont revenus sur leurs pas, nos amis étaient déjà loin.

— En ce cas, pourquoi Alice et Ned ne seraient-ils pas venus nous rejoindre ensuite au bal ? riposta Bess.

— Connaissant Alice comme je la connais, je suis convaincu, intervint Daniel, qu'elle est retournée chez les Glick leur annoncer l'accident. Elle devait être très ennuyée d'avoir endommagé, même involontairement, l'attelage loué par les soins de son hôte. De plus, ils devaient être, tous deux, maculés de boue et ils n'auront pas voulu se présenter en public dans cet état. »

Ce raisonnement apaisa les craintes de Bess et de Marion. Toutefois, elles décidèrent d'aller chez les Glick afin de s'assurer que Ned et Alice y étaient. Hélas ! une déception les attendait.

Après avoir écouté le récit de l'accident et celui de l'étrange disparition, le savetier et sa femme prirent peur.

« Je vais appeler l'hôpital », proposa Mme Glick.

Elle attendit un long moment que l'employé de garde eût consulté le registre des entrées. Enfin, elle apprit qu'aucun blessé n'avait été amené au cours de la soirée.

M. Glick téléphona alors au commissariat de police. Les jeunes filles et Mme Glick étaient suspendues aux lèvres de leur hôte tandis qu'il exposait l'affaire. Enfin, il raccrocha.

« L'inspecteur de garde n'a été avisé d'aucun accident et il ignore où peuvent se trouver vos amis. »

Bess répéta que, selon elle, Roger Holt n'était pas étranger à leur disparition. Son inquiétude gagna les autres, et une profonde tristesse s'abattit sur eux.

Finalement, Bob se leva. Mécontent de s'être laissé aller au pessimisme, attitude négative à laquelle il ne s'abandonnait jamais, il déclara que leurs craintes étaient dénuées de

fondement.

« Retournons au bal et voyons si Ned et Alice n'y sont pas allés, après avoir rattrapé le cheval. »

Tout valant mieux que de se ronger d'inquiétude sans rien faire, les deux cousines partirent avec Daniel et Bob. En arrivant dans la cour de la ferme Fischer, Marion et Bess n'attendirent même pas que la voiture fût arrêtée pour bondir à terre et courir à la grange. Nouvelle déception ! Tous les danseurs étaient Amish.

« Alice et Ned ne sont pas là, gémit Bess, dont les yeux se remplirent de larmes. Qu'allons-nous faire ? C'est terrible ! »

Après avoir délibéré un moment, les quatre jeunes gens remontèrent en voiture et reprirent le chemin de la ferme Glick.

« Ah ! si seulement je possédais le pouvoir que l'on attribue aux sorcières, je saurais où sont Alice et Ned ! » soupira Bess.

Elle ne se doutait guère qu'au même moment, les disparus, inconscients de l'inquiétude et du désarroi dans lesquels leurs amis étaient plongés, poursuivaient leur enquête. A califourchon sur le cheval que Ned avait loué, ils chevauchaient le long d'un sentier désert. Leur monture portait encore ses œillères et les longues guides étaient enroulées autour des cavaliers improvisés. Dans le silence nocturne, ils suivaient une carriole amish tirée par un cheval à la robe plus sombre que la nuit.

Ned murmura à l'oreille d'Alice :

« Tu es bien sûre d'avoir vu une partie des meubles volés dans le manoir Lorient ?

— Non, mais je crois avoir entrevu des meubles.

— Te sens-tu tout à fait bien, au moins ? » reprit-il avec sollicitude.

Alice le rassura.

« Je me porte comme un charme, dit-elle, et pour rien au monde je ne voudrais laisser échapper cette occasion de mettre la main sur Roger Holt ! »



CHAPITRE XV

LE CONDUCTEUR INVISIBLE

Sans bruit, Alice et Ned continuaient leur progression dans la nuit. Tout à coup, la voiture qu'ils suivaient s'engagea dans un sentier coupant à travers bois.

« Est-ce une ruse ? s'inquiéta Alice. Il se peut que l'homme nous ait aperçus. »

Ned tira sur les rênes, le cheval ralentit l'allure. Devant eux, la voiture s'arrêta brusquement. Ned fit faire demi-volte à son cheval et s'engagea dans le bois, puis, sautant à terre, il l'immobilisa et lui flatta l'encolure pour l'empêcher de racler le sol de ses sabots ou de hennir.

Entre les arbres, les deux jeunes gens virent une lumière se déplacer sur le sentier. Le conducteur de la carriole les cherchait-il ? Ned et Alice retinrent leur souffle.

Au bout de quelques minutes, l'homme revint sur ses pas, sauta sur son siège et, d'un léger clappement, fit partir son cheval.

Alice et Ned reprirent la poursuite. Pourvu, espéraient-ils, que l'homme n'entende pas le bruit des sabots de leur cheval !

« Je suis persuadée qu'il sait que nous le suivons, dit enfin Alice. Il essaie peut-être de nous entraîner dans une embuscade. Tenons-nous sur nos gardes. »

Tout à coup, l'attelage partit à fond de train. La carriole bringuebalait sur les ornières et les cailloux, Alice et Ned s'attendaient à tout moment à ce qu'elle versât.

« Il a perdu la tête ! dit Ned. Galoper ainsi sur ce chemin défoncé ! »

Pressant les flancs de sa propre monture, il lui fit prendre une allure rapide. Au bout de trois cents mètres environ, la carriole s'immobilisa brusquement, au bord d'un ruisseau. Par une chance inouïe, le véhicule ne bascula pas dans l'eau.

Comme Alice et Ned se rapprochaient, la jeune détective flaira de nouveau un piège.

« Attention ! où est le conducteur ? dit-elle à Ned.

— Reste ici, ordonna Ned, je vais aller voir ce qu'il manigance. »

Alice ne voulut rien savoir. Elle sauta à terre en même temps que Ned. Toutefois, elle consentit à se tenir derrière lui, tandis qu'il avançait d'arbre en arbre, prêt à parer une attaque. Mais nul ne les inquiéta, et bientôt, ils furent auprès de la voiture.

Il n'y avait personne !

« Par exemple ! » s'exclama Ned, ahuri.

Alice ne dit rien. Elle était aux aguets du moindre bruissement qui trahirait une présence. Elle n'entendit que le chant des grillons.

« Ned, murmura-t-elle, pourrais-tu surveiller les alentours pendant que j'inspecte le contenu de la voiture ?

— Comme tu voudras », répondit-il.

Ouvrant la portière arrière, Alice vit des meubles. Comme ils étaient légers, elle n'eut aucune peine à les déplacer. A la lueur des fanaux de la carriole, elle les examina l'un après l'autre, sans parvenir à se faire une opinion. Certes, ils ressemblaient à ceux décrits par Mme Gallow, mais c'est tout ce que l'on pouvait en dire.

Au moment où elle s'abandonnait au découragement, Alice aperçut sous une banquette un tabouret à pieds d'acajou, recouvert d'une tapisserie au petit point, qui représentait des roses rouges entourées de feuilles vertes. C'était une pièce rare que Mme Gallow lui avait décrite dans les moindres détails. Alice consulta la liste qu'elle gardait toujours sur elle. Impossible de s'y méprendre : le tabouret provenait de la collection Lorient.

« Ned, chuchota Alice très agitée. Nous sommes sur la bonne piste. Ce sont bel et bien les meubles volés près de River City. Et ce cheval est noir comme celui dont Holt s'est emparé ! Voilà des preuves qui nous permettront de faire arrêter le coupable. Prévenons la police !

— Excellente idée ! difficile toutefois à mettre en pratique, remarqua Ned. Si nous nous éloignons, le voleur risque fort de revenir.

— Tu as raison, approuva Alice. Emmenons le cheval, la carriole et son chargement. Tu monteras notre cheval et moi je conduirai l'attelage. »

Après avoir soulevé quelques objections, Ned s'inclina. Il demeurait persuadé que le voleur - puisque voleur il y avait - les guettait non loin de là, prêt à les attaquer.

« Je ne partage pas ton avis, dit Alice. Selon moi, cet homme ne connaît pas très bien les parages. Il ignorait qu'un ruisseau coupait le sentier à cet endroit et, arrivé là, il a eu peur de traverser à gué, ce qui n'offrait pourtant aucune difficulté.

— Tes déductions ne manquent pas de logique, cependant elles ne me convainquent pas ; d'ailleurs, ne songeais-tu pas toi-même à une embuscade ? Ceci dit, je te laisse l'initiative. »

Alice s'installa sur le siège avant de la carriole, fit faire demi-tour au cheval, et reprit le sentier en sens inverse, suivie de Ned, sur sa monture d'emprunt.

Sans vouloir se l'avouer, les deux jeunes gens étaient loin d'être rassurés. Il se pouvait que l'homme fût allé chercher du renfort. Que feraient-ils alors tous les deux, face à plusieurs assaillants, décidés à tout pour reprendre ce qu'ils considéraient comme leur bien ?

Contre toute attente, Ned et Alice sortirent du bois et s'engagèrent sur la route sans autre incident. En fait, ils ne croisèrent personne jusqu'au premières maisons du village. Comme elles étaient plongées dans l'obscurité, ils préférèrent ne pas réveiller leurs habitants pour téléphoner, et décidèrent que le mieux était de gagner la ferme Fischer.

Quand ils y arrivèrent, la fête battait son plein. Ne voulant pas déranger les danseurs, ils se dirigèrent vers la maison d'habitation. Un homme souriant répondit à leur coup de heurtoir et les invita à entrer dans la cuisine. Ils lui résumèrent rapidement les faits. Après les avoir écoutés avec stupeur, le fermier leur proposa d'appeler lui-même le commissariat de police.

« Deux inspecteurs vont arriver d'un instant à l'autre, leur dit-il après avoir raccroché. Je vous félicite d'avoir retrouvé une partie du mobilier volé. Mais vous devez regretter d'avoir manqué le bal. Pourquoi n'iriez-vous pas danser un peu pour vous détendre ? Je vous avertirai dès que ces messieurs seront là. »

Alice le remercia de son obligeance et se déclara plus disposée à s'étendre qu'à danser.

« Je ne suis, sans doute, pas aussi forte ni courageuse que les femmes de votre pays ! » ajouta-t-elle en riant.

A quoi le fermier répondit qu'après avoir été projetée hors d'une carriole, avoir parcouru plusieurs kilomètres à cru, et éprouvé pas mal d'émotions, une Amish réclamerait un massage, un Uniment, un breuvage à base d'herbes, et un bon lit.

En attendant les policiers, les jeunes gens devisèrent avec leur hôte. Mise en confiance, Alice lui demanda s'il avait entendu parler d'un certain Roger Holt, de l'Ohio. Le fermier secoua négativement la tête.

Au bout d'une demi-heure, une voiture de police s'arrêta devant la maison, et deux inspecteurs en descendirent.

« C'est vous qui avez retrouvé des meubles volés ? dit l'un d'eux à Alice et à Ned.

— Oui, ainsi qu'un cheval et une carriole, volés également », ajouta Ned.

L'inspecteur tira un calepin de sa poche et le feuilleta.

« Nous avons ici la description du cheval et de la carriole. A moins que la personne qui s'est emparée de ladite carriole ne l'ait camouflée sous une nouvelle couche de peinture, nous n'aurons aucune peine à l'identifier. »

Ils sortirent tous ensemble, et l'inspecteur examina la voiture à la lueur de sa torche, s'attardant sur l'essieu. Quand il se redressa, un large sourire lui fendait le visage.

« C'est bien la carriole volée. Il manquait un peu de peinture à l'essieu gauche ; le fabricant n'avait pas eu le temps de la terminer. »

Les deux inspecteurs félicitèrent chaleureusement Alice et Ned, puis ils leur demandèrent sur quoi ils s'appuyaient pour affirmer que les meubles fussent le produit d'un vol. Alice le leur expliqua.

« C'est bon, nous allons emmener cheval, carriole et meubles avec nous, dit un des policiers. Par la même occasion, nous préviendrons le loueur, auquel vous vous étiez adressés, qu'il vous est arrivé un accident. »

Ned et Alice le remercièrent et ajoutèrent qu'ils paieraient la réparation de la carriole.

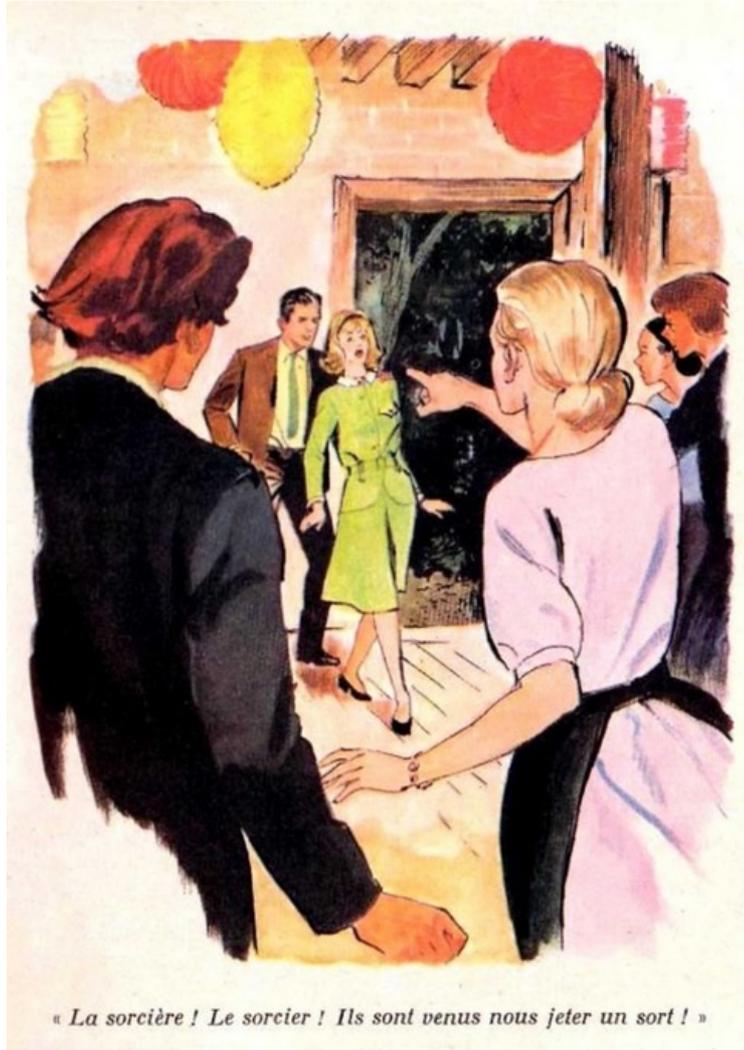
Les inspecteurs partis, Alice et Ned dirent au fermier qu'ils allaient rejoindre leurs amis au bal. Dans la cour, ils s'aperçurent d'une chose à laquelle ils n'avaient pas prêté attention, en arrivant : le cabriolet de Ned n'était pas là. Les amis seraient-ils rentrés chez les Glick ? Comment y retourner, eux aussi ?

« Bah ! fit Ned, un des danseurs nous déposera bien, au passage. »

Ils entrèrent donc dans la salle de bal. A leur vue, une jeune Amish poussa un cri de frayeur. Aussitôt, tous s'arrêtèrent de danser. Pointant un doigt vers Ned et Alice, la jeune fille hurla :

« La sorcière ! Le sorcier ! Ils sont venus nous jeter un sort ! »

Les musiciens cessèrent de jouer. Sous les regards hostiles. Alice et Ned reculèrent d'un pas. Que signifiait cet accueil ?



« La sorcière ! Le sorcier ! Ils sont venus nous jeter un sort ! »



CHAPITRE XVI

LE REPAIRE

Après ses aventures de la soirée, Alice ne se sentait pas de taille à affronter l'animosité de ces jeunes gens, dont elle attendait un peu de sympathie. Ned prit la situation en main.

« Assez ! » cria-t-il d'une voix forte.

Étonnés, les danseurs se figèrent sur place. Ned leur dit alors que cette histoire de sorcière ne tenait pas debout, et qu'Alice avait failli perdre la vie à cause de la folle imprudence de deux d'entre eux.

Un silence suivit, qu'interrompt bientôt un garçon :

« Eh bien, moi, je crois aux sorcières. Et votre amie a semé le trouble chez nous.

— Loin de semer le trouble dans votre région, elle vous a rendu un grand service en retrouvant un cheval et une carriole que des individus sans scrupules avaient dérobés à l'un de vos concitoyens. »

Les danseurs se consultèrent du regard. La jeune fille qui, à l'origine, avait accusé Alice d'être une sorcière se glissa derrière ses compagnons, très gênée. Ned reprit la parole pour faire un récit détaillé de l'aventure.

« Alice Roy est une détective réputée, déclara-t-il en manière de conclusion. Ce n'est pas une sorcière. Maintenant, soyez gentils, dites-nous où sont nos amis. Nous voudrions bien rentrer chez nous. »

La plupart des jeunes gens se contentèrent de hocher la tête puis de tourner le dos. La musique reprit, les danseurs se remirent à tourner. Toutefois, quelques jeunes gens s'approchèrent de Ned et d'Alice et leur offrirent de les ramener chez eux.

« Nous sommes désolés de ce qui s'est passé, dit l'un d'eux. Vous avez été très chics, et nous vous remercions. »

Ned se disposait à accepter l'aimable proposition lorsqu'il entendit un bruit de moteur familier. Ouvrant la porte, il vit son cabriolet crème s'arrêter, Bess et Marion en descendre et se précipiter au cou d'Alice.

« Comme je suis heureuse ! s'écria Bess en serrant Alice dans ses bras. Tu nous as rendus tous fous d'inquiétude. Nous avons entendu dire que tu avais été victime d'un accident. »

Alice monta à côté de Ned, déjà assis au volant. Les autres s'entassèrent comme ils purent

sur la banquette arrière, et la voiture démarra.

Chemin faisant, Alice raconta à ses amis que Ned et elle-même avaient couru après le cheval. Ils l'avaient rattrapé à peu de distance de la ferme où se donnait le bal.

« Nous sommes donc montés sur son dos et nous avons décidé de vous rejoindre, pensant rechercher la carriole plus tard. Nous venions d'attacher le cheval à un anneau et nous nous dirigeons vers la grange, quand nous avons remarqué une carriole amish attelée d'un cheval noir. Elle était rangée un peu à l'écart des autres. La curiosité n'étant pas le moindre de mes défauts, je voulus y jeter coup d'œil. Personne n'était assis à la place du conducteur, ni à l'arrière, mais j'entrevis des meubles qui me parurent ressembler à ceux que nous recherchions.

— Pas possible ! s'exclamèrent les deux cousines, avec le plus parfait ensemble.

— Oui, et je devais découvrir par la suite que je ne m'étais pas trompée. Mais nous n'en sommes pas encore là ! Ned et moi, nous nous sommes dissimulés et nous avons attendu : Au bout de quelques minutes, un homme à l'allure furtive a contourné la grange ; on aurait dit qu'il espionnait les danseurs.



— Sans doute te cherchait-il, Alice. Était-ce Roger Holt ? demanda Bob.

— Non. L'homme s'approcha de la carriole, y monta et fit partir son cheval.

— Vous connaissez Alice, n'est-ce pas ? intervint Ned. Elle a aussitôt décidé que c'était un complice de Holt. En conséquence, elle a voulu le suivre. Et nous l'avons suivi. »

Il raconta la suite de l'histoire que les autres écoutèrent avec stupeur.

Le trajet leur parut, à tous, très court et, bientôt, ils arrivaient à la ferme Glick. Leurs hôtes, encore debout, accueillirent Ned et Alice avec une joie touchante. Ils insistèrent pour entendre le récit détaillé de leurs aventures. Quand les jeunes gens eurent terminé, Mme Glick se leva en disant :

« Vous devez mourir de faim, mes pauvres enfants. Je vais vous servir à souper. Vous dormirez mieux ensuite. »

M. Glick l'arrêta d'un geste :

« Un instant, maman ; nous allons d'abord remercier le Seigneur d'avoir protégé nos invités et amis. »

Tous se levèrent, inclinèrent la tête, et le savetier récita une courte action de grâces, en allemand. Ensuite, ils soupèrent gaiement et allèrent prendre un repos bien gagné.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, Ned, Bob et Daniel annoncèrent qu'il leur fallait repartir. Cette nouvelle assombrit aussi bien les jeunes filles que les Glick.

Lorsque le cabriolet crème eut disparu au tournant de l'allée, Alice, Bess et Marion rentrèrent dans la maison et aidèrent Mme Glick à accomplir les diverses besognes ménagères, puis Alice déclara qu'elle allait se mettre à la recherche de Roger Holt.

« Oh ! fit Mme Glick, l'air déçu. Moi qui espérais que vous m'accompagneriez chez Mme Stoltz ! C'est son jour de « trousseau ».

Devant l'étonnement visible de ses invitées, Mme Glick leur expliqua que toute jeune Amish

prépare, plusieurs années à l'avance, son trousseau de mariage.

« Elles sont donc fiancées dès l'enfance ? s'étonna Bess.

— Oh ! non, répondit en riant la fermière. Mais nous n'aimons pas faire les choses au dernier moment. Quand un jeune homme demande une jeune fille en mariage, les noces ne sont pas loin. Il faut donc que tout soit prêt. Avez-vous préparé vos trousseaux ? »

Les trois amies rougirent de confusion et confessèrent qu'elles n'y avaient pas même songé.

Mme Glick hocha la tête tristement.



« Il ne faut pas rester leddich trop longtemps. » Devant l'expression surprise de ses interlocutrices, elle traduisit :

« Cela veut dire célibataire. Ned, Bob et Daniel sont très sympathiques, ils seront de bons maris. » Si Marion, Alice et Bess avaient pu rougir davantage, elles l'auraient fait.

« Oui, répondit enfin Bess, ils sont très gentils, mais ils n'ont pas terminé leurs études et nous ne songeons pas encore au mariage.

— Vous en avez l'âge, insista Mme Glick. Réfléchissez-y. Quoi qu'il en soit, je veux que vous veniez avec moi. Vous verrez ce qu'une jeune Amish prépare en vue de son futur foyer. »

Après avoir discuté un instant, les trois amies décidèrent d'accompagner Mme Glick et de repartir au bout d'une heure afin de poursuivre leur enquête. Mme Glick monta dans sa propre voiture, et ses hôtes dans celle d'Alice.

Une joyeuse animation régnait dans la salle commune de la ferme Stoltz, où plusieurs femmes du voisinage étaient déjà réunies. Elles aidaient Rebecca Stoltz, âgée de seize ans, à confectionner un couvre-lit de parade.

Sur un vaste cadre en bois, une mousseline blanche était tendue. Rebecca découpait de petits carrés de tissu de couleur qui formeraient de jolis motifs sur la mousseline. Après les avoir bâtis, on les assemblerait au point de Paris.

Une large bande bleu vif serait, ensuite, cousue tout autour. Quatre jeunes femmes faisaient déjà courir leur aiguille sur la mousseline. Leur adresse força l'admiration d'Alice et de ses amies. Rebecca leur montra les éléments de son trousseau qui étaient terminés. Bess ne se lassait pas de les contempler ; draps, taies d'oreiller, nappes, napperons, serviettes de table, articles de lingerie, étaient tous ornés de jours ou de délicates broderies.

A regret, les trois amies s'arrachèrent à l'atmosphère amicale et partirent.

« Où nous emmènes-tu, Alice ? demanda Marion, une fois installée dans le cabriolet.

— Je suis convaincue que l'homme, qui s'est mystérieusement volatilisé près du ruisseau, se rendait chez les Holt. Constatant qu'il était suivi, il aura pris un autre chemin. Je voudrais retrouver sa trace à partir de l'endroit où il a changé de route.

— Oui, mais où a-t-il, selon toi, changé de route ? insista Marion.

— Quand il est entré dans le bois, j'imagine. »

Arrivée au point où le petit chemin partait de la route sur la droite, Alice roula quelques mètres encore et en rencontra un autre, sur la gauche, dans lequel elle s'engagea. Au bout de

trois kilomètres environ, le chemin ne fut plus qu'un sentier serpentant à travers champs.

« Impossible d'avancer plus loin avec la voiture, je vais la laisser et nous poursuivrons à pied. »

Le sentier disparut bientôt complètement sous les herbes folles et s'enfonça, de nouveau, dans un bois.

« Nous voilà dans de jolis draps ! grommela Marion en se dégageant des épines accrochées à sa jupe.

— N'oublie pas que Roger Holt a dû se choisir un repaire dans un endroit isolé de tous et de tout. dit Alice. Continuons ! »

Elle repartit d'un pas alerte, suivie bon gré mal gré par les deux cousines. Enfin, elles débouchèrent dans une clairière. A gauche, elles aperçurent une maison délabrée.

« Pas de folie ! » recommanda Bess.

Avec prudence, les jeunes filles avancèrent, sans quitter du regard la maison.

Tout à coup, Marion poussa un cri de douleur. Son pied venait de s'enfoncer dans un trou. Elle voulut le retirer. Impossible ! Sa jambe tout entière disparut. La minute d'après, le sol s'effondrait autour d'elle... et avec elle !



CHAPITRE XVII

POUSSIÈRE

« Au secours ! Je vais être ensevelie ! » hurla Marion.

Terrifiée, la malheureuse se sentait descendre de plus en plus dans le trou. Déjà, la terre la recouvrait jusqu'à la taille.

Bess se précipita vers elle.

« Attention ! Arrête-toi ! lui cria Alice. Comment tirerons-nous Marion de là si nous y tombons à notre tour ? Le terrain risque de s'écrouler. » Avancant avec prudence, les deux amies s'efforçaient de calmer Marion, qui poussait des cris perçants.

« Ne bouge pas, je t'en supplie, lui dit Alice. Plus tu te débats, plus tu enfonces. »

Se tournant vers Bess, elle lui commanda :

« Vite, allonge-toi par terre, derrière moi. » Elle-même s'abattit sur le ventre et tendit les bras à Marion.

« Attrape mes chevilles, Bess, et retiens-moi de toutes tes forces. Quand je compterai trois, tire-moi, en rampant à reculons. »

Alice agrippa solidement les poignets de Marion et lui dit :

« Referme tes mains sur mes poignets. Prêtes ? Un, deux, trois ! »

A trois, Bess recula sans lâcher prise. Alice fit de même. Hélas ! leurs efforts n'aboutirent pas à grand-chose !

« Tire plus fort, Bess », implora Alice.

Bess jeta un coup d'œil derrière elle, et vit un arbuste. Elle s'accrocha par un pied au tronc et, prenant appui dessus, tira de toutes ses forces. Enfin, Marion émergea un peu de la fosse.

Après avoir repris haleine, les jeunes filles répétèrent la manœuvre, et leur amie fut bientôt étendue, à son tour, sur le sol où elle se mit à ramper elle aussi.

« Ouf ! » soupira-t-elle en s'asseyant près de l'arbuste sauveur.

A ce moment, la terre s'effondra, comblant le fossé.

« Il était temps ! » murmura Bess.

Elles se turent, secouées par l'émotion, épuisées par l'effort qu'elles venaient de faire.

Enfin, Marion rompit le silence en demandant aux deux autres ce qui, selon elles, avait provoqué cet effondrement.

« Je pense, dit Alice, qu'il y avait autrefois un torrent ou un ruisseau. Il se sera comblé peu à peu, laissant la terre très meuble.

— Tu as sans doute raison, approuva Marion, après un coup d'œil à ses vêtements maculés. Ce n'est pas de poussière, mais de boue, que je suis couverte. »

Le soleil, qui chauffait très fort à cette heure, avait déjà séché sa jupe et sa blouse.

Alice, qui depuis quelques secondes semblait plongée dans un abîme de réflexions, dit tout à coup :

« Bess, cette maison n'est pas habitée puisque personne n'a répondu à nos appels au secours. Allons en visiter l'intérieur.

— Qui te dit que ce n'est pas le repaire de Roger Holt ? fit observer Bess, méfiante. Je n'ai pas du tout envie de m'y risquer. Ma soif d'aventures est étanchée, pour plusieurs mois au moins... ! »

Cette remarque fut accueillie par des rires. Reprenant leur sérieux, Marion et Alice persuadèrent Bess de les accompagner. Elles frappèrent à la porte.

Personne ne répondit.

« Tu vois bien que la maison est vide », dit Alice en tournant la poignée.

L'huis s'entrouvrit.

« Entrez », dit Alice, donnant l'exemple.

Elles visitèrent les pièces - au nombre de trois, sans compter la cuisine et un grenier -, toutes aussi nues les unes que les autres. Une trappe, aménagée dans le plafond de la cuisine, permettait d'accéder au grenier.

« Encore un pas pour rien, fit Bess d'assez mauvaise humeur. J'en étais sûre d'avance. »

Les jeunes filles contemplèrent les poutres et les murs lézardés, imaginant la vie telle que devaient la mener les habitants de cette maison, quelque cinquante ans plus tôt. Bess la romantique ouvrait la bouche pour formuler une de ses coutumières remarques sur le charme des vieilles demeures, quand elles entendirent un bruit venant du grenier !

« Qu'est-ce que c'est ? » fit Bess en levant les yeux.

Alice porta un doigt à ses lèvres. Le silence le plus complet régna. Cinq secondes s'écoulèrent, dix, vingt... Toujours pas de bruit. Vingt secondes..., vingt-cinq secondes... Les trois amies ne quittaient pas la trappe du regard.

Au bout de trente secondes, Marion dit à voix basse :

« Ce n'était sans doute qu'une chouette. Partons quand même, je ne me sens pas très rassurée. »

Alice hocha la tête et porta de nouveau l'index à ses lèvres. De l'autre main, elle fit signe qu'elle allait inspecter le grenier. Bess secoua énergiquement la tête et, par de grands gestes, tenta d'en dissuader son amie.

Hélas ! quand Alice avait pris une décision, il était quasi impossible de la faire changer d'avis. Par signes, elle pria Bess de se pencher en avant et, se servant de son dos comme d'un escabeau, elle souleva la trappe de ses bras tendus.

Un déluge de journaux poussiéreux s'abattit sur elle. Perdant l'équilibre, elle tomba à terre. Bess roula sur elle, les yeux remplis de grains de sable. Au même instant, un lourd paquet de papiers frappa Marion.

La pièce fut envahie par un nuage de poussière.

Toussant, pleurant, les trois jeunes filles sortirent à tâtons de la maison pour respirer une bouffée d'air pur. Bess et Marion demandèrent à leur amie si elle s'était fait mal dans sa chute.

« Non », répondit Alice en s'époussetant du revers de la main. Prise d'une idée subite, elle ajouta :

« Ces papiers ne sont pas tombés tout seuls. »

Aussitôt inquiète, Bess demanda :

« Tu crois qu'une personne cachée dans le grenier les a fait basculer sur nous ?

— Oui, répondit Alice. Venez, nous allons nous en assurer. »

Les jeunes filles rentrèrent dans la maison. Aucun doute n'était permis : un homme avait sauté du grenier, ses empreintes étaient gravées dans la poussière.

« Il s'est enfui par la porte de derrière ! » s'écria Marion en suivant du regard la trace des pas, à travers la cuisine, dont la porte était ouverte sur la campagne.

« Suivons-le ! dit Alice. Bess, viens avec moi ; toi, Marion, reste ici, veux-tu ?

— Il le faut bien ! « répondit Marion en feignant un air résigné.

Alice sortit par la porte de la cuisine, Bess sur les talons.

Marion leva les yeux vers l'ouverture du plafond.

« Je me demande s'il n'y aurait pas une seconde personne dans ce grenier », se dit-elle.

Afin de s'en assurer, elle imagina une ruse. Allant à la porte de devant, elle la fit claquer, puis à pas de loup, revint vers celle qui faisait communiquer la salle commune avec la cuisine. Elle attendit quelques minutes. Rien ne bougea.

« L'individu qui s'est enfui était donc seul », conclut-elle.

Elle fit alors plusieurs fois le tour de la maison, guettant le moindre mouvement, se demandant si Bess et Alice avaient rattrapé leur proie.

Sa cheville lui faisait mal. Elle s'assit sur l'herbe.

« J'ai dû me la tordre en tombant dans cet horrible trou », se dit-elle.

Tout en se massant l'endroit douloureux, elle fixait d'un œil vague les bois. Soudain, la forme bizarre d'un vieux cerisier retint son attention. Des lianes accrochées à ses branches lui donnaient une apparence grotesque. On aurait dit une sorcière chevauchant un balai.

« L'arbre aux sorcières ! » s'exclama la jeune fille, stupéfaite.



CHAPITRE XVIII

LE SECRET DU GRENIER

Marion ne parvenait pas à détacher les yeux de l'arbre qui se déployait devant elle. Y avait-il relation entre cet arbre et le symbole dessiné sur le papier qu'Alice avait ramassé, au manoir Loriot ? Elle conclut par l'affirmative.

Un cri perçant l'arracha brusquement à ses pensées. Elle tourna la tête, mais ne vit personne.

« Serait-ce Bess ou Alice ? » se demanda Marion, inquiète.

Devait-elle quitter son poste et se porter au secours de ses amies ou, fidèle à la consigne, demeurer sur place ? Elle ne savait que décider. Somme toute, ce cri n'était peut-être qu'une ruse destinée à l'éloigner de la vieille maison.

« Mieux vaut que je reste », trancha-t-elle.

Dix minutes passèrent. Tourmentée au sujet de ses amies, Marion ne quittait pas des yeux le vieil arbre, y cherchant la clef du mystère qui les préoccupait, toutes trois. Aucun éclair, hélas ! ne lui traversa l'esprit. Que deviennent Alice et Bess ? se demandait-elle, de plus en plus inquiète.

Comme en réponse à sa question, les deux jeunes filles émergèrent du sous-bois. Elles semblaient calmes et ne portaient aucune blessure apparente. Soulagée, Marion voulut cependant savoir si l'une d'elles avait crié.

« Non, répondit Alice. C'est une femme amish qui a pris peur en nous voyant surgir à quelques mètres d'elle. Elle a détalé comme un lièvre.

— Nous l'avons suivie, intervint Bess, sans parvenir à la rattraper. Ce devait être une jeune paysanne cueillant des mûres ou autres baies sauvages. Mais elle a sursauté avant de nous apercevoir. Un bruit quelconque ou un animal lui aura fait peur.

— Peu importe, dit Marion. Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ?

— Non, répondit Alice. Nous n'avons pas pu rattraper l'homme du grenier. Aussi sommes-nous revenues nous assurer que tu étais toujours vivante. Tu n'as reçu aucune visite fâcheuse ? »

Marion fit signe que non, puis montrant du doigt l'arbre, elle dit :

« Regarde ces branches dénudées, ces lianes. Ne croirait-on pas voir une sorcière et son

balai ? Ce doit être le fameux arbre aux sorcières ! »

Après avoir contemplé l'étonnante vision, Alice alla inspecter de près le tronc et les basses branches, espérant y découvrir un indice.

N'en trouvant pas à hauteur de ses épaules, elle grimpa à l'arbre et en examina chaque branche et ramille. Enfin, elle redescendit, très dépitée : il n'apportait pas de solution au mystère.

« Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait aucun rapport entre l'arbre aux sorcières et le symbole, dit-elle. Peut-être cet arbre jalonne-t-il la route du fameux schnitz. Avant de nous en aller d'ici, j'ai bonne envie de jeter un coup d'œil au grenier. » Les trois amies rentrèrent dans la maison. De nouveau, Bess. offrit son dos à son amie, qui put ainsi agripper le rebord de la trappe et opérer un difficile rétablissement.

« J'aurais dû me munir d'une lampe électrique, dit-elle sur un ton de regret.

— J'en ai une petite dans ma poche, attends un instant, je te la passe, fit Bess ; ce sera toujours mieux que rien.

— Merci », répondit Alice en la lui prenant des mains.

Au premier abord, elle ne discerna que de grands lambeaux gris accrochés aux poutres - œuvres de plusieurs générations d'araignées -, des piles de journaux et de vieux papiers apparemment sans intérêt.

Se frayant un chemin vers l'extrémité du grenier, elle promena le faisceau de sa lampe autour d'elle et vit à terre un objet poussiéreux qui lui parut être un livre. Elle le ramassa, l'épousseta et constata que c'était une vieille bible allemande à tranche dorée, reliée de cuir brun. Elle jeta un dernier coup d'œil au grenier ; n'apercevant rien qui lui parût digne d'intérêt, elle revint vers la trappe.

« Bess, s'il te plaît, prends ceci et fais-y attention ! » dit-elle.

Se mettant à genoux, elle se pencha et passa la bible à Bess puis elle sauta légèrement à terre.

Bess avait déjà posé le livre ancien sur le rebord de la fenêtre et elle l'ouvrit. Alice éclaira la page de garde et lut :

A ma fille chérie, Rachel Holt, en souvenir du jour de son mariage. Sa maman.

Émues, stupéfaites aussi de retrouver ce nom de Holt, les jeunes filles restèrent silencieuses, quelques secondes. Se pouvait-il que Roger Holt, un voleur, fût le descendant de cette Rachel Holt, dont les parents menaient sans doute une existence conforme aux préceptes de leur religion ?



Marion formula à voix haute la question que ses amies se posaient tout bas.

« Crois-tu, Alice, que cette maison appartienne encore aux Holt ?

— J'en doute. Sinon la police serait déjà venue y chercher Roger. »

Bess avança une autre hypothèse : sachant la maison vide, Holt l'utilisait comme cachette.

Alice, elle, ne pensait pas que ce fût là que Holt et sa femme avaient élu domicile puisque

aucun des meubles volés ne s'y trouvait et que, d'autre part, il n'y avait ni draps, ni couvertures, ni provisions d'aucune sorte.

« En outre, ajouta-t-elle, Roger Holt possède une automobile, un cheval et une carriole. Comment pourrait-il les amener jusqu'ici ? »

Après avoir quelque peu discuté, Marion et Bess convinrent qu'Alice devait avoir raison, : l'arbre aux sorcières servait de point de repère au voleur et à ses complices. Il fallait donc poursuivre les recherches en ne perdant pas cela de vue.

« Qu'allons-nous faire de cette bible, demanda Bess. La remettre à sa place ou l'emporter avec nous ? »

Alice résolut de l'emporter. Par la suite, quand l'affaire des meubles serait réglée, elle se préoccuperait de la remettre à un membre de la famille Holt encore existant - autre, bien entendu, que Roger Holt, celui-ci n'en étant pas digne.

Marion enveloppa soigneusement le livre dans un vieux journal et, ensemble, les trois jeunes filles regagnèrent leur voiture.

« Confions ce livre pieux aux Glick, dit Alice en s'installant au volant. J'en profiterai pour leur demander si cette maison ne ferait pas partie d'un domaine plus vaste. J'ai le pressentiment que nous nous rapprochons du but, et que nous ne tarderons pas à retrouver les Holt et Manda.

— A propos de Manda, qui sait si elle n'est pas rentrée chez ses parents ? dit Marion. Peut-être faudrait-il s'en assurer.

— Je n'ai pas grand espoir, répondit Alice. Mais si cela te fait plaisir, nous irons à la ferme Kreutz, après le déjeuner. »

Voilà qui ne souriait guère à Bess.

« Si Manda n'est pas là, nous allons encourir les foudres de l'irascible M. Kreutz, protesta-t-elle. Grand merci ! Je n'ai pas du tout envie de me faire jeter à la porte comme une va-nu-pieds.

— Qu'il essaie un peu ! fanfaronna Marion en serrant les poings.

— Du calme ! Du calme ! fit Alice. Nous tâcherons de voir Mme Kreutz seule. Je ne crois pas qu'elle soit fâchée contre nous. »

Quand elles arrivèrent à la ferme Glick, la maîtresse de maison, revenue de son ouvrage, s'affairait dans sa cuisine.

« Quelle bonne odeur ! fit Marion en humant un délicieux fumet.

— Ce soir, nous aurons des « vieilles chaussures » et des beignets, annonça Mme Glick en souriant. Je ne saurais dire d'où ces « vieilles chaussures » tirent leur nom, mais elles vous plairont, j'en suis sûre. Ce sont des pommes de terre entourées de pâte. Ensuite, je servirai du milich flitch. C'est un dessert à base de farine, de crème, de sucre et de cannelle.

— L'eau m'en vient à la bouche ! » s'exclama Bess, la mine gourmande.

Le repas fut bientôt prêt. Tous le savourèrent avec joie. Les trois amies racontèrent leurs aventures de la matinée et demandèrent à Mme Glick de leur parler de l'arbre dont la forme étrange les avait surprises.

« Sur les arbres morts se développe souvent un parasite appelé : hex haijse, autrement dit balai de sorcière. »

Ce renseignement confirma aux jeunes filles qu'elles étaient, bel et bien, sur les traces de Roger Holt. Elles firent ensuite part aux Glick de leur intention de se rendre chez les Kreutz.

« Je vous souhaite bonne chance, leur répondit Mme Glick, mais ne vous attendez pas à une réception chaleureuse. Si Manda était revenue chez elle, le bruit s'en serait déjà répandu. Or, chez les Stoltz, une amie m'a confié, en aparté, que les Kreutz vous accusaient de la disparition de leur fille. »

En dépit de cette mise en garde, Alice et Bess se rendirent chez les Kreutz. Marion était restée, sa cheville la faisant souffrir.

Comme Alice s'engageait dans le sentier menant à la ferme Kreutz, Bess commença à regretter de l'avoir accompagnée et la supplia de rebrousser chemin.

« Non. Je veux savoir ce que Manda est devenue », dit Alice en serrant les mâchoires d'un air décidé.

Arrivées dans la cour de la ferme, les deux amies descendirent de voiture et allèrent

frapper à la porte. Ce fut Mme Kreutz qui leur ouvrit. Les prenant chacune par une épaule, elle les tira à l'intérieur en disant :

« Dummel dich ! »



CHAPITRE XIX

NOUVEL INDICE

Mme Kreutz referma vivement la porte de la cuisine. Muettes de surprise, Alice et Bess la regardaient sans comprendre.

« Veuillez m'excuser de vous avoir parlé en bas-allemand, dit-elle. Je vous disais de vous presser !

— Pourquoi ? » fit Bess, de plus en plus interloquée.

A voix basse, comme si elle craignait d'être entendue par un auditeur invisible, Mme Kreutz répondit :

« Je ne voulais pas vous laisser dehors. Papa croit que c'est vous qui avez persuadé Manda de s'enfuir. Il a exprimé cette opinion devant un grand nombre de personnes. Si jamais il survenait, je vous en prie, sauvez-vous par la porte de devant. »

Alice s'apprêtait à lui rappeler que le cabriolet garé dans la cour trahirait leur présence, mais, avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, Mme Kreutz demanda :

« Avez-vous des nouvelles de ma fille ?

— Nous espérons la trouver chez vous, répondit Alice. Nous n'avons hélas ! rien appris de nouveau à son sujet. »

Mme Kreutz se tordit les mains de désespoir, son visage ravagé par la douleur inspirait la pitié.

« Ma petite fille, ma pauvre petite fille ! gémit-elle. Si papa ne nous avait pas interdit à tous de lui adresser la parole, elle serait auprès de moi. J'ai grand-peur qu'elle ne soit en danger. Pourquoi a-t-il été aussi sévère. Il le regrette amèrement. »

Alice et Bess se gardèrent de laisser deviner qu'elles partageaient la crainte de Mme Kreutz. Elles lui promirent de tenter l'impossible pour lui ramener sa fille.

« La police s'efforce de retrouver M. et Mme Holt chez qui, croyons-nous, travaille Manda », ajouta Bess.

Alice mit Mme Kreutz au courant de ce qu'elles avaient fait, durant ces quelques jours, et termina par une question :

« Madame, l'homme qui a parlé à Melinda, la cousine de Manda, lui a dit : « Retourne au «

schnitz ! » Sauriez-vous ce que ce mot désigne ? » Mme Kreutz ayant répondu par la négative, Alice lui demanda si elle aurait entendu parler d'un entrepôt de pommes talées, dans le voisinage. A ces mots, la pauvre femme devint d'une pâleur effrayante et, saisissant la main d'Alice, elle murmura : « Manda m'a posé la même question !

— Ce qui me confirme dans l'idée que c'est là qu'elle s'est rendue, en partant de chez vous. Où est cet entrepôt ? »

Tristement, Mme Kreutz déclara l'ignorer.

« Qui pourrait le savoir ?

— Non loin d'ici, habite un vieil homme qui serait peut-être en mesure de vous renseigner. Il connaît tout le monde, rien ne lui échappe, et il est si vieux que des choses oubliées de tous restent vivantes dans sa mémoire.

— Où habite cet homme ? demanda vivement Alice.

— On l'appelle Groezdawdi Esch et il demeure dans l'aile gauche d'une maison à trois générations. »

Devant la mine étonnée de Bess, Mme Kreutz lui expliqua que les familles paysannes amish se séparent rarement.

« En général, quand un fils se marie, les parents ajoutent une aile à la maison principale et s'y installent, laissant leur habitation au jeune couple.

— Et les autres fils ? »

Mme Kreutz s'excusa de ne pas savoir très bien s'exprimer en anglais. En tout cas, chez les Esch, il y avait trois maisons contiguës, dont les dimensions allaient en décroissant. Dans la plus petite de ces maisons vivait le grand-père, dans celle du centre le père et dans la plus grande le petit-fils et sa famille.

« Le grand-père habite par là, acheva-t-elle en tendant la main dans la direction du nord-ouest. C'est tout droit, mais...

— Ne vous inquiétez pas, nous trouverons bien. A présent, partons, avant que votre mari ne revienne.

— Oui, dépêchez-vous. Il est allé à la foire aux bestiaux vendre le taureau qui l'avait attaqué ; il risque de revenir d'une minute à l'autre. Partez, je vous en prie ! »

Les jeunes filles ne se le firent pas répéter. Le temps de gagner leur voiture, et elles quittaient la ferme.

Elles arrivèrent sans difficulté chez les Esch. Comme elles mettaient pied à terre devant la grange, elles virent avec surprise plusieurs carrioles amish.

« Tiens ! on dirait qu'il y a une fête », dit Alice.

A ce moment, un jeune garçon, portant un seau de pommes, sortit en courant d'un petit bâtiment de pierre. A la vue des jeunes filles, il fit un brusque détour et se sauva, effrayé, avant qu'elles aient pu lui demander où était M. Groezdawdi Esch. La bonne odeur qui s'échappait du petit bâtiment donna à penser aux jeunes filles que c'était la cuisine commune où, dans la plupart des fermes amish, on prépare les confitures et conserves. Elles ne se trompaient pas. En s'approchant, elles virent, par la porte grande ouverte, plusieurs personnes qui, à l'aide d'un curieux instrument en forme de boîte, épluchaient d'un seul mouvement de la main des pommes qu'elles jetaient ensuite dans une marmite. Sur le fourneau, d'autres marmites étaient déjà posées.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans que personne prêtât attention aux trois amies. Enfin, une jeune femme se leva et vint s'informer de ce qu'elles voulaient. Alice répondit qu'elle désirait parler à Groezdawdi Esch.



« Je vais le chercher » ! répondit aimablement la jeune femme.

Au bout d'un moment, un vieillard à la barbe et aux cheveux aussi blancs que la neige s'avança vers Alice. En dépit de son grand âge, il se tenait droit comme un if, et ses yeux bleus rayonnaient de bonté et de malice.

« En quoi puis-je vous être utile, mesdemoiselles ? » s'enquit-il avec un sourire courtois.

Alice lui exposa brièvement le motif de leur venue. Connaîtrait-il un endroit appelé schnitz ?

« Oui, oui, fit le vieillard. Ce schnitz appartenait à un fermier du nom de Holt..., il faisait le commerce des pommes talées. Cela remonte à des années...

— Parlez-moi de ces Holt, je vous en prie, dit Alice, très agitée à l'idée d'être sur la bonne piste.

— Les Holt ont, depuis longtemps, quitté la région. Ils ont vendu leur ferme à des gens de la ville, les Fuller, qui l'on abandonnée à leur tour.

— Pourquoi ? » questionna Bess.

Le vieillard promena son regard d'une jeune fille à l'autre.

« Expliquez-moi d'abord la raison de cette curiosité », dit-il enfin.

Que savait le vieil homme ? se demanda Alice ; elle répondit toutefois qu'elle recherchait Manda Kreutz.

« La piste que j'ai suivie, conclut-elle, me mène à un schnitz.

— Gfaiirlich ! Ess is vie Toedt ! »

Les deux amies prièrent M. Esch de traduire ce qu'il venait de dire.

« Dangereux ! C'est mortel ! » répondit-il.

Il hésita un instant, puis reprit :

« Si Manda y est allée, jamais plus sans doute on ne la reverra. Comme tant d'autres, elle disparaîtra sans laisser de trace.

— Mais pourquoi ? s'écria Alice. Dites-le-nous afin que nous puissions la secourir, s'il en est temps encore ! »

Le vieillard hochait la tête et menaçait Alice.

« Tenez-vous loin de cet endroit ! Il porte malheur ! »



CHAPITRE XX

LE LANCE-PIERRES

Alice et Bess se demandaient, non sans inquiétude, si le vieillard consentirait à leur dire où se trouvait le schnitz. C'était peu vraisemblable, étant donné qu'il tenait cet endroit pour dangereux.

Enfin, après une longue plaidoirie, Alice réussit à le convaincre.

« Reprenez la route en direction du nord. A cinq kilomètres, vous prendrez un sentier qui traverse un champ inculte. Ce sentier n'est qu'ornières et touffes d'herbe. Personne ne l'utilise ; cependant, à condition de tenir l'œil ouvert, vous ne pourrez le manquer. »

Prise d'une brusque inspiration, Alice lui demanda si, à quelque distance de la maison principale, il n'y aurait pas une maison plus petite. Groezdawdi Esch opina du bonnet et dit que, les Holt ayant eu de nombreux enfants, le père avait construit plusieurs habitations sur son domaine.

« Une de ses filles ou belles-filles s'appelait-elle Rachel ? » interrogea encore Alice.

Le vieil homme la dévisagea d'un air soupçonneux et lui demanda comment elle avait entendu parler de cette Rachel Holt, morte depuis cinquante ans. Alice répondit qu'elle avait lu ce nom sur la page de garde d'une ancienne bible.

« Je vous ai indiqué le chemin de la ferme Holt, coupa le vieillard, parce que vous avez beaucoup insisté. Mais, je vous le répète, n'y allez pas.

« Pourquoi est-ce si dangereux d'en franchir les limites ? » voulut savoir Bess.

Le vieillard prit une profonde inspiration et commença un récit assez embrouillé. Il s'exprimait en un curieux langage, vague mélange de bas-allemand et d'anglais, aussi les deux amies eurent-elles quelque peine à le comprendre. Après lui avoir posé maintes et maintes questions, elles dégagèrent l'essentiel de l'histoire.

Jadis, à l'époque où les Holt exploitaient le domaine, plusieurs membres de leur famille avaient disparu mystérieusement. Jamais on ne les avait revus. Les voisins en avaient conclu qu'un mauvais sort leur avait été jeté. Un jour, une caravane de gitans avaient campé sur la propriété. Furieux, M. Holt leur avait ordonné de s'en aller sur l'heure. Les gitans avaient installé tentes et roulottes dans les bois bordant les terres de cet homme au cœur dur. A l'insu, semble-t-il, de M. Holt, plusieurs de ses enfants se rendirent souvent au campement, où ils se lièrent d'amitié avec les gitans. Le fils aîné du propriétaire s'éprit d'une ravissante et

jeune diseuse de bonne aventure. Il voulut l'épouser.

Apprenant cela, M. Holt entra dans une violente colère et menaça son fils de le déshériter. La gitane vint troubler M. Holt et lui dit qu'elle connaissait le secret des nombreuses disparitions qui avaient endeuillé sa famille. S'il consentait au mariage, elle le lui révélerait. Choix terrible pour le vieil homme. Après avoir longuement tergiversé, il préféra garder son fils.

Par la suite, on raconta que la gitane avait quand même laissé au jeune homme quelques mots qui devaient lui permettre de découvrir le secret. Elle avait écrits en anglais sur une feuille de papier qu'elle aurait cachée dans une table achetée, disait-on, par ses parents lors de la vente des biens de George Washington. A celui qu'elle aimait d'une très profonde affection, elle avait offert cette table en souvenir d'elle.

Comme Bess s'étonnait que des gitans eussent des meubles de prix dans leurs tentes, le vieil Amish lui rappela que les gitans se déplacent, en Amérique, dans des roulottes souvent très confortables et qu'ils ont des goûts parfois raffinés.

Quand Groezdawdi Esch eut achevé son récit, Alice et Bess se regardèrent. Était-ce à cause de ce secret que Robert Holt voulait la table ?

Le vieil homme ajouta que le propriétaire actuel du domaine avait été malchanceux. S'il n'avait perdu aucun membre de sa famille, en revanche son bétail avait été décimé par la maladie, ses récoltes étaient mauvaises, et les siens avaient tous été victimes d'accidents plus ou moins graves. Ce qui n'avait fait que renforcer, dans le pays, la croyance en un sortilège.

« Qui est-ce qui cultive les terres en ce moment ? s'informa Alice.

— Personne. Les Fuller sont partis, mais ils n'ont pas encore mis la propriété en vente. »

Voilà qui expliquerait, songeait Alice, pourquoi Roger Holt et sa femme avaient choisi cet endroit comme repaire. Une fois en possession du secret qui rendait dangereuse l'exploitation de la ferme, il la rachèterait pour une bouchée de pain à un propriétaire trop heureux sans doute de s'en débarrasser. Ensuite, les Holt remettraient en valeur le domaine qui, ils en étaient persuadés, leur rapporterait beaucoup d'argent, le pays étant très fertile.

Le vieillard rompit le cours des réflexions d'Alice en lui demandant :

« Vous croyez que Manda Kreutz se cache dans la ferme Fuller ?

— Je le crains. C'est la raison qui m'incite à m'y rendre. Quels sont, selon vous, les dangers qui nous y guettent ?

— Hélas ! je n'en ai pas la moindre idée ! Tout ce que je sais, c'est que nous évitons tous ce domaine comme la peste ! »

Après avoir remercié Groezdawdi Esch de l'avoir si obligeamment renseignée et lui avoir promis d'être prudente, Alice prit congé.

« Manda est une jolie fille et une rude travailleuse, dit le vieil homme avec un bon sourire. Si elle rentre, son papa n'aura pas de souci à se faire, ce n'est pas son escapade qui l'empêchera de trouver un bon mari. »

Bess et Alice remontèrent en voiture et sortirent de la ferme Esch. Voyant que son amie se disposait à prendre la direction du nord, Bess protesta avec vigueur :

« Alice Roy, vous avez perdu la tête ! Après ce que vous venez d'entendre, vous persistez dans votre intention de vous rendre dans ces lieux maudits ! Ma parole, vous avez besoin des soins d'un bon psychiatre ! »

L'emphase voulue de ces paroles lit rire Alice.

« Oui, mademoiselle Bess, je persiste dans mes intentions !

— En ce cas, je me refuse à t'accompagner, déclara Bess en reprenant un ton naturel, et je t'interdis de te rendre, seule, là-bas. Allons chercher Marion et une bonne demi-douzaine de personnes.

— Où prendrons-nous cette demi-douzaine de personnes, je te prie ?

— Cela, je l'ignore et je ne m'en soucie guère. Mais ne compte pas sur moi !

— Je vois où tu veux en venir, dit Alice. Eh bien non, je ne préviendrai pas la police. Comment le pourrais-je sans me couvrir de ridicule ? Je n'ai rien de précis à dire. Que sais-je de cette ferme et de ses habitants ou propriétaires en dehors de ce que le bon M. Esch nous en a dit ? Il se peut que Roger Holt y ait élu domicile, comme nous le pressentons, mais rien ne le prouve. Faire venir une escouade de policiers pour rien ruinerait à jamais nos chances de les voir accourir en cas de nécessité. Ce que je me propose de faire, c'est de m'assurer que les

Holt habitent le domaine Fuller et que Manda travaille chez eux. Je voudrais l'emmener avant d'alerter la police. Dans son intérêt même, il faut éviter toute publicité de mauvais aloi autour de son nom. »

Bess reconnut qu'Alice n'avait pas tort, sur ce point.

« Attends au moins demain matin, dit-elle. La nuit approche, et mieux vaut entreprendre cette expédition en plein jour.

— C'est en effet plus sage, répondit Alice. Pauvre Manda, innocente, confiante, comme elle paraît l'être, ayant toujours mené une existence à l'abri du danger, elle ne se doute pas qu'elle est chez des gens malhonnêtes. Comment nous accueillera-t-elle ? Qu'a bien pu lui raconter Roger Holt sur notre compte ?

— Il l'aura sûrement mise en garde contre nous. De quoi n'est-il pas capable ? Il a déjà failli nous assommer, lui ou un de ses complices. A quelles extrémités ne se portera-t-il pas si nous franchissons les limites de son repaire ? »

Alice ne répondit pas. Au lieu de cela, elle reparla de leur rencontre dans les bois.

« La femme qui s'est enfuie en criant était, j'en suis convaincue, soit Manda, soit Mme Holt. Avec cette coiffe que portent les femmes amish, il est difficile de distinguer leurs traits, de loin.

— Qu'est-ce qui l'aura effrayée ? Une sorcière ?

— Un serpent plutôt, ou un lièvre, ou encore un renard, que sais-je ? Je t'en supplie, ne sois pas aussi crédule ! Les sorcières n'existent que dans les légendes. »

De retour à la ferme Glick, Alice résuma, à l'intention de ses hôtes et de Marion, le récit du vieux Groezdawdi Esch, puis se mit à aider Mme Glick à préparer le dîner. Jetant un coup d'œil par la fenêtre, elle vit Becky et Henner qui jouaient dans la cour.

Tout à coup, le petit garçon tendit un lance-pierres. Comment ses parents lui permettaient-ils de pratiquer ce jeu dangereux ? se demanda Alice. Inquiète, elle suivit des yeux la trajectoire du projectile. L'adresse du garçonnet força son admiration.

« Henner ferait un bon chasseur, dit-elle à Mme Glick. Il vise avec une précision stupéfiante.

— Oui, mais je n'apprécie guère ce genre de divertissements. Il lui arrive trop souvent d'atteindre autre chose que la cible. »

Aussitôt après le dîner, les trois amies allèrent faire une courte promenade à pied, tout en discutant les divers aspects du problème qui les préoccupait.

Comme elles rentraient, Mme Glick les appela.

« Bess, venez, on vous demande au téléphone », dit-elle.

Bess courut à l'appareil, suivie de ses amies.

Elle écouta quelques secondes en silence, fit oui, et raccrocha.

Levant les yeux vers Alice, elle éclata en sanglots.



CHAPITRE XXI

OBJECTIF ATTEINT !

« Bess ! Qu'y a-t-il ? s'écria Alice en entourant son amie de ses bras. De mauvaises nouvelles ? » Bess domina ses hoquets et, d'une voix brisée, répondit :

« Alice, ma chérie, je ne sais pas comment t'apprendre cela... La secrétaire de ton père vient... » Elle s'arrêta, incapable de poursuivre. Le cœur d'Alice se mit à battre la chamade.

« Vite ! Qu'a-t-elle dit ? supplia-t-elle.

Ton père a été transporté à la clinique. Il est au plus mal et ne cesse de te réclamer. Il faut que tu rentres tout de suite à River City. »

Le visage d'Alice devint d'une pâleur cadavérique. Le choc était si violent, si imprévu, qu'elle ne pouvait même pas pleurer. Comme un automate, elle se dirigea vers l'escalier pour aller chercher sa valise.

Mme Glick courut à elle et, la pressant contre sa poitrine, lui dit combien elle prenait part à sa peine.

M. Glick, qui s'était levé de sa chaise, offrit à la malheureuse jeune fille sa profonde sympathie.

« Vous ne pouvez pas conduire toute la nuit, dit-il. Ce serait une folie. De toute façon, vous iriez plus vite en prenant l'avion. Je vais téléphoner à l'aéroport et demander s'il n'y aurait pas un avion partant pour River City ce soir même. Dans l'affirmative, je vous mènerai en voiture à l'aéroport. »

Alice le remercia vivement. Bess décida d'accompagner son amie.

Pendant tout ce temps, Marion était demeurée silencieuse, non qu'elle manquât de cœur cercles, mais elle flairait quelque chose de louche dans cet appel téléphonique. Si M. Roy avait été gravement malade, Sarah aurait aussitôt regagné River City, dont quelques kilomètres seulement la séparaient, et ce serait elle qui aurait prévenu Alice. Dans le cas, où, par un effet du hasard, Sarah n'aurait pu être avisée, les parents de Bess ou ceux de Marion elle-même se seraient empressés de téléphoner à l'une ou à l'autre.

Plus elle y songeait, plus ce coup de téléphone lui semblait suspect. M. Roy n'avait, en ce moment, qu'une secrétaire intérimaire, la sienne étant en congé, Bess ne connaissait donc pas sa voix. D'ailleurs la distance modifie les sons.

« Madame, dit Marion à Mme Glick, la téléphoniste vous a-t-elle précisé si votre correspondant parlait de River City ?

— Non, pourquoi ? répondit la fermière. La secrétaire m'a tout de suite demandé Bess Taylor.

— D'ordinaire, quand il s'agit d'un appel interurbain, on nomme d'abord la ville du demandeur. »

Et Marion formula à voix haute ses soupçons.

« Téléphonons chez toi », conclut-elle.

Alice s'était arrêtée sur une marche. L'espoir faisait battre son cœur plus fort. Marion avait eu une excellente idée !

Tous demeurèrent immobiles, sans oser respirer tandis que Marion demandait le numéro. Il n'y avait personne chez les Roy. Alice se détendit un peu. Cela voulait sans doute dire que Sarah était toujours chez sa sœur. Marion demanda alors son propre numéro. Une minute plus tard, elle avait sa mère à l'autre bout du fil.

« Est-il vrai que le père d'Alice soit à hôpital, très malade ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit Mme Webb. Je viens de lui parler, il n'y a pas cinq minutes. Il partait pour vingt-quatre heures.

— Ne quitte pas, je t'en prie », dit Marion.

Se tournant, elle transmit la bonne nouvelle à tous. Les yeux d'Alice s'emplirent de larmes, de joie cette fois. Marion reprit sa conversation avec sa mère, à qui elle résuma l'incident.

« C'est honteux de recourir à des ruses aussi ignobles, s'exclama Mme Webb.

— Tu sais, maman, dit Marion, Alice a presque élucidé le mystère. Le voleur des meubles est dans nos parages. Il a voulu se débarrasser d'elle.

— Ton amie devrait renoncer à poursuivre cette enquête et transmettre toutes les données qu'elle a recueillies à la police. Cet homme m'inquiète.

— Tu connais Alice..., jamais elle ne renoncera à ce qu'elle a entrepris.

— C'est vrai. Recommande-lui tout de même d'être prudente. Et Bess et toi, soyez-le doublement pour elle. »



Marion le lui promet, prit tendrement congé d'elle et raccrocha. Alice courut se jeter dans les bras de son amie et la félicita d'avoir déjoué le piège.

« Mine Holt peut être fière, je me suis bien laissé rouler par elle ! » fit Alice, dépitée.

Lasses de cette longue journée, épuisées par les émotions, les trois amies montèrent se coucher de bonne heure. Elles voulaient être fraîches et disposes, le lendemain, en vue de la tâche qui les attendait.

Au réveil, elles descendirent dans la cuisine avant Mme Glick. Ne sachant ce qu'il fallait préparer pour le petit déjeuner, elles sortirent. Dans la cour, le jeune Henner s'exerçait à manier son lance-pierres.

« Que vises-tu en ce moment ? demanda Marion en riant.

— Goliath, répondit le petit garçon. Je suis David. »

Et le plus sérieusement du monde, il ajouta qu'il voulait perfectionner son tir afin de défendre Alice, dans le cas où un méchant homme l'attaquerait.

« Quelle idée as-tu là, Henner ? dit Alice. Il n'y a pas de vilaines gens par ici ; d'ailleurs, s'il y en avait, ton papa les empêcherait de nuire. »

Henner ne parut pas convaincu. Il rappela à Alice qu'il était un grand garçon, beaucoup plus grand qu'elle ne se l'imaginait, un garçon capable de la défendre et de ne pas laisser à son papa, infirme, le soin de le faire. Alice ne poursuivit pas la discussion. Elle se dirigea vers le jardin fleuriste, parce qu'elle désirait composer un joli bouquet pour décorer la table du déjeuner.

Elle enroulait du raphia autour de tiges d'asters et de soleils, lorsqu'elle entendit Bess pousser un cri.

« Attention ! »

Elle tourna la tête. Trop tard ! Un projectile la frappa à la nuque ; elle s'effondra à terre, inconsciente.

En une seconde, Bess fut agenouillée auprès de son amie.

« Alice ! Alice ! » gémit-elle en lui soulevant la tête.

Derrière elle, Henner répétait :

« Je ne l'ai pas fait exprès... Je ne l'ai pas fait exprès... A-t-elle mal ? »

Avec l'aide de Marion, aussitôt accourue, Bess transporta Alice à l'intérieur de la maison, où elles l'étendirent sur un divan. Attirée par le bruit, Mme Glick descendit.

« C'est moi, maman ! sanglota Henner. C'est moi ! Oh ! maman ! Je l'ai tuée avec mon lance-pierres ! »

Et désespéré, il monta l'escalier en courant pour se réfugier dans sa chambre. Mme Glick s'approcha d'Alice et demanda où la pierre l'avait frappée. En apprenant que c'était sur la nuque elle s'inquiéta.

« Il faut appeler un médecin tout de suite », dit-elle.

Après avoir téléphoné à son docteur habituel, elle revint auprès d'Alice et, lui prenant la main, récita une prière.

Pendant ce temps, Bess n'était pas restée inactive, elle avait mouillé une serviette, l'avait essorée et placée sur le front d'Alice, tandis que Marion dégrafait les vêtements de leur amie.

Peu à peu, Alice reprit connaissance, mais elle était encore incapable de bouger quand le médecin arriva, une vingtaine de minutes plus tard. Il rassura Mme Glick et les deux cousines. A en juger par les égratignures visibles sur le cou de la blessée, la pierre avait frappé de côté. Il ordonna une journée de repos complète.

Quand Alice eut retrouvé tout à fait ses esprits, elle sourit et voulut savoir ce qui s'était passé. Marion lui raconta les circonstances de l'accident.

« Pauvre Henner ! dit Alice en voyant le petit garçon s'encadrer timidement dans l'ouverture de la porte. Madame Glick, ne le punissez pas. Il est si malheureux !

— La leçon a été dure, répondit la fermière, il ne l'oubliera pas, mais il mérite une punition et je vais lui confisquer son lance-pierres. »

Alice fut navrée d'apprendre que le médecin lui interdisait de bouger jusqu'au lendemain.

« Moi qui voulais partir à la recherche de Roger Holt ! se lamenta-t-elle.

— Mieux vaut patienter que de compromettre ta santé, répondit Bess, sévère. D'ailleurs, si tu t'avisés de te lever de ce divan, je te ficelle dessus ! »

En fait, Alice n'y songeait guère. Elle ne souhaitait qu'une chose : dormir. Toute la journée, elle sommeilla ; le soir venu, après un léger repas, elle monta se coucher et dormit d'une traite jusqu'au lendemain matin.

Au réveil, elle ne se ressentait plus de son accident de la veille. Un délicieux petit déjeuner lui rendit son énergie, et elle se dirigea, en compagnie de Bess et de Marion, vers l'endroit où elle avait garé son cabriolet. Elle voulait aller faire une incursion dans la ferme Fuller-Holt. Quelle fut sa surprise en ne trouvant pas sa voiture !

« L'as-tu déplacée hier ? demanda-t-elle à Bess.

— Non. Il se peut que ce soit M. Glick. »

Elles allèrent s'en enquérir auprès du savetier.

« Je ne me serais pas permis de le faire, répondit-il, étonné. En ne voyant pas votre cabriolet ce matin, j'ai cru que vous aviez choisi un autre emplacement. »

Les trois amies cherchèrent partout. En vain.

« On l'a volé ! » conclut Bess.



CHAPITRE XXII

DÉPART EN CARRIOLE

L'exclamation de Bess frappa Alice dans toute sa réalité, une réalité qu'en son for intérieur elle s'était refusée jusqu'ici à admettre. Bien sûr, le cabriolet avait été volé ! Et qui d'autre aurait pu le voler, sinon la seule personne qui avait intérêt à entraver les mouvements d'Alice : Roger Holt, « C'est lui, j'en mettrais ma main au feu, dit Alice, navrée. N'étant pas parvenu à se débarrasser de moi hier soir, il a eu recours à une nouvelle ruse. Comment, sans voiture, aller le débusquer dans son repaire ?

— Tu ne vas pas te laisser décourager par ce nouveau coup du sort, n'est-ce pas ? fit Marion.

— Certes non ! répondit Alice en secouant énergiquement la tête. Plus que jamais, je veux retrouver et confondre cet escroc.

— Louons une voiture », dit Bess.

Alice approuva la suggestion ; toutefois, elle voulut prévenir la police.

Tout le monde se réunit dans la cuisine pour discuter de l'incident. Henner, encore désolé de son geste maladroit de la veille, prit timidement une main d'Alice dans la sienne.

« Permettez-moi de vous aider, implora-t-il. J'ai si grande honte de ce que j'ai fait, à vous mon amie. »

La jeune fille l'embrassa.

« As-tu une idée ? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il, les yeux brillants de joie. On ne peut pas trouver d'automobile par ici, mais je sais conduire la carriole de papa ; il vous la prêtera.

— Tiens ! Ce ne serait pas une mauvaise solution à notre problème de transport », approuva la jeune fille.

Alerté par téléphone, un inspecteur de police arrivait peu après ; il nota toutes les données concernant le vol, fit le tour de la ferme, à la recherche d'indices. Une série d'empreintes retint son attention ; elles avaient été faites par un homme ne portant pas des chaussures d'un modèle courant dans le pays.

« Auriez-vous une idée sur l'identité du voleur ? » demanda l'inspecteur à Alice.

Elle hésita avant de répondre :

« Je soupçonne Roger Holt, dont je vous ai déjà parlé. Ce n'est qu'une supposition, mais il rôde dans les parages et je crois qu'il tente de m'écarter de sa route, à n'importe quel prix. »

L'inspecteur promit d'ajouter ce vol à la liste des présomptions qui pesaient sur Roger Holt, et de prévenir Alice dès qu'il saurait quelque chose au sujet de son cabriolet.

Après le petit déjeuner, Mme Glick refusa l'aide des jeunes filles qui voulaient la décharger de certaines besognes.

« Vous avez une journée très remplie devant vous, déclara-t-elle d'un ton sans réplique. Partez tout de suite. »

Alice lui demanda si elle pouvait accepter l'offre de Henner.

« Certainement, la carriole est à votre disposition. Toutefois, je vous accompagnerai Henner n'est pas encore un cocher expérimenté, et mieux vaut d'ailleurs que vous ayez un adulte avec vous. Si papa ne souffrait pas des suites de son accident, il ne vous aurait pas laissées aller seules.

— Je serai là, moi ! s'exclama Henner. Je vous protégerai. Regardez mes muscles ! »

Tout en parlant, il les faisait saillir. Sa mère le regarda en souriant, parut hésiter à lui permettre de venir aussi. Enfin, elle décida :

« Oui, tu deviens un grand garçon. Va atteler la carriole. »

En moins de dix minutes, Henner s'était parfaitement acquitté de la besogne et appelait ses passagers. Becky les vit s'entasser dans la voiture avec un chagrin muet. Sa mère lui avait confié de menues tâches ménagères.

« Becky, il faut que tu prépares le déjeuner pour ton papa. Il sera très fier de sa fille, si elle me remplace bien. »

Un sourire heureux illumina le visage de l'enfant qui rentra en chantant dans la maison.

Henner prit les guides, fit claquer son fouet et l'attelage s'ébranla. Ils parvinrent sans incident au sentier indiqué par le vieux Groezdawdi Esch. Le sol n'était qu'ornières, les roues de la carriole s'enfoncèrent dans deux d'entre elles, plus larges et plus profondes que les autres. Le cheval prit une allure d'escargot. Au bout de sept cents mètres environ, le sentier tournait brusquement.

Henner voulut faire obliquer le cheval ; ce faisant, il oublia les ornières, qui, elles, partaient dans une autre direction. Les roues avant sortirent des sillons, mais pas les roues arrière. Au même moment, un lièvre détala sous les pattes du cheval, qui prit peur et bondit ; sous la brusque traction, la roue gauche se détacha.

Mme Glick avait déjà enlevé les guides des mains de son fils et maîtrisé le cheval.

Tous descendirent pour constater les dégâts. Se sentant de nouveau coupable, Henner se mit à pleurer. Sa mère le consola, en disant que l'accident aurait difficilement pu être évité.

« Ce chemin est effroyable ! » dit-elle.

Après avoir examiné la roue, Mme Glick annonça qu'il était impossible de la remettre en place - c'était l'affaire d'un charron.

« Qu'allons-nous devenir ? » demanda Bess.

Mme Glick réfléchit un moment, avant de répondre que le mieux était d'aller solliciter de l'aide à la ferme Beiler.

« Elle n'est pas très loin d'ici, en coupant à travers champs, dit-elle. Henner, le jeune Michael est un de tes camarades d'école. Sa famille est très gentille. Monte sur le cheval avec Alice, et allez demander qu'on vous prête une carriole. »

Le jeune garçon détela le cheval, aida galamment Alice à l'enfourcher, et sauta en croupe.

Ils chevauchèrent à travers une vaste prairie, pendant un peu plus d'un kilomètre. En approchant de la ferme, ils virent de nombreuses carrioles rangées dans un champ ; un peu plus loin, des hommes s'affairaient autour d'une grange en construction.

« Le papa de Michael a eu sa grange détruite par un incendie, expliqua Henner. Chez nous autres, Amish, quand un désastre s'abat sur une ferme ou sur une habitation, tous les voisins viennent prêter main forte à ceux que le malheur a frappés. On les aide à reconstruire les bâtiments, on leur apporte des vivres, des lits, des casseroles, selon les moyens de chacun. Et puis, c'est très amusant. On se retrouve tous, et on mange tout plein de bonnes choses ! »

En effet, une activité fébrile régnait dans la cour de la ferme. Les uns transportaient des poutres, les autres charriaient des pierres. Déjà, la charpente du toit était terminée.

Henner et Alice sautèrent à bas de leur monture. « Comment trouver M. Beiler, au milieu de toute cette agitation ? » se demandait Alice. Henner avait déjà repéré son petit camarade et courait vers lui. Juste à ce moment, un homme cria :

« Heist nus ! »

Comme hypnotisée, Alice vit plusieurs hommes hisser une lourde poutre. Une seconde plus tard, une exclamation d'effroi lui échappait. Glissant des mains qui la tenaient, la poutre tombait à terre, droit sur Henner et Michael.



CHAPITRE XXIII

UN AUTRE COUP DU SORT

A la vitesse de l'éclair, Alice se rua vers les deux petits garçons. Par chance, la chute de la poutre fut ralentie par une entretoise. Cela donna le temps à la jeune fille de pousser les petits garçons hors de la trajectoire et, d'un bond, de s'en écarter elle-même.

La poutre s'écrasa à terre, dans un grand fracas. Henner comprit qu'Alice venait de leur sauver la vie, à lui et à son ami.

« Oh ! Alice ! Sans vous, nous serions morts, Michael et moi.

— Merci, merci ! » bégaya Michael, encore sous le coup de la frayeur.

Les hommes quittèrent leur poste et accoururent. Ce fut à qui serrerait la main de la jeune fille, et la féliciterait de son courage et de sa présence d'esprit. Un homme se détacha du groupe et dit : « Je suis M. Beiler. J'avais interdit à mon fils de s'approcher du chantier. Je ne saurai jamais assez vous remercier de ce que vous avez fait. » Alice se présenta et exposa le motif de sa venue. M. Beiler se déclara enchanté de pouvoir, tout de suite, manifester sa reconnaissance. Il promit également de faire réparer par ses fils la carriole endommagée, et de la ramener à la ferme Glick, dès le lendemain.

« Je vous remercie beaucoup, dit Alice. Mais je ne voudrais pas interrompre votre travail. Henner et Michael ne pourraient-ils atteler le cheval ? » A ce moment, une femme sortit de la maison et vint à eux. C'était Mme Beiler. Ses yeux se mouillèrent de larmes, en apprenant qu'Alice avait sauvé la vie de son fils et celle du jeune Henner.

« Je vous en prie, permettez-moi de vous offrir à déjeuner. »

Alice déclina l'aimable invitation, disant que Mme Glick et ses amies, Bess et Marion, l'attendaient sur le sentier. Mme Beiler voulut alors lui donner un repas froid à emporter et, tandis que tes garçonnets s'occupaient du cheval et de la carriole, elle emmena sa visiteuse à la cuisine.

Jamais Alice n'avait contemplé un tel amoncellement de victuailles. Les fameux « sept plats salés, sept plats sucrés », que toute Allemande de Pennsylvanie tient à honneur d'offrir à ses invités, s'épalaient sur une immense table. Sur des tréteaux, des tartes attendaient d'être enfournées, d'autres refroidissaient. Posés à même le plancher, des plats, contenaient des poulets rôtis, des saucissons et charcuteries diverses.

Tandis qu'Alice contemplait, bouche bée, cette abondance, Mme Beiler ne restait pas

inactive. Elle emplit un panier de delikatessen, présenta Alice aux voisines, qui l'aidèrent à cuisiner pour les hommes, et lui fit boire un verre de limonade, dont elle mit trois bouteilles dans le panier.

Sur ces entrefaites, Henner avait amené la carriole devant la porte de la cuisine. Après avoir encore remercié la charmante fermière, Alice grimpa sur le siège avant et le cocher, Henner, fit partir le cheval.

Quand ils arrivèrent tous deux à l'endroit où les attendaient Mme Glick, Bess et Marion, Henner s'empressa de raconter à sa mère l'accident dont il avait failli être victime. Bouleversée, Mme Glick serra Alice dans ses bras.

« Je croyais jusqu'alors que personne ne surpassait les femmes amish en courage. Je vois que je me suis trompée », dit-elle.

Alice rougit sous le compliment. A la vue des provisions contenues dans le panier, Bess se pourlécha avec une mine gourmande et voulut déjeuner, toutes affaires cessantes. Elle n'eut pas besoin de déployer des trésors d'éloquence pour convaincre ses amies ni les Glick, mère et fils.



Ils s'assirent tous en rond, sur l'herbe, et festoyèrent gaiement. Un merveilleux gâteau au chocolat - clou du repas - remporta tous les suffrages.

Après avoir soigneusement ramassé papiers et cartons, le petit groupe remonta en carriole. Cette fois, ce fut Mme Glick, cocher émérite, qui prit les guides. Elle longea plusieurs champs, croisa d'autres sentiers étroits, et arrêta l'attelage en lisière d'un bois.

« Selon les indications que vous a données Groezdawdi Esch, nous ne devons plus être très éloignés de l'ancienne ferme Holt. Laissons-nous la carriole ici ? »

Alice réfléchit un moment, puis elle fit remarquer que, si Roger Holt était dans la propriété, il devait se tenir sur ses gardes et les épier.

« En ce cas, à quoi bon cacher cheval et carriole, conclut-elle. Et s'il n'est pas là, ce sera plus commode de les avoir sous la main. Je suis d'avis de continuer. »

Mme Glick acquiesça. Le cheval repartit au pas. Après avoir suivi un sentier sinueux, à travers les arbres, le petit groupe déboucha tout à coup devant un long bâtiment en bois. Mme Glick tira sur les guides.

« Ce doit être le fameux schnitz », dit-elle.

Il n'y avait pas le moindre signe d'activité aux alentours, pourtant Alice eut l'impression que quelqu'un se cachait à l'intérieur. Serait-ce là qu'était entreposé le mobilier volé ?

« Inspectons d'abord les parages, dit Alice. Je vous propose de nous séparer. Bess et Marion iront dans une direction, Mme Glick, Henner et moi dans une autre. »

Ce plan ne convenait guère à Bess qui cita l'adage : « L'union fait la force ». Après une longue discussion, elle finit par céder aux instances de ses amies.

« Je veux bien, à une condition toutefois, c'est que nous visitons d'abord, et tous ensemble, ce bâtiment. »

Alice prit la tête du groupe. Elle poussa une porte aux gonds rouillés et entra au rez-de-

chaussée. Par des interstices du bois, le soleil éclairait la vaste pièce... qui était vide !

Prudemment, Alice et ses amies montèrent au premier étage. Il se composait, lui aussi, d'une seule pièce nue. Après un examen minutieux des parois, qui ne leur révéla rien, les jeunes filles redescendirent.

« Il doit y avoir une maison d'habitation et des granges, dans la propriété, dit Alice. Cherchons-les. »

Une fois dehors, le petit groupe se scinda. Bess et Marion suivirent la lisière du bois ; Alice, Mme Glick et Henner décidèrent de traverser la clairière en carriole, puis de suivre un sentier qui s'enfonçait dans le bois.

Ils débouchèrent bientôt dans la cour de la ferme. Comme ils descendaient tous trois de la carriole, Henner poussa un cri de frayeur et tendit la main devant lui.

Un arbre se dressait à quelques mètres d'eux. L'arbre aux sorcières et, sur son tronc s'étalait le symbole inachevé qu'Alice connaissait si bien !

« Oh ! » s'écria de nouveau Henner.

Une main armée d'un pinceau sortit de derrière l'arbre. Alice, Henner et Mme Glick retinrent leur souffle.

L'apparition avait quelque chose de fantasmagorique. Henner s'accrocha à la jupe de sa mère. Mme Glick pâlit, Alice elle-même ne put réprimer un frisson. Se ressaisissant, elle courut voir ce qu'il y avait derrière l'arbre.

Elle s'attendait que ce fût Roger Holt et recula de stupeur en se trouvant face à face avec un gros garçon d'environ quinze ans à l'expression niaise.

« Que faites-vous ? lui demanda-t-elle. Et qui demeure ici ? »

Le jeune garçon continua de la fixer d'un air hébété. Accourue sur ces entrefaites, Mme Glick l'interrogea en dialecte amish. Il la regarda, sans paraître comprendre. Il était, de toute évidence, sourd-muet.

« Je me demande s'il travaille pour Roger Holt, dit Alice.

— C'est fort probable, répondit Mme Glick. Que faisons-nous ? »

Alice réfléchissait à cette question quand elle s'entendit appeler par Bess.

« Viens vite !

— Où es-tu ? cria Alice en réponse, car elle ne voyait son amie nulle part.

— Dans le bois. »

Alice courut dans la direction de la voix, après avoir prié les Glick de veiller à ce que le sourd-muet ne donnât pas l'alerte, d'une manière ou d'une autre. Quand la jeune fille eut rejoint ses amies, elle put à peine en croire ses yeux : Manda Kreutz était avec elles.



CHAPITRE XXIV

A MALIN, MALIN ET DEMI !

« Manda ! s'exclama Alice. Comme je suis contente de vous retrouver enfin !

— Pourquoi ? répondit Manda, un peu surprise. Me cherchiez-vous ? J'habite ici avec M. et Mme Roger Holt. Ils sont très gentils avec moi et s'occupent de restaurer la maison.

— Gentils ! Eux ! protesta Marion avec véhémence. Ils sont tout, sauf cela ! »

Manda fronça les sourcils et voulut savoir ce que Marion entendait par ces mots.

« Explique-le-lui toi-même, Alice, fit Marion. Ni Bess ni moi, nous ne lui avons parlé du vol. »

Après avoir écouté en silence le récit d'Alice, Manda refusa d'y ajouter foi. C'était impossible. Les Holt étaient très gentils pour elle et lui versaient de bons gages. C'étaient des Amish originaires de l'Ohio et ils parlaient très bien le dialecte germanique de Pennsylvanie. Ce ne pouvait donc être que des gens droits et bons.

« N'allez pas me dire que M. Holt est un escroc. Jamais je ne le croirai ! protesta-t-elle.

— Et pourtant, c'en est un, dit Marion. Plus vite vous partirez d'ici, mieux cela vaudra. »

Manda baissa la tête et, avec une profonde tristesse, rappela qu'elle n'avait pas un endroit où aller. Son père refuserait de la recevoir, et elle ne voulait pas retourner à Lancaster.

« Vous vous trompiez, Manda, en croyant que vos parents vous repousseraient, dit Alice avec un sourire. J'ai parlé à votre mère. Elle et votre père vous attendent dans l'angoisse. Votre père regrette de s'être montré si dur ; il vous accueillera à bras ouverts. »

La jeune Amish leva vers Alice un regard incrédule qu'éclairait cependant une lueur d'espoir. Enfin, elle murmura :

« Est-ce bien vrai ?

— Alice ne ment jamais », intervint Bess, outrée qu'on pût mettre en doute les paroles de son amie.

Alice, elle, comprenait que Manda ne fût convaincue ni du désir qu'avait son père de la revoir, ni de la malhonnêteté de Roger Holt.

« Il faut que je parvienne à la persuader », songeait-elle.

A haute voix, elle demanda :

« Dites-moi, les Holt ont-ils apporté des meubles ici ?

— Oui.

- Des meubles anciens ? insista-t-elle. Parmi eux, n'y aurait-il pas une ou deux tables provenant de la maison de George Washington ?

— Comment le savez-vous ? » fit Manda, visiblement interloquée.

Alice lui fournit alors des détails complémentaires qui convinquirent la jeune Amish. Passant d'une extrémité à l'autre, elle voulut s'enfuir sur-le-champ de chez les Holt. Alice la retint et lui demanda qui était ce jeune garçon qu'elle avait surpris, un grand pinceau à la main.

« C'est un pauvre sourd-muet, tout à fait inoffensif, répondit Manda. Il habite ici. M. Holt donne ses ordres par écrit. Todd n'est pas très intelligent, mais il travaille bien, s'occupe du jardinage et aide M. Holt pour diverses besognes. Il est traité avec indulgence.

— Est-ce M. Holt qui lui a commandé de peindre un étrange symbole sur le tronc de l'arbre qui se dresse au milieu de la cour ? »

Manda répondit par l'affirmative. Selon M. Holt, ce signe représentait, en quelque sorte, les armes de sa famille. Il en était très fier et projetait de le faire reproduire sur la grange et en plusieurs endroits de la propriété, dès qu'il aurait achevé la restauration de la maison principale.

« Surpris par votre arrivée inopinée, le pauvre garçon aura pris peur et voulu se cacher, sans pour autant interrompre son travail », ajouta Manda en riant.

Alice sourit et lui dit qu'en effet, c'est ce qu'il avait tenté de faire. Elle pria ensuite la jeune Amish de lui raconter comment elle avait trouvé la ferme. Manda répondit volontiers que M. Holt ne lui avait pas fourni d'indications précises quand il lui avait proposé de l'engager à son service.

« Il s'était, contenté de me dire que la maison s'élevait à quelque distance d'un ancien schnitz et que deux arbres aux sorcières me serviraient de poteaux indicateurs.

— Ce fameux arbre aux sorcières existe-t-il vraiment ? Ou n'est-ce pas plutôt le nom par lequel on désigne, dans votre région, un arbre mort sur lequel s'enchevêtrent des lianes aux formes bizarres ? interrogea Bess. C'est du moins ce que l'on nous a dit.

— Et on ne vous a pas trompées, répondit Manda. Ces lianes portent le nom de Hex Hayse. Quant au schnitz, j'ai questionné plusieurs personnes sans succès. Ce mot ne leur rappelait rien. Par hasard, j'ai croisé sur ma route un vieil homme qui m'en a indiqué le chemin, non sans se faire longtemps prier d'ailleurs. En voyant les deux arbres mentionnés par M. Holt, j'ai compris que j'étais sur la bonne voie. »

Tout à coup, Manda prit une expression apeurée et supplia les trois amies de l'emmener.

« Vous craignez que M. et Mme Holt ne reviennent sous peu ? questionna Marion.

— Ils ne rentreront que ce soir, mais je voudrais être loin d'ici quand ils arriveront. »

Puisque les Holt étaient absents, Alice allait pouvoir sans danger s'assurer que les meubles amenés par eux provenaient bien du manoir Lorient.

« Soyez gentille, dit-elle à Manda, faites-nous visiter l'intérieur de la maison.

— Dépêchons-nous, alors », répondit la jeune Amish en se dirigeant vers une porte de côté.

Alice lui emboîta le pas, tandis que Bess et Marion formaient l'arrière-garde.

« Manda, auriez-vous entendu les Holt parler d'un mystère à propos de ce domaine ? interrogea Alice.

— Non, jamais.

— Est-ce vous qui, avant-hier dans le bois, aux abords d'une petite maison, vous êtes enfuie en poussant un cri ?

— Non, c'était Mme Holt. Elle m'a raconté qu'un bruit l'avait effrayée. »

La jeune Amish manifesta sa stupeur de ce que les trois amies se fussent aventurées aussi près de la ferme. Quand Alice lui eut raconté l'épisode du grenier, Manda déclara que cela expliquait l'état dans lequel M. Holt était revenu, ce soir-là : les cheveux et les vêtements couverts de poussière. A sa femme, qui s'en étonnait, il avait répondu qu'il s'était sali en explorant un grenier à la recherche d'une bible ancienne. « J'ai appris son existence hier, a-t-il dit, et mon informateur m'a précisé qu'elle avait appartenu à mon arrière-grand-mère. »

Manda les fit entrer dans la cuisine, qui ne contenait que quelques casseroles et ustensiles. Les Holt s'étaient contentés d'apporter quatre lits - outre le mobilier ancien qui avait été entassé dans deux pièces du grenier -, les peintres devant entreprendre sous peu la réfection du rez-de-chaussée et du premier étage.

« M. et Mme Holt m'ont interdit de parler à qui que ce soit de ce mobilier. Ils semblaient craindre qu'on ne le leur volât.

— Pas bête ! s'exclama Marion, révoltée devant tant de cynisme.

— Voulez-vous que je vous accompagne en haut ? demanda la jeune Amish.

— Oui, s'il vous plaît, dit Alice. J'ai sur moi une liste descriptive des meubles volés à River City. Je n'aurai donc aucune peine à les identifier. »

Elles montèrent toutes ensemble au grenier. Un long couloir, éclairé à un bout par une fenêtre, le divisait en deux parties, Alice remarqua des lourdes portes de style germanique, fermées par des serrures d'un modèle peu courant, d'où sortait une clef énorme et joliment ouvragée.

Manda ouvrit une des portes. Alice, Bess et Marion entrèrent dans une vaste pièce, contenant plusieurs meubles. Alice alla de l'un à l'autre, les examinant sous tous les angles. Quand elle eut terminé son inspection, elle déclara :

« Ils viennent tous du manoir Lorient ; j'en mettrais ma main au feu. Mais je ne vois pas les tables dites de George Washington.

— Elles sont de l'autre côté du couloir, répondit Manda. M. Holt y tient beaucoup, car, nous a-t-il dit, elles ont une grande valeur en raison de leur ancienneté. »

Elle ouvrit la porte de l'autre grenier, qui n'était en fait qu'une soupente, et y pénétra à la suite d'Alice, de Bess et de Marion. Les tables tant cherchées étaient là ! Au nombre de quatre ! Deux sans doute étaient authentiques, les deux autres étant l'œuvre de M. Zimmel. Ainsi Roger Holt avait retrouvé la précieuse table, réplique de celle que détenait Mme Lorient !

Alice demanda à la jeune Amish si elle savait d'où venait la dernière table.

« M. Holt l'a achetée chez un antiquaire de New York.

— Eh bien, déclara Alice avec un sourire heureux, notre enquête est terminée.

— Ouf ! soupira Bess. Et bravo, Alice ! Sans toi, jamais Mme Gallow ne serait rentrée en possession de son héritage, ni M. Zimmel. »

Marion et Manda félicitèrent à leur tour Alice.

« Merci aussi de tout ce que vous avez fait pour moi, ajouta Manda, les yeux brillants de larmes. Quel bonheur de revoir mes parents !

— Partons tout de suite, dit Alice. Nous nous arrêterons à la première ferme qui aura le téléphone et nous alerterons la police. Comme cela les inspecteurs seront ici pour accueillir M. et Mme Holt avec les égards qu'ils méritent !

— Non, vous ne le ferez pas. Vous allez mourir ! » fit une voix sinistre, et la porte claqua !

« Monsieur Holt ! Monsieur Holt ! hurla Manda. Laissez-nous sortir ! »

Un rire moqueur répondit à cette supplication.

Les jeunes filles bondirent vers la porte, la martelèrent de leurs poings, de leurs pieds. Manda cria à M. Holt qu'il n'avait pas le droit de l'enfermer, qu'il devait les libérer.

Aucune réponse ne leur parvint. M. Holt descendait en courant l'escalier.

« Il faut que nous sortions d'ici », dit Alice en serrant les mâchoires.

De toutes leurs forces, elles se jetèrent contre le battant, dans l'espoir de le briser. Hélas ! le chêne était solide, les serrures résistantes.

« Nous sommes prisonnières ! gémit Bess. Il va nous laisser mourir de faim ! »



CHAPITRE XXV

S. O. S.

L'air était suffoquant dans le grenier, qu'aucune fenêtre n'éclairait. Affolées, craignant d'étouffer dans cette soupenle encombrée, les quatre jeunes filles réunirent leurs efforts pour faire sauter la serrure. Peine perdue ! Les épaules meurtries, elles furent contraintes d'y renoncer.

Bess était au bord des larmes. Dans l'obscurité, les autres l'entendaient gémir :

« Nous sommes perdues ! Personne ne songera jamais à nous chercher ici... »

Encore que loin d'être optimiste, Alice la réconforta en lui rappelant que Mme Glick et Henner ne resteraient pas à les attendre, les bras croisés.

« Comment pourraient-ils nous secourir ! Ce monstre sans cœur les a certainement réduits à l'impuissance avant de monter », se lamenta Bess, chez qui le sens du drame était très développé.

Manda n'avait pas prononcé un mot depuis ses vains appels à la pitié de Roger Holt. Alice s'en inquiéta.

« Tout ce qui arrive est ma faute, répondit la jeune Amish. J'aurais dû prévoir que M. Holt rentrerait plus tôt qu'il ne l'avait dit ; il s'absente rarement de jour, et il est très méfiant. D'ordinaire, il ne s'éloigne que la nuit. »

Alice expliqua à Manda qu'elle n'était pas la seule fautive. Elle-même, n'avait-elle pas commis une folle imprudence en n'alertant pas la police ou, au moins, les voisins et amis des Glick, en ne prévenant pas non plus Mme Glick qu'elles allaient explorer l'intérieur de la ferme. A vrai dire, elle se reprochait avant tout d'avoir laissé échapper le voleur. Si elle s'était tenue davantage sur ses gardes, ce serait lui qui, à cette heure-ci, méditerait, pieds et poings liés, sur l'inconvénient de s'enrichir au détriment d'autrui.

Quant à Marion, son esprit pratique prenant comme d'habitude le pas sur les regrets stériles, elle avait sorti une lampe électrique de sa poche, inspecté les parois, puis, ayant découvert ce qu'elle cherchait, elle avait poussé une petite table contre un mur, s'était hissée dessus et, tendue sur la pointe des pieds, elle examinait la bouche d'aération. Après avoir dégagé le grillage des toiles d'araignées qui l'obstruaient, elle aspira longuement, le visage collé à l'orifice.

« Si l'une de vous se sent prête à défaillir, qu'elle monte ici, dit-elle aux autres séquestrées.

Une ou deux bouffées d'air pur la revigoreront. Ce sera déjà quelque chose, en attendant de nous évader.

— Tu me donnes une idée, dit Alice. Nous pourrions envoyer des signaux de détresse par cette bouche d'aération.

— Avec quoi ? fit Bess, sortant, non sans peine, de la torpeur dans laquelle elle avait sombré.

— Avec la lampe de poche de Marion, jeune bécasse ! répliqua en riant Alice.

— Autrement dit, il faudra attendre la nuit ! soupira Bess. Il fait encore trop clair dehors, personne n'apercevrait la lumière, et puis qui passera dans cet endroit perdu ?

— Allons ! reprends espoir ! Et ne restons pas inactives jusqu'à ce que l'obscurité soit assez épaisse. Cherchons le fameux tiroir secret aménagé dans une des tables dites de George Washington. » Alice en raconta l'histoire à Manda.

Après avoir inspecté la moindre rainure des tables pendant plus d'une demi-heure, Alice eut une autre idée. Si le tiroir était si difficile à trouver que cela, il se pouvait que la jeune bohémienne eût caché son message ailleurs. Orientant ses recherches dans ce sens, Alice constata qu'une des tables boitait légèrement. A l'aide de sa ceinture, elle mesura la longueur des pieds. L'un d'eux était plus court que les autres.

Retournant la table, Alice tenta de déplacer le pied de droite à gauche, puis d'avant en arrière. Après plusieurs tentatives infructueuses, elle le sentit enfin remuer. Très émue, elle comprit qu'il était vissé. Lentement, elle le fit tourner toujours dans le même sens ; une seconde plus tard, il lui restait dans la main.

Coincé à l'intérieur, elle vit un petit papier plié en quatre. L'étalant avec soin sur le dessus d'une autre table, elle lut à haute voix ce qui suit :

Un jour, nos routes se croiseront de nouveau ; aujourd'hui, hélas ! il faut que je m'éloigne. Où que je sois, mon amour, mes pensées seront près de toi.

Avant que de te quitter, je veux te mettre en garde. J'ai découvert le secret qui endeuille les tiens. Un jour, alors que je me promenais près du bosquet de chênes où, si souvent, nous nous sommes rencontrés, j'ai failli disparaître dans un trou profond. Si j'avais été seule, j'aurais péri comme tant d'autres que vous pleurez encore.

Mon frère Gato m'a sauvée. Ensuite il est descendu au fond à l'aide d'une corde, et sa torche a éclairé une merveilleuse grotte.

Nous avons comblé la fosse et, au-dessus, j'ai planté des buissons d'épines et des fleurs sauvages, prises au cœur de la forêt. Ainsi, la terre molle ne t'engloutira jamais, Que ceci te prouve mon amour. Je t'en supplie, quitte ton père et viens me rejoindre.

Ta fiancée gitane : Amaya.

A tour de rôle, les jeunes filles lurent et relurent cet émouvant message de l'au-delà. Par quelle suite de malchances n'était-il pas parvenu à son destinataire ? La personne chargée de lui apporter la précieuse table avait-elle oublié de préciser qu'une lettre était cachée dans un des pieds ? Mystère, que jamais nul, en ce monde, n'éluciderait. La gorge nouée par l'émotion, les quatre prisonnières de la soupente se taisaient. Le secret de la ferme venait de leur être dévoilé, mais à quoi bon ? Sortiraient-elles vivantes d'ici, songeaient-elles. Marion avait éteint la lampe pour économiser la pile. La voix triste de Bess s'éleva :

« Un jour, Roger Holt reviendra, il découvrira à son tour le message, deviendra riche, mais nous, nous serons mortes ! »

Marion protesta avec vigueur contre un tel pessimisme, marque, déclara-t-elle, d'une déplorable faiblesse de caractère.

Le temps s'écoulait ; enfin, Manda, qui était montée sur la table pour aspirer quelques bouffées d'air frais, annonça que la nuit tombait. Aussitôt, Alice prit sa place et, à l'aide de la lampe électrique, posée contre la bouche d'aération, elle fit plusieurs fois le signal S.O.S. Quand elle laissa retomber ses bras de lassitude, Marion assura la relève, puis Bess. Toutes connaissaient le morse.



Alors qu'elles ne s'y attendaient presque plus, elles entendirent des pas lourds résonner sur les marches. Elles retinrent leur souffle. Était-ce Roger Holt amenant du renfort ? Était-ce le salut ?

La clef tourna dans la serrure. Les jeunes filles se mirent en position de défense, prêtes à vendre chèrement leur vie ou leur liberté. A leur vif soulagement, deux policiers en uniforme s'encadrèrent dans l'ouverture de la porte.

« Ouf ! soupira Marion. Jamais je n'ai été aussi heureuse de voir quelqu'un !

— Était-ce vous qui lanciez des appels au secours ? demanda le sergent Walker après s'être présenté.

— Oui », répondit Alice, et elle résuma brièvement les faits.

Puis elle montra aux deux policiers l'émouvante missive de la jeune gitane.

« Mes félicitations, mademoiselle. Je peux à peine en croire mes oreilles et mes yeux. Le mystère est élucidé... grâce à vous !

— Tout n'est pas terminé, protesta Alice. Il nous reste à mettre la main sur M. et Mme Holt. Ils se sont sans doute enfuis à bord du cabriolet qu'ils m'ont volé.

— C'est fort possible », approuva le sergent Schmidt.

Tous ensemble, ils descendirent au rez-de-chaussée et sortirent. Alice demanda aux policiers s'ils n'avaient pas vu Mme Glick et son fils, Henner ; elle espérait que c'étaient eux qui avaient alerté le commissariat.

« Les Glick ? fit le sergent Walker, surpris. Sont-ils venus avec vous ?

— Oui, ils montaient la garde auprès de l'arbre aux sorcières. Allons vite à leur recherche ! Pourvu que les Holt ne les aient pas emmenés comme otages ! »

Bientôt, les faisceaux des puissantes torches, dont les policiers étaient munis, éclairèrent la malheureuse femme et son fils, ligotés et bâillonnés, au pied d'un arbre, en lisière du bois.

En un tournemain, Alice et les policiers les eurent libérés. Encore tremblante, serrant Henner contre son cœur, Mme Glick fit le récit de leur mésaventure.

« Nous surveillons le pauvre sourd-muet, en nous efforçant de ne pas l'effaroucher, lorsque tout à coup M. et Mme Holt sont arrivés en voiture. Le jeune garçon s'est précipité au-devant d'eux. Nous avons voulu fuir ; hélas ! ils ont été plus rapides que nous. Ils n'étaient pas seuls, un complice les accompagnait. Toute résistance était inutile ! »

A la demande du sergent Walker, elle fournit une description détaillée de l'inconnu, qui fut aussitôt diffusée, au moyen de la radio portative dont était équipée la voiture des policiers, à tous les commissariats de la région. Des barrages furent aussitôt placés sur toutes les routes que pourraient emprunter M. Holt, sa femme et leur ami.

« Nous allons vous ramener chez vous, madame, ainsi que votre fils et ces demoiselles, dit ensuite l'inspecteur Walker. Conduisez à l'écurie votre carriole et le cheval ; nous reviendrons les chercher demain. La ferme va être surveillée, aussi ne risquent-ils rien. »

Tous s'entassèrent dans la voiture de police, qui était garée dans un sentier, invisible de la maison d'habitation.

Alice voulut savoir comment il se faisait que les inspecteurs fussent arrivés si à propos.

« Ce n'est pas grâce au seul hasard que vous vous êtes trouvés là à point pour répondre à mon signal d'alarme », dit-elle en plaisantant.

Les policiers lui répondirent qu'alertés par elle, ils se livraient depuis quelque temps à une minutieuse enquête sur Roger Holt. Ayant appris l'existence d'une ferme qui portait autrefois ce nom, ils avaient décidé de s'y rendre.

« Ce devait être un pressentiment qui vous a fait choisir ce jour-là plutôt qu'un autre, soupira Bess. Nous pouvons nous en féliciter !

— Je suis heureux de vous avoir tirées d'un mauvais pas, répondit le sergent Walker. Mais permettez-moi de féliciter plutôt votre amie, sans qui jamais les voleurs n'auraient été démasqués. »

Alice baissa la tête modestement. Les louanges la gênaient. Aussi s'empressa-t-elle de détourner la conversation en parlant de choses et d'autres.

En cours de route, les policiers se mirent en rapport par radio avec leurs supérieurs, et ils apprirent que les Holt, ainsi que leur complice, venaient d'être appréhendés. Ils s'enfuyaient à bord du cabriolet d'Alice, qui lui serait ramené chez les Glick. Roger Holt avait avoué qu'il s'était fait passer pour Amish afin de mener à bien ses machinations. Il n'avait eu aucune peine à tenir ce rôle, puisqu'il avait vécu, toute son enfance, à Lancaster dont ses ancêtres étaient originaires ; les coutumes et le langage de ses habitants lui étaient donc très familiers.

Un jour qu'il revenait à Lancaster, après sa sortie de prison, il avait entendu, dans un café, des vieux paysans parler du secret concernant la ferme qui, autrefois, avait appartenu à des cousins éloignés de son père. Il se dit que, s'il retrouvait la table de la gitane et le secret, il achèterait à bon compte le domaine aux Fuller qui ne savaient qu'en faire, et s'établirait dans le pays.

Après de minutieuses recherches, il avait appris qu'une des tables dites de George Washington appartenait à une certaine Mme Loriot, morte depuis peu. Se faisant passer pour un antiquaire, il avait obtenu du notaire le nom des héritiers de Mme Loriot et avait envisagé d'entrer en rapport avec Mme Gallow. Puis, il avait préféré se servir lui-même. Malheureusement, en enlevant les meubles, il avait perdu en papier sur lequel il avait copié le symbole, utilisé dans sa famille pour conjurer le mauvais sort et chasser les sorcières - et non, comme l'avait cru Alice, et surtout Bess, pour porter malheur. Craignant que cela ne servît de preuve contre lui, il était allé le rechercher. Surpris par Alice et par Mme Gallow, il était monté au premier étage et avait écouté leur conversation. Ensuite, il s'était enfui.

Le soir, voulant épier les Roy, afin de mieux connaître les intentions d'Alice, il l'avait rencontrée promenant son chien ; par esprit de vengeance, il avait tenté de blesser Togo.

Un peu plus tard, dans la même soirée, il avait téléphoné à Mme Gallow. En déguisant sa voix et en se faisant passer pour un riche collectionneur, il avait amené son interlocutrice à lui raconter tout ce qu'elle savait d'Alice et de ses projets. Il était aussitôt parti pour Lancaster et, en chemin, avait mis à la poste une lettre de menaces à l'adresse d'Alice.

Depuis, il n'avait cessé d'espionner celle-ci et d'entraver son action par tous les moyens que l'on sait.

« Il a manqué son coup ! s'écria Manda en embrassant Alice. Grâce à vous, mon pays est débarrassé d'un escroc, et je vais retrouver mes parents. Merci ! »

Peu après, Mme Glick, Henner, Bess, Marion et Manda arrivaient en riant à la ferme Glick, et prenaient congé des policiers.

Un mois plus tard, Alice et ses amies recevaient une invitation au repas de fiançailles de Manda. Elles s'empressèrent de s'y rendre. Pour la circonstance, les femmes, renonçant au noir, portaient des robes de couleur vive à encolure montante, manches longues et jupe très ample, un châle assorti croisé sur la poitrine, un tablier et un bonnet blancs. Les hommes arboraient le strict costume amish et leurs cheveux longs, leurs barbes bien peignées ondulaient telles des vagues rousses, blondes et brunes à la lueur des lampions. Le spectacle était inoubliable, l'atmosphère incroyablement gaie et détendue. Tous les visages respiraient le contentement que procurent l'amitié, la satisfaction du travail accompli dans la joie.

Radiieuse, Manda s'avança au-devant des trois amies et leur présenta son fiancé : un robuste et sympathique gaillard, au visage ouvert, au regard plein de bonté.

Quelle plus belle récompense Alice aurait-elle pu espérer, que de contempler ce bonheur, auquel elle avait tant contribué ?